LA REVUE DE

TEHERAN

rdt @ etelaat.ir

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 15, FÉVRIER 2007, 2e ANNEE

PRIX 500 TOMANS

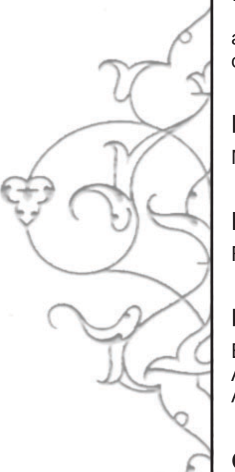
L'aide sociale en Iran et en France

Le remplacement du dollar par l'euro en Iran

Entretien avec Aravane Rezaï

La poésie de Yadollah Royaï

www.revuedeteheran.com



Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad MOHAMMADI

Directeur adjoint
Rouhollah Hosseini

Rédaction
Esfandiar Esfandi
Amélie Neuve-Eglise
Arefeh Hedjazi

Graphisme et Mise en page
Monireh Borhani

Site Internet
Mortéza Johari

Correction française
Béatrice Tréhard

Correction persane
Mohammad-Amin Youssefi

Service postal
Mohammad Reza Pourmoussa

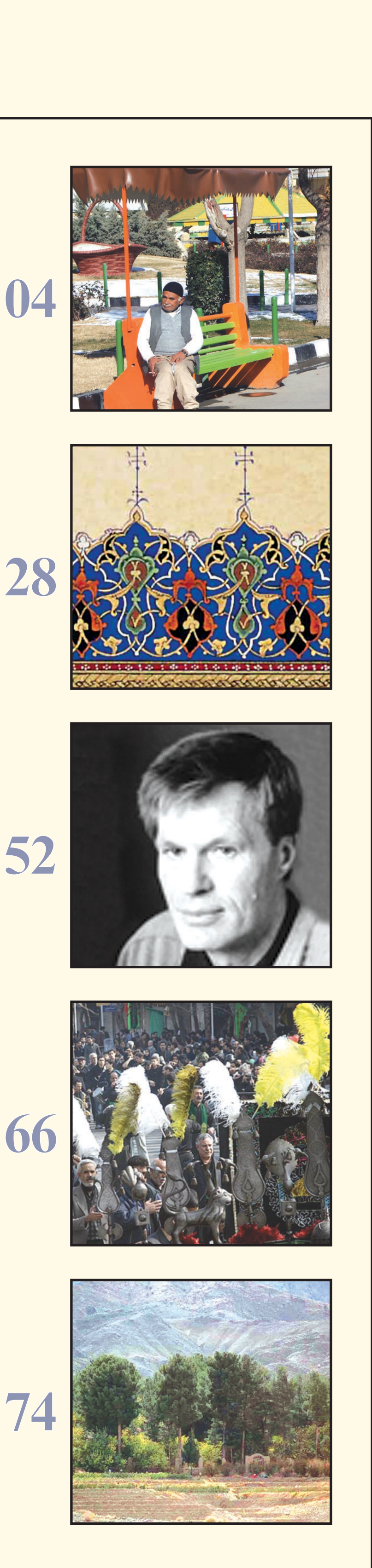
Adresse:
Etelaat,
Ave. Nafte Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran
Code Postal:1549951199
Tél: 29993615
Fax: 22223404
E-mail: rdt@etelaat.ir

Imprimé par Iran-Tchap



Premier mensuel iranien en langue française
N°15 - Bahman 1385 / Février 2007
Deuxième année
Prix 500 Tomans

Sommaire



CAHIER DU MOIS

Kahrizak

Fondation caritative privée au centre du dispositif d'aide sociale iranien

Entretien réalisé par
Arefeh HEDJAZI
Amélie NEUVE-EGLISE



Fondée en 1971 par le Docteur Mohammad Rezâ Hakimzâdeh, la fondation Kahrizak a, en l'espace de trente ans, connu un développement sans précédent pour accueillir aujourd'hui près de 1600 personnes âgées ou handicapées dans ses locaux situés au sud de Téhéran. Depuis un peu plus d'un an, elle accueille également des personnes atteintes de sclérose en plaque, au sein d'un bâtiment ultramoderne entièrement financé par des dons. On qualifie désormais cette Fondation de nouvelle " ville dans la ville " autosuffisante, offrant tout un réseaux de services sociaux et de facilités aux centaines de pensionnaires et d'employés qu'elle abrite. Lors d'une visite au sein de ce centre réalisée par la rédaction de la Revue de Téhéran au début de l'année 2007, nous avons pu rencontrer M. Pezeshki, responsable des relations publiques de ce centre, qui a accepté de nous accorder un entretien.

Pouvez-vous nous présenter un rapide historique de votre fondation ?

La fondation caritative Kahrizak a été fondée il y 35 ans par le Docteur Mohammad Rezâ Hakimzâdeh, qui était à l'époque directeur de l'hôpital Firouzâbâdi de Shahr-e-rey. Un jour, alors qu'il sortait de l'hôpital, il vit des personnes âgées et visiblement pauvres allongées près des grilles de l'hôpital. Lorsqu'il demanda ce qu'elles faisaient là, on lui répondit que c'était des personnes âgées que leurs enfants avaient laissé en ce lieu, en raison notamment de sa sacralité liée à la présence du tombeau de Shahr-e-Rey. Il demanda alors pourquoi on ne les ramenait pas chez elles. On lui répondit que ces dernières n'avaient pas de maisons. C'est alors qu'il prit la décision de leur trouver un logement convenable. L'endroit convenable le plus proche était un ancien dispensaire médical désaffecté appartenant à Fakhroddoleh, mère du Premier Ministre de l'époque, et situé dans le vieux village de Kahrizak. Il aménagea l'endroit en utilisant le surplus du matériel de l'hôpital où il travaillait et fournit un abri à ces personnes. Il devint peu à peu célèbre dans la région et on lui amena peu à peu de nouveaux pensionnaires, dont le nombre total atteint bientôt la vingtaine. C'est alors qu'il eut l'idée de fonder une maison de retraite permanente et non plus provisoire. Il déménagea de l'ancien dispensaire et trouva un propriétaire terrien nommé Hâdj Hassan Mohammadi qui accepta de lui céder gratuitement un hectare des terrains qu'il possédait dans la région. C'est avec l'aide de ses amis, qui lui firent notamment don de la totalité du matériel de construction, qu'il put construire le premier bâtiment du centre Kahrizak. Ce centre a ainsi commencé à fonctionner avec dix lits à peine sur un terrain d'un hectare, et avec un matériel de bord et des services très élémentaires. Aujourd'hui, cet ensemble couvre plus de 420 000 mètres carrés dont 160 000 mètres carrés de bâtiments, avec une capacité d'accueil de 1750 lits.

Cet ensemble a donc pu exister grâce


M. PEZESHKI

à la générosité de certaines personnes et continue de se développer grâce au soutien de nombreux mécènes. D'ailleurs, nous avons récemment inauguré un bâtiment ayant une capacité d'accueil de 150 malades pour les personnes atteintes de scléroses en plaques. Cet édifice est l'un des plus modernes centres de soins spécialisés en sclérose en plaques de toute la région. Dans un futur proche, on projette également d'équiper chacune des chambres d'ordinateurs qui permettront aux patients d'avoir un accès direct à l'Internet et au monde. Enfin, au sein même de la Fondation, nous avons également deux écoles primaire et secondaire destinées à accueillir les enfants des employés ou bénévoles travaillant ici, ainsi que les enfants des couples handicapés qui vivent dans le complexe d'appartements spécialement conçus pour eux, et les enfants des villages environnants. Il y a aussi quelques appartements pour les personnes âgées qui préfèrent vivre seules. La Fondation abrite également une clinique dotée d'un excellent service de radiologie, d'un bloc opératoire, d'un laboratoire, etc. En parallèle, nous avons un centre de soins hospitaliers réservé à nos pensionnaires. Il s'agit d'un vrai hôpital qui est d'ailleurs notre intermédiaire médical avec les hôpitaux de la capitale où l'on envoie les patients nécessitant des soins spécialisés. Nous avons aussi un centre sportif. Pour nous, le sport est très important pour les personnes âgées et les handicapés. Tous les matins, nous organisons une séance de gymnastique d'une heure pour les pensionnaires âgés. Quant à nos jeunes handicapés, nous avons même plusieurs champions.

Au sein même de la Fondation, nous avons également deux écoles primaire et secondaire destinées à accueillir les enfants des employés ou bénévoles travaillant ici, ainsi que les enfants des couples handicapés qui vivent dans le complexe d'appartements spécialement conçus pour eux, et les enfants des villages environnants.

Sur quels critères vous basez-vous pour accepter de nouveaux pensionnaires?

Nous procédons à un certain nombre d'examens médicaux tout en prenant en considération la situation familiale et économique. Au début, nous acceptions les pensionnaires selon des critères assez vagues: ceux incapables de travailler pour une raison ou pour une autre, ceux qui n'avaient pas de logis ou avaient à peine de quoi vivre, étaient les bienvenus dans la mesure des places disponibles. Mais par la suite, nous avons décidé de constituer deux groupes séparés : celui des handicapés (physiques ou mentaux) et des personnes âgées " dans le besoin". Nous avons également instauré des critères de sélection plus stricts, notamment concernant les handicapés : ils doivent avoir plus de dix-huit ans, ne pas avoir de comportements auto-destructifs, et ne pas constituer un danger pour les autres pensionnaires. De plus, leur situation financière est attentivement étudiée : nous sommes une association caritative et en tant que telle, nous n'acceptons que des pensionnaires qui soient vraiment dans le besoin. Cependant, il est vrai que ce critère demeure appliqué avec plus de rigueur pour les personnes âgées et plus

faiblement pour les jeunes handicapés.

Quelle est la mission essentielle de votre Fondation ? Comment s'organise le quotidien de vos pensionnaires?

Tout l'effort et la pensée des éducateurs, des bienfaiteurs, des bénévoles et de la direction de la Fondation de Kahrizak vise à faire en sorte que les personnes qui vivent ici n'aient pas simplement l'impression de survivre mais bien de vivre et de mener une vie physique et intellectuelle normale. Dans ce sens, nous avons, depuis quelques années, mis en place un certain nombre d'activités : des centres de rééducation comprenant kinésithérapie, physiothérapie, hydrothérapie, etc., une quarantaine d'ateliers de travaux manuels où, après avoir suivi un stage d'apprentissage, certains pensionnaires peuvent effectuer une activité rémunérée dans leur domaine. Ce salaire est un excellent moyen pour leur redonner l'impression de revivre. Pour un homme qui a travaillé toute sa vie et en est aujourd'hui réduit à vivre dans un lit, retravailler est une sorte de résurrection. Notre but principal était d'ailleurs, non pas de gagner de l'argent, mais simplement de les décoller du lit, non seulement pour éviter les problèmes physiques mais aussi en raison de la dépression liée au fait de rester allongé tout la journée. Nous avons aussi un petit terrain pour la culture et deux potagers à la disposition des pensionnaires. Ces endroits sont très importants pour les personnes âgées qui étaient autrefois des cultivateurs et ont travaillé la terre des années durant. En leur donnant une

Tout l'effort et la pensée des éducateurs, des bienfaiteurs, des bénévoles et de la direction de la Fondation de Kahrizak vise à faire en sorte que les personnes qui vivent ici n'aient pas simplement l'impression de survivre mais bien de vivre et de mener une vie physique et intellectuelle normale.



Lieu de promenade réservé aux pensionnaires handicapés

Cette fondation fonctionne grâce aux dons financiers et en nature effectués par divers mécènes. Aujourd'hui, nous avons un budget de 73 000 millions de rials par an, dont près de 80% est assuré par ces dons.

Une grande partie du travail ici est assuré par des bénévoles. Rien que pour nos pensionnaires femmes, nous comptons deux mille femmes bénévoles qui travaillent par équipe tous les jours de la semaine de sept heures du matin à quatre heures de l'après-midi.

parcelle de terrain, on rend la coupure avec leur milieu naturel moins difficile, on leur redonne le sentiment de vivre.

Nous proposons également des activités culturelles au travers d'ateliers de musique, de théâtre, de peinture, de poésie, d'informatique, etc., sur des thèmes proposés par les pensionnaires eux-mêmes. En la matière, notre action a été si motivante que nous avons réussi à participer au premier festival de théâtre international des handicapés. Des cours sont également organisés dans ces ateliers par des enseignants et des artistes bénévoles. En outre, nous avons une bibliothèque contenant 12 000 volumes, tous fournis à titre gracieux par des donateurs privés. Enfin, nous disposons également d'un centre éducatif. Vu que la plupart des pensionnaires d'ici proviennent des couches les plus vulnérables de la société, le taux d'analphabétisme y est très élevé. Dans ce centre, ceux qui le veulent peuvent apprendre à lire et à écrire avec l'aide d'enseignant bénévoles. Nous avions des pensionnaires qui étaient analphabètes en arrivant ici et qui font aujourd'hui des études universitaires.

Organisez-vous également des activités ponctuelles, notamment lors des grandes fêtes iraniennes?

Oui. Par exemple la Fête du Sacrifice est pour nous la journée la plus chargée de l'année. Et comme lors d'autres fêtes religieuses, nous organisons des spectacles en invitant éventuellement des musiciens ou des compagnies théâtrales. Durant la Fête du Sacrifice, nous recevons énormément d'offrandes, à tel point que depuis que cette Fondation existe, nous n'avons pas une seule fois acheté de la viande qui provient exclusivement des sacrifices rituels islamiques, et dont nous offrons le surplus aux autres fondations et maisons de retraite caritatives qui existent à travers tout le pays, surtout dans les régions les plus pauvres.

Les différents services et activités proposés sont-ils gratuits?

Dans 90 % des cas oui. Dans 10 % des cas, pour les pensionnaires qui reçoivent une aide quelconque (allocation vieillesse, retraite), nous prenons un léger pourcentage qui est cependant loin de couvrir nos services.

Quelles sont vos sources de financement?

Cette fondation fonctionne grâce aux dons financiers et en nature effectués par divers mécènes. Aujourd'hui, nous avons un budget de 73 000 milliards de rials par an, dont près de 80% est assuré par ces dons. Le reste est fourni par l'Etat et des organisations publiques ou semi-publiques. La plus importante partie de ces subventions publiques nous est versée par l'Organisation de l'Assistance sociale (Sazemân-e-Behzisti). La majeure partie des dépenses est donc financée par les particuliers.

Combien avez-vous d'employés et quelles sont leurs qualifications?

Nous avons 940 employés salariés, ce qui est peu par rapport à l'importance des tâches que nous devons effectuer. Cependant, une grande partie du travail ici est assuré par des bénévoles. Rien que pour nos pensionnaires femmes, nous comptons deux mille femmes bénévoles qui travaillent par équipe tous les jours de la semaine de sept heures du matin à quatre heures de l'après-midi. Parfois, certaines personnes nous offrent leur aide d'une autre manière. Par exemple, tel bienfaiteur qui est médecin nous réserve gracieusement quatre heures par semaine


Clinique de la Fondation Kahrizak

pour traiter nos patients ou tel cinéma nous offre des séances gratuites.

Quant à nous, nous essayons d'employer ces offres de services selon les spécialités professionnelles de chaque bénévole. Par exemple, pour nos 1750 patients, nous disposons d'une clinique où ne travaillent que cinq médecins salariés. Le reste de notre équipe médicale de cinquante docteurs est constituée de médecins bénévoles. La majorité des personnes travaillant ici ne sont donc pas rémunérées. C'est sans doute parce que le docteur Hakimzâdeh a fondé ce centre d'une manière totalement désintéressée, qu'il revêt aujourd'hui une dimension presque sacrée pour beaucoup de gens. Nous sentons tous que ce premier vœu désintéressé du docteur Hakim qui a donné naissance à cette fondation conserve toujours toute sa puissance et donne de l'énergie à tous. Enfin, nous recevons une aide importante de la part d'une association caritative gérée par des femmes, qui prennent en charge la gestion des fournitures, organisent les marchés de bienfaisance et gèrent nos différents bureaux en Iran ou à l'étranger. En fait, elles complètent le travail des autres bénévoles.

Vos pensionnaires viennent-ils de l'ensemble de l'Iran, ou bien majoritairement de Téhéran?

Jusqu'à il y a dix ans, nous acceptions tous ceux qui correspondaient à nos critères d'acception en fonction du nombre de lits disponibles. Cependant, nous avons reçu tellement de demandes que nous avons décidé de n'accepter que les

Nous recevons une aide importante de la part d'une association caritative gérée par des femmes, qui prennent en charge la gestion des fournitures, organisent les marchés de bienfaisance et gèrent nos différents bureaux en Iran ou à l'étranger.

résidants de la province de Téhéran. Cela dit, après quelques années, nous avons remarqué que les demandes provenant des autres régions correspondaient parfois exactement à nos critères d'acception, et avons donc quelque peu atténué cette condition de résidence à Téhéran.

Quel est l'état psychologique général des pensionnaires lorsqu'ils arrivent ici? Remarquez-vous une amélioration de leur état après quelque temps passés au sein de la Fondation ? Est-ce que les ateliers destinés à leur redonner un certain goût à la vie sont efficaces?

Un oiseau enfermé, que ce soit dans un petit carton ou une cage en or, se sentira toujours enfermé. Pour les maisons de retraite, c'est la même chose. Aussi complets que soient les services qu'offrirait une maison de retraite, ce n'est pas leur vraie demeure, leur endroit à eux. La meilleure des maisons de retraite ne vaudra jamais le pire des domiciles. Il nous arrive souvent d'avoir affaire à des personnes âgées qui vivent dans des endroits, des maisons aux conditions épouvantables. Mais lorsqu'on veut les transférer ou les déplacer, les spécialistes nous conseillent de ne pas le faire parce que ces quatre murs de pisé donnent à cette personne un sentiment d'intimité qu'elle n'aura jamais dans une maison de retraite et que leur déplacement serait perçu par elle comme un emprisonnement. Nous sommes confrontés à ce genre de problèmes ici, quoique nous fassions. Il y a les problèmes inhérents à l'âge et au vieillissement des cellules cérébrales, des cas de démence, d'Alzheimer, etc. Nous tentons d'enrayer un peu ce genre de problèmes notamment au travers du sport, des exercices physiques etc., mais ces problèmes existent malgré tout.

Vous accueillez essentiellement trois groupes de pensionnaires ; acceptez-vous également certaines personnes dont les capacités cérébrales et intellectuelles sont fortement endommagées?

Il y a 25 ans, nous avions de jeunes adolescents aux cerveaux paralysés mais depuis, des centres spéciaux ont été créés pour eux et on les y a transférés. A part cela, nous avions quelques cas d'handicaps mentaux et physiques très graves, qui ont également été transférés dans des centres spéciaux pour que l'on puisse accueillir des handicapés conscients pouvant donc bénéficier des activités qui leur sont proposées.

Quel genre de problèmes rencontrez-vous au niveau de la gestion de cette fondation?

Les problèmes économiques subis par le pays ont une répercussion directe sur notre financement, car ce sont les donateurs privés qui nous financent et nous ne disposons pas de sources de revenu indépendantes. Selon les années et la conjoncture, nous recevons beaucoup, parfois beaucoup moins. Nous ne sommes pas une administration publique qui se fixe un budget pour toute l'année et qui planifie ses dépenses en fonction des sommes prévues. Ici, nous commençons l'année simplement avec de l'espoir au cœur en espérant que les dons seront suffisants pour couvrir les dépenses et, extraordinairement, ça marche. Peut-être à cause, encore une fois, du vœu désintéressé qui a été à l'origine de la fondation de cette institution.

En ce qui concerne nos relations avec les pensionnaires, l'un des devoirs de nos équipes de spécialistes, employés ou bénévoles est de les aider à réduire au

Les problèmes économiques subis par le pays ont une répercussion directe sur notre financement, car ce sont les donateurs privés qui nous financent et nous ne disposons pas de sources de revenu indépendantes. Selon les années et la conjoncture, nous recevons beaucoup, parfois beaucoup moins.

mieux leurs problèmes physiques ou affectifs, avec toutes les difficultés que cela peut comporter.

Recevez-vous davantage d'offres d'aide financière et matérielle ou de travail bénévole?

Des trois, mais nous avons surtout besoin d'argent. La seule chose dont on ne manque jamais, c'est la viande rouge qui nous est fournie par les sacrifices. Mais nous devons acheter tout le reste. Cependant, nous avons des fournisseurs attitrés qui nous font des réductions spéciales car nous achetons en gros.

Avez-vous plus de demandes que vous ne pouvez en accepter ou, au contraire, vous arrive-t-il d'avoir des places vides pendant un certain temps?

La plupart du temps, les demandes sont supérieures au nombre de places disponibles et les demandeurs doivent attendre en moyenne six mois avant d'obtenir une place.

Vos pensionnaires sont-ils acceptés à vie?

Dans plus de 99 % des cas, oui.

Quel est l'âge minimum à partir duquel une personne âgée peut-être acceptée au sein de la Fondation?

Pour les handicapés jeunes, il faut qu'ils aient au moins dix-huit ans ; mais concernant les personnes âgées, c'est un peu plus vague car nous n'avons pas de limite précise. Certains disent qu'on est

La seule chose dont on ne manque jamais, c'est la viande rouge qui nous est fournie par les sacrifices. Mais nous devons acheter tout le reste. Cependant, nous avons des fournisseurs attitrés qui nous font des réductions spéciales car nous achetons en gros.



Bibliothèque de la Fondation Kahrizak

La Fondation demeure avant tout une institution privée, mais comme toutes les institutions, nous devons travailler dans le cadre des lois et nous soumettre aux directives des organismes publics telles que l'Organisation de l'Assistance sociale (Sâzemân-e Behzisti). De part notre mission, nous sommes donc en quelque sorte un relais de cette Organisation; nous poursuivons les mêmes buts et nous avons la même optique.

On a assisté à un changement des mentalités et des conditions économiques et sociales. Les gens peuvent plus difficilement garder leurs parents âgés chez eux, et cela peut créer des situations difficiles, pour les jeunes comme pour ces personnes âgées.

âgé à partir de 65 ans, d'autres disent que ce n'est qu'à 70 ans qu'on peut être légalement considéré comme une personne âgée. Mais nous avons des cas de quinquagénaires, correspondant socialement à nos critères, ayant déjà subi quatre attaques cérébrales, et que les problèmes physiques et économiques ont contribué à transformer en nonagénaires.

Dans la mesure où une organisation publique, Sâzemân-e-Behzisti, finance une partie de vos fonds, quel est l'influence de l'Etat dans la gestion des fonds et au sein de la Fondation dans son ensemble?

La Fondation demeure avant tout une institution privée, mais comme toutes les institutions, nous devons travailler dans le cadre des lois et nous soumettre aux directives des organismes publics telles que l'Organisation de l'Assistance sociale (Sâzemân-e Behzisti). De part notre mission, nous sommes donc en quelque sorte un relais de cette Organisation ; nous poursuivons les mêmes buts et nous avons la même optique.

Mais concernant la gestion et l'organisation de nos activités, nous ne subissons aucun contrôle particulier. On peut simplement parler de collaboration fructueuse.

Organisez-vous également des rencontres ou des colloques au niveau international?

Nous avons organisé il y a huit ans la première conférence internationale consacrée aux personnes âgées. Les échanges réalisés ont été très intéressant, et à la suite de cela, nous avons publié trois excellents livres sur les personnes âgées, les maisons de retraite et la gériatrie en général.

Quelles relations avez-vous avec les autres fondations internationales semblables aux vôtres?

Nous avons de bonnes relations. Ils nous envoient parfois des dons mais nous n'avons pas beaucoup d'échanges scientifiques. Notre effort principal à l'étranger réside dans le fait de faire connaître notre Fondation et d'attirer des dons. Nous avons ainsi des antennes à Los Angeles et à Londres qui collectent les dons et nous les font parvenir.

Quels sont vos projets pour le futur?

Une bienfaitrice nous a récemment acheté un terrain situé tout près d'ici. Nous avons l'intention d'y construire le premier centre de recherche pour la prévention et la diminution des cas de handicaps, ainsi que l'amélioration du quotidien vécu par les personnes du troisième âge. Tous les frais de ce centre seront pris en charge par des mécènes et nous y formerons des étudiants et des chercheurs qui couvriront l'ensemble du territoire national. Pour l'instant, nous sommes donc en train de mettre en place les projets que nous avons pour la construction de ce centre, de ses ateliers et de ses activités.

Y a-t-il d'autres fondations semblables à Kahrizak - même si de dimension moindre-, en Iran?

Il n'existe pas de fondations caritatives aussi vastes et offrant une telle diversité de services, cependant, il y a tout de même quelques institutions très modernes telles que la Fondation Sainte Marie qui accueille une cinquantaine de pensionnaires chrétiens, ou la Fondation Juive. De plus, la plupart des provinces ont pris modèle sur Kahrizak pour édifier divers centres caritatifs. A ce titre, on peut citer la Fondation Shahid Fayâz Bakhsh à Mashad, dotée de six cents lits

et la Fondation des Personnes âgées de Rasht. Il y a également de très bonnes institutions caritatives ressemblant à Kahrizak à Yazd, Kermân, Kâshân et dans la plupart des autres grandes villes de province.

Est-ce que la fondation d'un centre comme Kahrizak a provoqué un changement des mentalités par rapport aux personnes âgées?

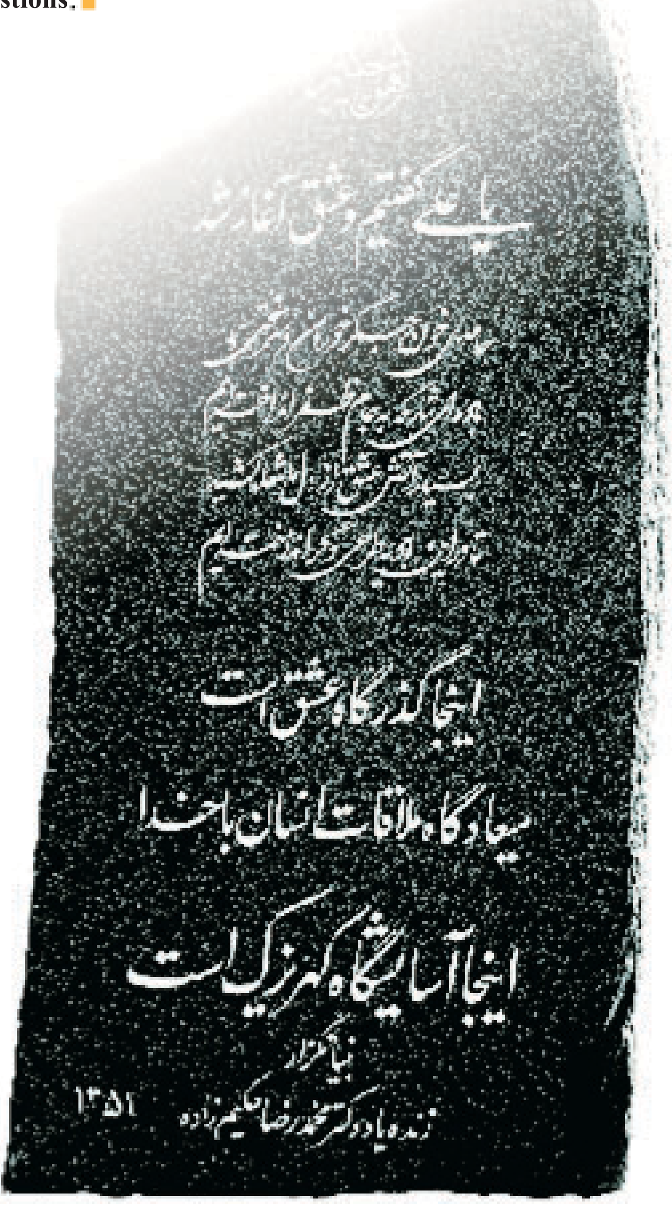
Nous faisons de notre mieux, mais comme je l'ai déjà dit, la meilleure des maisons de retraite ne vaut pas le pire des domiciles. Nous faisons de notre mieux pour leur offrir le meilleur, mais cet endroit ne pourra jamais être leur vraie maison. Une personne âgée, séparée de ses proches, n'aura jamais l'impression d'être parfaitement chez elle dans une maison de retraite. Cependant, on a assisté à un changement des mentalités et des conditions économiques et sociales. Ainsi, autrefois, même si les gens étaient plus pauvres, les maisons coûtaient moins chères et étaient plus grandes, des familles entières pouvaient vivre ensemble sans aucun problème alors qu'aujourd'hui, avec l'inflation du prix des logements, on peut seulement s'offrir des appartements minuscules. Les gens peuvent donc plus difficilement garder leurs parents âgés chez eux, et cela peut créer des situations difficiles, pour les jeunes comme pour ces personnes âgées. Dans cette optique, je me dis que si la personne âgée doit vivre avec ses enfants en se sentant de trop, cette humiliation ne serait pas pire que de vivre dans une maison de retraite.

Avez-vous des pensionnaires appartenant aux minorités religieuses iraniennes?

Oui, d'ailleurs, la semaine dernière, à l'occasion de la fête de Noël, nous avons organisé une fête superbe. Nous avions invité un prêtre et quelques religieuses, on a dit la messe et chanté des cantiques pour notre vingtaine de pensionnaires chrétiens. Nous avions également invité les pensionnaires des autres maisons de retraite aux alentours.

Merci de nous avoir accordé votre temps et d'avoir répondu à nos questions.

La plupart des provinces ont pris modèle sur Kahrizak pour édifier divers centres caritatifs.



La sécurité sociale iranienne: progrès et défis futurs

Arefeh HEDJAZI

Historique de la Sécurité sociale en Iran

Parmi les pays en voie de développement, le modèle social qui s'est progressivement installé en Iran se distingue. Bien que son industrialisation n'ait pas été très rapide, ce pays a pourtant rapidement été confronté à " la modernité " ainsi qu'à la nécessité de mettre en place des structures adaptées à la protection des travailleurs. En 1930, un premier décret gouvernemental fut prononcé en faveur de la mise en place d'un système de sécurité sociale destiné aux ouvriers de chantier. Il comprenait notamment la mise en place d'une " Caisse de Prudence des ouvriers des Ponts et Chaussées". Pendant le demi-siècle qui suivit, de nombreux décrets et lois organisant de façon plus précise un système de sécurité sociale cohérent furent adoptés.

En 1976, la loi sur la Sécurité Sociale fut votée. Elle subordonnait l'"Administration de la Sécurité Sociale " au Ministère du Bien-être. Cette loi concernait tous les employés salariés, les professions libérales, les fonctionnaires publics ou les employés sous contrat travaillant au sein d'entreprises publiques, les résidants étrangers travaillant en Iran pour une société iranienne, et les paysans ainsi que leurs familles. En 1977, le Ministère du Bien-être et celui de la Santé publique fusionnèrent et une caisse unique nommée " Caisse de la Sécurité sociale " fut créée. Après la Révolution islamique de 1979, cette caisse fut dissoute et ses divers services placés sous l'égide du Ministère de la Santé publique. A partir de cette date, de nombreuses lois destinées à perfectionner le système de sécurité sociale existant ont été votées dans le cadre des plans quinquennaux de développement, plans mettant notamment l'accent sur la nécessité de favoriser l'amélioration de la santé publique et le financement de services d'aide sociale, et plus particulièrement des soins médicaux.

L'aide sociale en Iran

Il existe en Iran deux systèmes généraux de sécurité sociale: l'aide fournie par l'Etat et celle fournie par les associations caritatives, souvent à vocation religieuse. De nouvelles formes d'aide sociale destinées aux femmes et aux personnes âgées ont également vu le jour, et les services déjà existants ont connus de nettes améliorations dans tous les domaines. En outre, la guerre Iran-Irak a eu un impact non négligeable dans ce domaine en obligeant l'Etat à débloquer des fonds et à mettre en place des caisses de protection et de soutien aux vétérans, aux familles des combattants, ainsi qu'aux réfugiés.

Aujourd'hui, plus de 85 % des citoyens Iraniens sont couverts par l'un des services de la Sécurité sociale comprenant la retraite, l'assurance maladie, la Caisse de retraite de l'Armée, et diverses caisses assurant les employés des institutions publiques et semi-publiques. La plus importante de ces caisses reste l'"Organisation de la Sécurité Sociale " qui couvre à elle seule 70% des Iraniens et comprend également l'Assurance des aides médicales qui couvre 85 % de la population. Avec ses ambitions de soutien aux opprimés, la Révolution islamique a réussi dans une large mesure à apporter un soutien effectif aux couches les plus vulnérables de la société, que ce soit par la voie de l'affiliation aux nombreux fonds rattachés au Ministère du Bien-être et de la Santé publique, ou par la voie d'associations religieuses étatiques puissantes telles que le *Comité Emdâd-e-Emâm Khomeiny* (Comité d'aide Imam Khomeiny), *Bonyâd-e-Shahid* (Fondation du martyr), ou *Bonyâd-e-Mostazafân* (Fondation des déshérités).

Le rôle des pouvoirs publics

Un nouveau ministère nommé Ministère du Bien-être et de la Sécurité Sociale a vu le jour en 2005 en vue d'harmoniser et de mieux contrôler l'activité des divers organismes de sécurité sociale. C'est l'organe le plus important en matière d'aide sociale en Iran : en effet, il couvre de façon uniforme l'ensemble du territoire en portant une attention toute particulière aux couches les plus défavorisées de la population. Tous les centres et caisses sociales gouvernementales, c'est-à-dire l'Administration des aides médicales, la Caisse de retraite, l'équivalent de la DDASS iranienne, la Caisse d'assurance vieillesse des personnes habitant en zone rurale et des nomades, ainsi qu'une Caisse d'urgence récemment créée, dépendent de ce ministère. Les aides sociales sont souvent adaptées au niveau local de façon à ce que chaque personne puisse recevoir un minimum de protection. Ces aides comprennent les assurances maladies, les prêts au logement, les retraites ou un minimum financier pour les personnes âgées ou incapables de subvenir à leurs besoins. L'accès aux soins est uniforme mais les personnes âgées et les personnes ayant des maladies nécessitant des traitements coûteux sont couvertes par des services médicaux particuliers.

Depuis quelques années, de nouveaux services proposant une aide psychologique aux gens âgés ont été créés, tandis que les maisons de retraite prennent de plus en plus en compte de la nécessité d'offrir un soutien affectif et psychique à leurs pensionnaires. De nouvelles maisons de retraite employant de cadres spécialisés qui tentent de vaincre l'apathie et le désespoir moral

La guerre Iran-Irak a eu un impact non négligeable dans le développement de l'aide sociale en obligeant l'Etat à débloquer des fonds et à mettre en place des caisses de protection et de soutien aux vétérans, aux familles des combattants, ainsi qu'aux réfugiés.

Depuis quelques années, de nouveaux services proposant une aide psychologique aux gens âgés ont été créés, tandis que les maisons de retraite prennent de plus en plus en compte de la nécessité d'offrir un soutien affectif et psychique à leurs pensionnaires.



Urnes mises en place par le Comité d'aide sociale Emdad-e-Emâm Khomeyni, destinées à recevoir les dons des iraniens



Manifestation des personnes âgées pour l'amélioration de leurs droits sociaux

des personnes âgées ont également été construites. Cependant, le système souffre d'un cruel manque d'informations et de publicité des services d'aide sociale proposés, manque ou absence qui touche surtout les personnes âgées. Des aides comparables existent en ce qui concerne les enfants ou les handicapés.

Bien que des efforts fructueux aient été fournis en matière de sécurité sociale et de santé publique, il reste encore beaucoup à faire, et dans ce domaine, il faut également souligner le rôle essentiel joué par les associations privées ou publiques caritatives qui contribuent à compléter l'action de l'Etat.

Outre le Ministère du Bien-être et ses organisations affiliés, d'autres organismes publics ou paraétatiques ayant vocation à protéger les couches les plus vulnérables de la société ont vu le jour à la suite de la Révolution. Il s'agit de grandes fondations à vocations caritatives évoquées précédemment et qui contribuent à pallier certaines déficiences du service public, notamment durant la guerre Iran-Irak. La plus importante de ces fondations est le Comité Emdad-e-Emâm Khomeyni, fondé en 1979. Elle vise avant tout à protéger et à favoriser l'insertion sociale des plus pauvres, en particulier des orphelins, des personnes âgées et des handicapés appartenant aux tribus nomades ou vivant en zone rurale, et d'une manière générale de toutes les personnes ne disposant d'aucune couverture sociale. La fondation Panzdah-e-Khordâd a été créée en 1981 et a la même vocation que le Comité Emdad, cependant, étant donné les nécessités de reconstruction dans les régions pauvres, elle s'est spécialisée dans l'édification d'infrastructures telles que des barrages, des routes et des ponts dans les régions les moins développées. Cette fondation s'occupe également de la construction d'écoles, de dispensaires médicaux, centres culturels, coopératives agricoles, hôpitaux et maisons de retraite.

Dotées d'un financement semi-public, ces fondations participent de façon active à l'économie nationale en créant des

multitudes de sociétés et d'entreprises qui leur permettent d'avoir des sources de financement indépendamment de celles de l'Etat. Par conséquent, elles contribuent de façon concrète à l'accroissement du PIB iranien.

L'émergence de réseaux de solidarité indépendants

Face au rôle du secteur public, des réseaux de solidarité privés très divers se sont également progressivement constitués. Les classes moyennes urbaines se sont révélées particulièrement actives dans ce domaine, en mettant en place de nombreuses associations à vocation caritative, qui sont venus compléter les réseaux traditionnels d'aides, notamment celles dispensées par les familles ou les organismes religieux. Ce réseau privé contribue également à la progressive constitution d'une sphère sociale autonome et non dépendante de l'aide de l'Etat.

Pourtant, il reste beaucoup à faire avant que l'Iran puisse prétendre atteindre à une couverture sociale similaire à celle de certains pays occidentaux comme la France ou l'Allemagne. Bien que la majorité des droits sociaux évoqués dans les diverses chartes internationales et les aides qui y sont rattachées soient fournis en Iran (droit à la protection contre la maladie, à la retraite, etc.), elles ne bénéficient pas à l'ensemble des citoyens et demeurent souvent insuffisantes. Citons par exemple l'allocation chômage. Aujourd'hui, avec un taux de chômage qui frise les 25%, cette allocation ne couvre que les besoins les plus immédiats de l'affilié.

Le secteur le plus développé de la sécurité sociale iranienne est sans aucun doute celui de la santé. L'Iran a réussi à généraliser les services préventifs de santé publique en créant un vaste réseau de soins de santé primaire. En conséquence, plus de 85 % de la population a accès à des services de santé.

Pourtant, pour cette sécurité sociale en plein développement qu'est celle de l'Iran, de nombreux défis se profilent à l'horizon dont le plus important concerne le vieillissement de la population iranienne dans les décennies à venir, et qui implique un rapide et vaste développement des infrastructures nécessaires à la protection de cette catégorie de la population. A l'instar de nombreux pays occidentaux - de façon moins prononcée -, l'Iran devra faire face à un rapide vieillissement de sa population : selon le recensement de 1996, 6,6% de la population (environ 4 millions de personnes) a plus de 60 ans, alors qu'elle constituera de 20 à 25% de la population d'ici à 2030. Par conséquent, des solutions doivent être adoptées, en regard du contexte économique et social et des valeurs présentes au sein de la société iranienne.

Jusqu'à il y a deux décennies, la plupart des personnes âgées vivaient avec leur famille et continuaient à y avoir une place et un rôle central. Mais aujourd'hui, pour des raisons surtout économiques, beaucoup préfèrent se séparer de leurs parents âgés. Résultat : de plus en plus de personnes âgées souffrent de problèmes affectifs et psychiques liés à la solitude et à la perte de motricité. De plus, bien que d'immenses efforts aient été fournis en vue de permettre aux personnes âgées d'être financièrement indépendantes, ces efforts ne couvrent que les personnes touchant une retraite, excluant ainsi une grande partie de la

Face au rôle du secteur public, des réseaux de solidarité privés très divers se sont également progressivement constitués qui contribuent également à la progressive constitution d'une sphère sociale autonome et non dépendante de l'aide de l'Etat.

Nombreux défis se profilent à l'horizon dont le plus important concerne le vieillissement de la population iranienne dans les décennies à venir, et qui implique un rapide et vaste développement des infrastructures nécessaires à la protection de cette catégorie de la population.


Un pensionnaire de la Fondation Kahrizak à Téhéran

population. En conséquence, près de la moitié d'entre elles dépendent financièrement d'une tierce personne ou de leur famille. Ainsi, près de 60 % des personnes âgées en Iran ne bénéficient pas d'une couverture sociale adéquate et suffisante, les femmes étant plus touchées par ces difficultés que les hommes. L'exode rural a également contribué à renforcer le problème, en créant tout un phénomène d'isolement des personnes âgées restées au village.

Enfin, on pourrait ici faire allusion à l'une des carences les plus graves du système d'aide sociale iranien qui est la quasi-absence de structures d'aide à domicile. Alors que les soins médicaux ne cessent de s'améliorer et que l'espérance de vie augmente de jour en jour en Iran, le développement de telles structures de services privés ou publics d'aide à domicile se révèle de plus en plus nécessaire.

Le rôle de la famille dans le maintien des solidarités intergénérationnelles

La famille a souvent un rôle prépondérant pour remédier aux défaillances et aux manques du système d'aide social mis en place par l'Etat. Leur rôle est non seulement économique, mais également affectif. Une question que l'on pourrait se poser aujourd'hui est de savoir s'il faut davantage chercher à développer les services publics dans le domaine de la santé, ou davantage chercher à fortifier les réseaux de solidarité familiale et de la communauté, tout en apportant une aide éventuelle si ces derniers sont défaillants?

La réponse dépendra de l'évolution des mentalités et surtout de la façon de considérer les personnes âgées. Seront-

elles considérées par les jeunes générations comme des fardeaux pour la société ou comme des personnes ayant un rôle social important à jouer? Dans tous les cas, l'influence croisée des mutations sociales, de la montée de l'individualisme et de l'exode rural s'est traduite par un affaiblissement des solidarités traditionnelles et l'amenuisement de la notion de respect et de responsabilité envers les générations précédentes.

Il faut donc modifier la perception que l'on a, ainsi que cette classification statistique déshumanisante de " personnes âgées ", pour que ces personnes puissent être considérées comme membres à part entière de la famille ayant un véritable rôle à jouer au sein de la société, les grands-parents ayant d'ailleurs un rôle social important à jouer au sein de la famille et auprès de leurs petits-enfants. Quoiqu'il en soit et comme nous l'avons précédemment évoqué, on a assisté en Iran à un changement progressif des mentalités ; garder ses parents âgés chez soi n'étant plus une évidence comme cela pouvait l'être autrefois. En conséquence, plusieurs maisons de retraite et divers centres destinés à l'accueil des personnes âgées ont été progressivement construits. Les multiples projets de construction de maisons de retraite laisse également à penser que l'Iran semble s'orienter de plus en plus vers un traitement institutionnalisé du problème.

L'Iran a su relever au moins en partie le défi que représentaient la pauvreté et l'insécurité sociale consécutives aux changements sociaux extrêmement rapides qu'il connaît depuis cinq décennies. Ces changements sociaux, visibles dans toutes les sociétés en voie de développement, permettent à l'Iran de se distinguer, dans le domaine de la sécurité sociale, des pays aux situations économiques et sociales partiellement comparables de par le relatif bon fonctionnement de ses services sociaux.

Pourtant, d'autres défis non moins importants que le vieillissement de la population sont aujourd'hui à relever. On peut citer l'augmentation rapide de la toxicomanie, les problèmes liés à l'exode rural incontrôlé s'étant souvent soldé par des phénomènes d'exclusion sociale et par conséquent par une augmentation du nombre des sans domiciles ou des enfants des rues.

Il y a également les problèmes liés à des maladies taboues telles que le sida. D'ailleurs, il faut signaler qu'en la matière, les services d'aide sociale tentent de briser ce tabou en menant de vastes campagnes de prévention ainsi qu'en octroyant des soutiens financiers et médicaux corrects aux séropositifs. On constate donc un très lent changement des mentalités par rapport à cette maladie.

Un autre défi à relever demeure la présence d'une grande disparité des investissements selon les provinces, qui a eu pour conséquence une augmentation considérable de la pauvreté et des problèmes sanitaires au sein de certaines régions.

Enfin, la société iranienne demeure très inégale et affiche un taux officiel de pauvreté de 18%. Il faudra donc créer de nouveaux mécanismes de solidarité au sein d'un système financé essentiellement par les revenus pétroliers et non basé, comme c'est souvent le cas dans certains pays européens, sur les cotisations des personnes employées et valides destinées à financer les besoins des personnes dans le besoin et qui permette également de renforcer une certaine forme de lien social. ■

Un autre défi à relever demeure la présence d'une grande disparité des investissements selon les provinces, qui a eu pour conséquence une augmentation considérable de la pauvreté et des problèmes sanitaires au sein de certaines régions.

Le système social français: face aux blocages internes et à la mondialisation, une remise en cause du modèle?

Amélie NEUVE-EGLISE

Au début organisée sous forme de centres caritatifs dispersés et non coordonnés nés d'initiatives de divers mécènes, l'aide sociale en France a progressivement été prise en charge par le secteur public pour s'institutionnaliser progressivement sous la forme d'un Etat-providence, dont les fondations principales ont été posées après la Seconde Guerre Mondiale. Son fonctionnement trouve sa source dans deux modèles théoriques d' "Etat social " définis par Esping-Andersen[1] , qui sont à la fois le modèle bismarckien allemand financé par les cotisations salariales et dont le montant des prestations versées est proportionnel au revenu, et le modèle beveridgien des britanniques, fondé sur la fourniture de prestations uniformes à l'ensemble des citoyens et financé par l'impôt. Le modèle social français, que l'on pourrait définir par l'ensemble des institutions, mécanismes et pratiques permettant de prémunir les citoyens contres certains risques de l'existence (chômage, maladie…) est donc hybride, et essentiellement orienté vers la promotion d'une plus grande justice sociale et la réduction des inégalités.

L'aide sociale est un droit inscrit dans la Déclaration universelle des Droits de l'Homme de 1948[2] et, en France, tout citoyen répondant à certains critères y a automatiquement droit. Dans les années 1950, ce pays a progressivement mis en place un système garantissant le versement de prestations et offrant également à chacun l'accès à des services sociaux spécifiques gérés par de multiples administrations et institutions au niveau national et local. Les caractéristiques du "modèle social français" - un haut niveau de protection sociale, une protection forte des salariés, et un accès universel aux services publics - se sont alors progressivement affirmées. Cependant, face aux lourds déficits affichés par les administrations sociales et aux bouleversements induits par la mondialisation, ce système fait l'objet de nombreuses critiques dont nous tenterons d'ébaucher les principaux aspects. En ce début de millénaire et cinquante ans après son sacre, les jours de l'Etat-providence sont-ils désormais comptés ?

L'Etat-providence, fournisseur de prestations du berceau à la tombe

En France, le système d'aide sociale a été récemment décentralisé et le versement des

différentes prestations est géré soit au niveau national, départemental, ou communal, et ce dans l'optique d'accroître l'efficacité du système et de mieux s'adapter aux besoins de chacun. A titre d'exemple, les minima légaux des aides versées sont déterminés par l'Etat ; cependant, les collectivités locales demeurent libres de les augmenter selon leurs ressources, mais non de les diminuer en-deça de ce même minima fixé au niveau national.

Ce système est financé par tout un ensemble de taxes et d'impôts directs et indirects, incluant notamment la Taxe sur la Valeur Ajoutée (TVA, 126 milliards d'euros), la Contribution Sociale Généralisée (CSG, 75 milliards d'euros), l'Impôt sur le Revenu (IR, 57 milliards d'euros), l'Impôt sur les Sociétés (41 milliards), ou encore la Taxe intérieure sur les produits pétroliers (TIPP, 19 milliards) [3]. En outre, selon l'INSEE[4], l'ensemble des prestations sociales versées a représenté un budget de 480 milliards d'euros en 2004, somme essentiellement financée par les cotisations sociales[5]. Divers organismes sont chargés de gérer le versement d'aides financières, ou de fournir des prestations non monétaires à certaines catégories de citoyens, tel que l'ANPE pour ce qui concerne l'aide à la recherche d'emploi.

La priorité du dispositif d'action sociale français : la lutte contre le chômage et l'exclusion

Un grand nombre de réglementations et prestations sont liées au domaine professionnel, et visent notamment à garantir à chaque travailleur des conditions de vie décentes en fixant un salaire minimum (SMIC), et à indemniser les chômeurs durant une certaine période afin d'empêcher leur exclusion de la société et les aider à se réinsérer au sein du marché du travail.

Dans le cadre de la lutte contre le chômage, des dispositifs spécifiques ont également été mis en place afin d'aider certaines catégories de personnes à s'insérer sur le marché du travail, notamment les jeunes (avec la création des emplois jeunes), les personnes handicapées (notamment au travers des Centre d'Aide pour le Travail), ou encore certains chômeurs de longue durée (notamment au travers des Contrats d'insertion-Revenu minimum d'activité (CI-RMA) créés en 2004).

De façon générale, le dispositif d'aide aux chômeurs peut être séparé en deux catégories. Il existe en premier lieu le régime d'assurance chômage[6], destiné aux personnes ayant perdu leur emploi et qui ont préalablement cotisé lors de l'exercice d'une activité professionnelle, et où les indemnisations versées sont calculées au prorata du salaire précédent; en parallèle et pour remédier à certaines insuffisances du premier régime, l'Etat français a mis en place un système de solidarité destiné à intervenir et à aider financièrement ceux qui ne sont plus ou pas pris en charge par le régime évoqué précédemment. Outre les aides financières versées, l'Etat a également instauré un système d'aide au retour à l'emploi, notamment au travers l'ANPE[7]. L'aide financière accordée aux chômeurs et la durée d'indemnisation n'ont cessé de diminuer depuis la fin des années 1970, et de façon plus notable à la suite de la crise des années 1990 qui a contribué à creuser le déficit des organismes gestionnaires du système d'assurance chômage[8]: ce dernier étant essentiellement financé par les cotisations salariales et patronales, l'augmentation du chômage a réduit le volume des cotisations versées en même temps qu'il

Un grand nombre de réglementations et prestations sont liées au domaine professionnel, et visent notamment à garantir à chaque travailleur des conditions de vie décentes en fixant un salaire minimum (SMIC), et à indemniser les chômeurs durant une certaine période afin d'empêcher leur exclusion de la société et les aider à se réinsérer au sein du marché du travail.

L'aide financière accordée aux chômeurs et la durée d'indemnisation n'ont cessé de diminuer depuis la fin des années 1970, et de façon plus notable à la suite de la crise des années 1990 qui a contribué à creuser le déficit des organismes gestionnaires du système d'assurance chômage.



Les politiques pour l'emploi mises en place au cours des dernières décennies se sont révélées incapables d'enrayer la hausse du taux de chômage qui demeure aujourd'hui proche des 10 %.

Le nombre des bénéficiaires du RMI a plus que triplé en 15 ans, et n'a pas réellement permis d'endiguer le phénomène d'exclusion sociale qui n'a fait que se renforcer depuis les vingt dernières années.

a entraîné une explosion des demandes d'indemnisation, remettant ainsi en cause la viabilité du système. Aujourd'hui, en vue de réduire le volume des indemnités versées, plusieurs dispositifs ont été adoptés dont, en 2005, la diminution du montant des allocations chômage en cas de refus d'une proposition d'emploi, et leur suppression lors d'un troisième refus. La persistance d'un taux de chômage supérieur à 10% continue de mettre en doute l'efficacité globale de ce système, et l'action d'hommes politiques apôtres de la flexibilité du marché du travail a permis l'assouplissement de certaines dispositions du code du travail afin d'inciter les entreprises à l'embauche - notamment des jeunes, dont le taux de chômage frôle les 23%. Cependant, la lourdeur persistante des charges patronales est le plus souvent montrée du doigt et accusée de désinciter les entreprises à l'embauche.

La lutte contre la pauvreté et l'exclusion fait également partie des priorités du système social français, et, dans ce but, plusieurs allocations ont été créées telles que le Revenu Minimum d'Insertion (RMI) mis en place en 1988 et calculé au prorata du nombre d'enfants à charge. Le nombre de ses bénéficiaires a plus que triplé en 15 ans, et n'a pas réellement permis d'endiguer le phénomène d'exclusion sociale qui n'a fait que se

renforcer depuis les vingt dernières années.

Face aux faiblesses du système, d'aucuns ont proposé la création d'une allocation universelle qui serait versée à tous les citoyens quelque soit leur statut familial ou professionnel, et assurerait à tous un minimum permettant d'assurer leur subsistance et une certaine intégration à la sphère économique - à défaut de la sphère professionnelle - de la société. Cette allocation remplacerait certaines aides telles que le RMI, l'Allocation d'Insertion, les Allocations familiales, etc.; les fonds auparavant alloués à ces dernières permettant d'assurer son financement. Ses partisans soulignent également le fait qu'elle libérerait les individus de l'obligation professionnelle et permettrait à ceux qui le souhaitent de s'épanouir dans d'autres domaines sociaux, artistiques, humanitaires… entraînant ainsi une revalorisation des activités non lucratives. Inconditionnelle, elle permettrait également une réduction de la bureaucratie chargée de vérifier les dossiers des demandeurs et de gérer les différentes demandes, et favoriserait ainsi une réduction drastique des coûts administratifs globaux du système social. Cependant, ce dispositif a été vivement critiqué: tout d'abord car son coût serait énorme et qu'il serait inefficace et illogique de verser cette allocation à des personnes ayant des revenus élevés. De plus, il pourrait désinciter certains à rechercher activement un emploi et promouvoir une certaine forme d'assistanat à vie. Sa mise en place effective induirait dans tous les cas un changement de la logique du système, en mettant en place une allocation non plus conditionnelle et soumise à certains critères sociaux ou professionnels, mais basée uniquement sur le critère de la nationalité.

Les défis posés par les changements démographiques et sociaux

Le système social français doit également faire face à un grand défi: l'arrivée à l'âge de la retraire de la génération du "baby boom" née après la Seconde Guerre Mondiale, alors même que le nombre des actifs n'a cessé de baisser, entraînant une réduction drastique des ressources nécessaires au financement des retraites. De façon plus globale, le vieillissement de la population, induisant une augmentation du nombre de bénéficiaires et une baisse du nombre de cotisants, remet en cause la viabilité du système. De nombreuses propositions de réformes - souvent avortées - ont été envisagées, et le recours à l'épargne privée en vue de compléter les pensions reçues par l'Etat, encouragé. Cependant, malgré les blocages et la peur de certains de voir leurs avantages acquis être remis en cause (notamment les bénéficiaires de régimes spéciaux), une réforme radicale du système semble inévitable aujourd'hui, au-delà des " réformettes " adoptées ça et là.

Le système social français doit également faire face à un grand défi: l'arrivée à l'âge de la retraire de la génération du "baby boom" née après la Seconde Guerre Mondiale, alors même que le nombre des actifs n'a cessé de baisser, entraînant une réduction drastique des ressources nécessaires au financement des retraites.

Face à la baisse du taux de natalité, l'Etat français a également mis en place un système d'aides et d'incitations afin d'enrayer cette tendance et assurer de façon satisfaisante le renouvellement des générations. Des mesures d'incitation à la maternité ont alors été adoptées, incluant notamment le versement d'allocations diverses ou encore permettant aux jeunes mères de concilier vie familiale et vie professionnelle[9]. De façon générale, les aides versées dépendent des revenus de chaque foyer et du nombre d'enfants, et sont essentiellement constituées des Allocations familiales, pièce maîtresse de ce dispositif d'aide avant tout destiné à réduire les inégalités entre les familles.

Face à la baisse du taux de natalité, l'Etat français a également mis en place un système d'aides et d'incitations afin d'enrayer cette tendance et assurer de façon satisfaisante le renouvellement des générations.

L'Etat français a, au cours des dernières années, délégué de façon croissant certaines missions d'action sociale à des organismes ou associations privées qui, en amont, tentent de s'attaquer aux causes structurelles de la pauvreté ou de la délinquance.

Pour faire face à l'arrivée massive des enfants du "baby boom" à l'âge de la retraite et pour répondre aux exigences de compétitivité imposées par la mondialisation, la majorité des pays européens incluant entre autres le Royaume-Uni, la Suède, et l'Allemagne, ont massivement réformé leur système social en vue de l'adapter au contexte actuel.

Des dispositifs spécifiques ont également vu le jour, notamment afin d'aider les personnes assurant seules l'éducation de leur enfant[10].

Le " trou de la sécu ", ou la remise en cause du système d'assurance maladie

En France, le système d'assurance maladie est essentiellement géré par l'Etat au travers de la Sécurité Sociale, dont le coût de fonctionnement représente le poste budgétaire le plus important du système d'aide sociale, avec un budget de 183 milliards d'euros en 2004[11]. Son fonctionnement est basé sur le principe de la mutualisation du risque: les cotisations versées par chaque travailleur lui donne ensuite droit de recevoir des soins en cas de maladie. Elle est secondée dans son action par divers organismes publics (caisses nationales d'assurance maladie) ou privés (mutuelles, organisations professionnelles) assurant certaines catégories de travailleurs. Ces derniers ont notamment pour rôle de compléter les dépenses non prises en charge par le système d'assurance maladie public. Dans le but de promouvoir une plus grande égalité dans l'accès aux soins, la Couverture Maladie Universelle (CMU) a été adoptée en l'an 2000 et offre à tous les citoyens Français, quelque soit leur situation socioprofessionnelle et qu'ils aient cotisé ou non, la prise en charge de leurs soins médicaux par la Sécurité Sociale. Outre son coût très lourd, l'efficacité de se dispositif est freiné par le refus de certains médecins de prendre en charge des patients relevant de ce système, étant donné le manque à gagner que cela représente pour eux. De façon générale, les bases mêmes de ce système font l'objet de lourdes remises en causes: étant donné le vieillissement de la population et l'explosion générale des dépenses de santé à laquelle on a assisté au cours des dernières décennies, l'assurance maladie a affiché un déficit de près de 13,5 milliards d'euros en 2005.

Face à l'aide sociale, favoriser l'*action* sociale et les réseaux de solidarité privés?

Face aux critiques de certains dispositifs d'aide évoqués précédemment, de nombreuses voix se sont déclarées en faveur d'une revalorisation de l'action sociale qui, loin de se borner à indemniser à posteriori, s'attaquerait aux causes mêmes des problèmes sociaux. Dans ce sens, l'Etat français a, au cours des dernières années, délégué de façon croissant certaines missions d'action sociale à des organismes ou associations privées qui, en amont, tentent de s'attaquer aux causes structurelles de la pauvreté ou de la délinquance. Cela s'est notamment traduit par la mise en place de formations gratuites, de campagnes de sensibilisation à la violence et au racisme, ou encore par la création d'emplois coopératifs et par l'organisation d'activités sportives et culturelles diverses. Il existe ainsi en France de nombreux centres socioculturels et associations qui complètent et vont même parfois jusqu'à suppléer l'Etat dans ses fonctions sociales. L'une d'entre elle, le Samu social, joue un rôle clé dans l'aide d'urgence aux sans-abris, particulièrement lors des périodes de grand froid ou de canicule.

Face à la mondialisation, l'impératif de réformes profondes

Face au nouveau contexte international et aux changements socio-économiques et démographiques s'étant opérés au sein même de la société française, l'Etat-providence français créé dans un contexte de plein emploi et de forte natalité se

révèle inadapté aux nouvelles données nationales et internationales. Pour faire face à l'arrivée massive des enfants du "baby boom" à l'âge de la retraite et pour répondre aux exigences de compétitivité imposées par la mondialisation, la majorité des pays européens incluant entre autres le Royaume-Uni, la Suède, et l'Allemagne, ont massivement réformé leur système social en vue de l'adapter au contexte actuel. En France, il semble cependant que tout projet se heurte à de fortes résistances de groupes souvent animés par la peur de perdre certains avantages acquis et d'ouvrir la voie à un capitalisme "sauvage" oublieux des exigences de solidarité et de justice sociale. D'aucuns évoquent également que l'Etat-providence est une source essentielle du lien social et du sentiment d'appartenance à une communauté, en ce qu'il crée et institutionnalise des mécanismes de solidarité entre l'ensemble des citoyens Français. Cependant, les déficits énormes affichés par les organismes sociaux et notamment la Sécurité sociale, la persistance du chômage qui entraîne une insuffisance structurelle des cotisations et donc des recettes, et l'explosion générale des dépenses sociales - bien supérieures à la croissance-, imposent une réforme sans tarder. Au-delà du changement de contexte évoqué, d'autres aspects de ce "modèle" sont également l'objet de vives critiques. La plus importante concerne l'existence de différents régimes de bénéficiaires au sein même du système, à l'origine de traitements différenciés entre les salariés du privé et du public, et qui est à la source de nombreuses inégalités de traitement et d'avantages acquis fortement décriés. Cependant, la réforme de ces régimes " spéciaux " se

Certains dispositifs d'aide ont également été violemment critiqués, notamment le versement de revenus sociaux tels que le RMI encouragerait l'oisiveté et dont le cumul rendrait parfois inintéressant financièrement toute reprise d'activité aboutissant à la suppression des aides, enfermant son bénéficiaire dans une "trappe à pauvreté" et à la dépendance.



Le Samu social de Paris, un dispositif essentiel dans la lutte contre l'exclusion

Toute proposition concrète de réforme fait l'objet de vifs débats et il existe à ce sujet de profondes dissensions non seulement entre les différentes forces politiques, mains également au sein des organisations syndicales et patronales ainsi qu'au cœur même du réseau associatif.

La France demeure un des pays où les dépenses de protection sociale sont parmi les plus élevées, absorbant près de 30% du PIB. S'ajoute à cela l'explosion du nombre de bénéficiaires de transferts sociaux ayant provoqué une véritable explosion de la dette publique, qui s'élève aujourd'hui à 66% du PIB et contribue à grever la compétitivité actuelle et future du pays.

heurte à des oppositions très fortes des salariés du public. Certains dispositifs d'aide ont également été violemment critiqués, notamment le versement de revenus sociaux tels que le RMI encouragerait l'oisiveté et dont le cumul rendrait parfois inintéressant financièrement toute reprise d'activité aboutissant à la suppression des aides, enfermant son bénéficiaire dans une "trappe à pauvreté" et à la dépendance[12]. On en arrive donc à un point où les dispositifs même d'aide seraient responsables du maintien, et même de la création de nouvelles formes de pauvretés et d'assistanat.

De nombreux organismes sociaux et certaines tendances politiques de droite plaident pour l'adoption d'un système basé sur le recours à des assurances privées, alors que, de façon générale, la gauche tend à nuancer la noirceur du tableau en invoquant la centralité et le nécessaire maintien des services sociaux publics, même si leur coût est élevé. Toute proposition concrète de réforme fait donc l'objet de vifs débats et il existe à ce sujet de profondes dissensions non seulement entre les différentes forces politiques, mains également au sein des organisations syndicales et patronales ainsi qu'au cœur même du réseau associatif. Certains proposent de réduire le montant global des prestations versées, de limiter le remboursement des soins, de créer de nouveaux impôts, de mener des campagnes de sensibilisation et de prévention pour diminuer le recours aux soins... alors que d'autres appellent de leurs vœux un assouplissement du code du travail et la création de dispositifs juridiques incitant à l'embauche. Au-delà de ces dissensions parfois insurmontables, un accord a minima devra cependant être adopté, et un certain courage politique au sein de la sphère dirigeante française retrouvé.

Au travers d'un dispositif d'aide adapté et d'instruments variés, l'Etat-providence français s'est efforcé de promouvoir un modèle de solidarité visant à réduire les inégalités sociales les plus criantes. Cependant, face aux évolutions internes et externes, il semblerait nécessaire, non pas de s'en faire le fossoyeur, mais bien davantage de repenser les modalités et l'organisation d'un dispositif d'aide inadapté au contexte socio-économique actuel. Cela exigera cependant une certaine évolution des mentalités et le refus ferme de certains politiques de céder à certains corporatismes fermement enracinés. Toute réforme pose cependant le problème d'une certaine remise en cause de la notion de service public et de certains droits fondamentaux figurant notamment dans le préambule de la constitution française de 1946 et intégrés ensuite à celle de 1958. Néanmoins, la France demeure un des pays où les dépenses de protection sociale sont parmi les plus élevées, absorbant près de 30% du PIB. S'ajoute à cela l'explosion du nombre de bénéficiaires de transferts sociaux ayant provoqué une véritable explosion de la dette publique, qui s'élève aujourd'hui à 66% du PIB et contribue à grever la compétitivité actuelle et future du pays.

La France doit donc se mettre au diapason des autres pays européens qui ont tous entrepris une modernisation de leurs systèmes sociaux, tout en gardant à l'esprit qu'il n'y a pas de recette miracle applicable à tout pays, et que chaque nation doit mettre en place une réforme adaptée à la culture nationale et aux mentalités sous peine que la greffe prenne mal - ou soit même rejetée. Il faut enfin souligner que l'idée de "crise de l'Etat-providence", fréquemment évoquée aujourd'hui par les médias français, est loin d'être nouvelle : ce dernier avait déjà été décrié et déclaré en "crise" dès les

années 50, accusé alors de produire une augmentation de l'inflation, et ce jusqu'aux années 70 et 80 où on lui reprocha ensuite ses coûts administratifs exorbitants et sa gestion inefficace des problèmes sociaux. Au-delà de ces discours alarmistes, il faut donc dépassionner le débat et trouver les solutions les plus pertinentes en adoptant une logique de réforme graduelle permettant de concilier au mieux exigences de compétitivité économique au niveau international, et impératifs de justice sociale au niveau interne. Cette réforme devra également s'accompagner de politiques favorisant en parallèle la compétitivité du pays, notamment en apportant un soutien plus conséquent au secteur de la recherche-développement et de l'enseignement supérieur - ceci permettant également d'enrayer le phénomène de fuite de cerveaux qui affecte durement la France-, ainsi que de l'adoption de mesures facilitant l'investissement et la création d'entreprise. La réforme réalisée par les pays nordiques (Suède, Finlande, et Danemark), qui ont réussi à réformer leur système en se recentrant sur des activités de hautes technologies et en investissant massivement dans le secteur éducatif et de la recherche, prouve que toute réforme ne se réalise pas aux dépens du social, et qu'il est possible de combiner compétitivité et flexibilité avec le maintien d'un haut niveau de protection sociale. ■

Au-delà de ces discours alarmistes, il faut donc dépassionner le débat et trouver les solutions les plus pertinentes en adoptant une logique de réforme graduelle permettant de concilier au mieux exigences de compétitivité économique au niveau international, et impératifs de justice sociale au niveau interne.

1. Esping-Andersen, Gosta, *Les trois mondes de l'Etat-providence*, Paris, PUF, 1999.
2." Toute personne, en tant que membre de la société, a droit à la sécurité sociale ; elle est fondée à obtenir la satisfaction des droits économiques, sociaux et culturels indispensables à sa dignité et au libre développement de sa personnalité, grâce à l'effort national et à la coopération internationale, compte tenu de l'organisation et des ressources de chaque pays. ", Art 22, Déclaration universelle des Droits de l'Homme de 1948, et ratifiée par la France durant la même année.
3. Chiffres prévisionnels figurant dans la loi de finance de 2006.
4. Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques. Créé en 1946, il dépend du Ministère de l'Economie, des Finances et de l'Industrie.
5. Les cotisations sociales incluent la CSG ainsi que les charges salariales et patronales.
6. Financé à la fois par les cotisations des employeurs et des salariés, il est géré de façon paritaire par des organisations syndicales de salariés et par le patronat. Ce dispositif est vivement critiqué aujourd'hui et accusé, de par l'augmentation des charges patronales qu'il entraîne, d'induire des fortes désincitations à l'embauche.
7. Agence Nationale Pour l'Emploi. Créée en 1967, elle vise à accompagner et à orienter chaque demandeur d'emploi dans sa recherche, et permet de ne pas limiter le système de lutte contre le chômage à la seule indemnisation financière. Cependant, le monopole de cette institution a récemment été remis en cause par la loi Borloo dite de cohésion sociale votée en 2005, qui prévoit notamment la création de plusieurs centaines de " maisons de l'emploi " devant aider plus activement les chômeurs à retrouver un emploi.
8. Un des principaux gestionnaires de ce système, l'Unedic, affiche un déficit annuel de 3,192 milliards d'euros en 2005, et un déficit cumulé de 13,452 milliards d'euros.
9. On peut notamment citer l'Allocation parentale d'éducation (APE), destinée à combler le manque à gagner lié à toute cessation d'activité à la suite de la naissance d'un enfant jusqu'à ses trois ans, l'Aide à la famille pour l'emploi d'une assistante maternelle agréée (AFEAMA), ou encore l'Allocation de garde d'enfant à domicile.
10.C'est dans ce sens qu'a été créée l'Allocation de Parent Isolé (API)
11. Les autres postes les plus importants sont le dispositif d'aide au chômage (58 milliards d'euros en 2003), l'aide aux familles (59 milliards en 2004), les emplois aidés (16 milliards d'euros en 2003), et les aides distribuées par les départements (18 milliards en 2004).
12. La création du Revenu Minimum d'Activité en 2003 permet cependant de réduire ces effets pervers.

Sources

1. Esping-Andersen, Gosta, *Les trois mondes de l'Etat-providence. Essai sur le capitalisme moderne*, 1990.
2. Holcman, Robert, *Chômage et chômeurs*, Paris, Ed. de l'Ecole nationale de la santé publique, 2003.
3. Merrien, François-Xavier (dir), *L'Etat social : un perspective internationale*, A. Colin, 2005.
4. Rosanvallon, Pierre, *La nouvelle question sociale : repenser l'Etat-providence*, Seuil, 1998.

Aperçu sur l'histoire de l'enluminure du Coran

Maryam DEVOLDER

Nous n'avons pas beaucoup de renseignements sur l'art religieux des premiers siècles de l'islam, et ses plus anciens documents sont des exemplaires du Coran enluminés qui datent du Xe siècle et qui avaient été commandés par les gouverneurs de l'époque.

Cependant, avant cette période, il est probable que des enluminures avaient déjà été réalisés avec les premiers travaux de transcription du Coran afin d'orner le début des sourates et certains versets. Peu à peu, l'intérêt croissant des musulmans pour le Coran les a conduits à développer ces techniques et à adopter progressivement des styles plus sophistiqués. Les Corans qui étaient utilisés par les grandes personnalités et les gouverneurs étaient transcrits et décorés spécialement pour eux, et leurs nombreuses commandes contribuèrent à encourager l'évolution de l'art de l'enluminure.

Les Corans les plus anciens, qui datent des premiers siècles de l'ère islamique, sont tous rédigés en écriture cunéiforme avec les mêmes enluminures du début à la fin, excepté pour les premières et les dernières pages qui sont parfois ornées de motifs géométriques. Le début des sourates est orné de motifs particuliers, et on peut notamment relever la présence de décorations florales à droite du nom de la sourate souvent écrite en lettres d'or. Les points sont en rouge, vert ou jaune avec des dorures pour marquer le début des parties successives.

Les Iraniens avaient l'habitude de décorer leurs recueils religieux apportés par Mani. Cependant, après leur conversion à l'islam, qui interdisait ou déconseillait les figurations et les portraits, ils continuèrent dans un autre style les travaux d'enluminure des textes islamiques. Les manuscrits qui ont été découverts montrent d'ailleurs que les calligraphes et les dessinateurs de cette époque avaient réussi à créer un nouveau style, qui se répandit peu à peu dans tout le monde musulman.

De façon progressive, les enluminures devinrent de plus en plus perfectionnées ainsi que la calligraphie. Sur ce point, il faut également souligner qu'au départ, les calligraphes réalisaient eux-mêmes les enluminures, mais peu à peu les deux activités furent effectuées séparément. L'espace dédié aux travaux

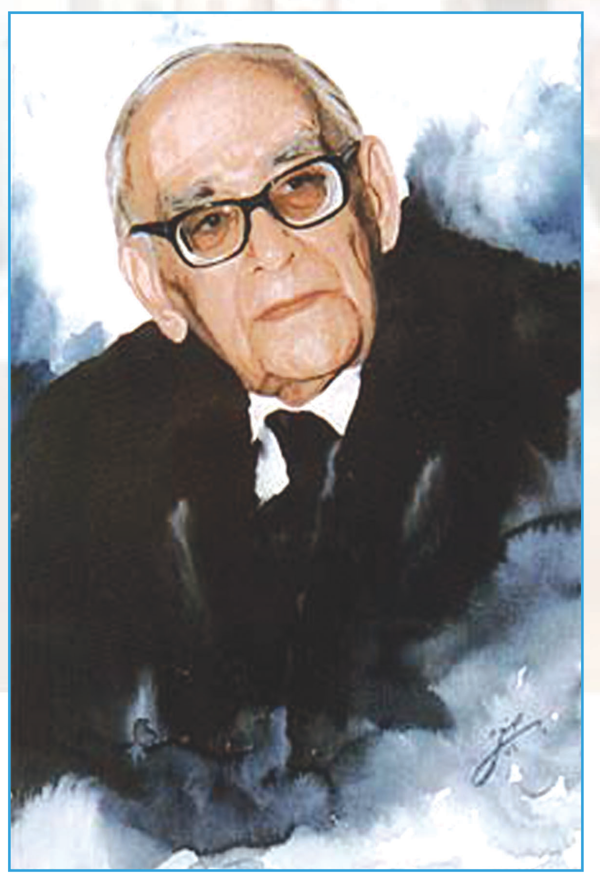
des enlumineurs était prévu par les calligraphes, comme l'attestent certains Corans dont le travail d'enluminure est resté inachevé.

Les méthodes évoluèrent au XIIe siècle pour se perfectionner et se complexifier. Les motifs géométriques firent progressivement place à des motifs floraux enchevêtrés qui rappellent la décoration de certaines mosquées de l'époque Seljoukide. Des Corans de cette époque (début du XIIIe siècle) qui ont une grande valeur artistique, avaient été commandés pour les études de Abû-l-fath Mohammad ibn Sâm et écrits par Mohammad ibn 'issâ ibn Ali Nechâpûri. Malheureusement, l'origine du calligraphe n'est pas inscrite et nous pouvons supposer qu'il doit s'agir du fameux Amir Ghûriân dont certains Corans du même genre portent le nom.

A la fin du XIVe siècle et au début du XVe, la ville de Tabriz devint un centre artistique qui se distingua dans les domaines de la calligraphie et de l'enluminure, et ce particulièrement au XVIe siècle avec Khâdje Rachid-o-din et les débuts de l'école de Tabriz qui influença l'enluminure et la calligraphie pendant des siècles. Certaines variations dans la calligraphie et l'enluminure furent observées avec l'apparition de formes octogonales et de motifs en forme d'étoile à douze branches, d'étoiles bleues ou encore de pétales de fleurs. La première lettre marquant le début de chaque sourate était écrite en cunéiforme sur un fond bleu, et entourée de feuilles et de branchages. Les contours du texte étaient décorés de motifs géométriques de couleurs. C'est à cette époque que l'art du "Tazhib" ou de l'enluminure connut son apogée.

La dynastie des Teimûrs marqua l'apothéose de l'art religieux. Les princes Teimûr attachaient une grande importance à la calligraphie et Mirzâ, fils de Shâhrokh qui était lui-même un artiste très expert en calligraphie et en tazhib, avait réuni autour de lui des artistes venus de tout l'empire et qui vivaient à la cour de Harât, dans les bibliothèques impériales. Dans cette ville, des artisans, des fabricants de papier, des calligraphes, des relieurs, des fabricants de couleurs et toutes sortes d'artisans travaillaient à la constitution de ces manuscrits de grande valeur. A cette époque, les artistes avaient un goût particulier pour les motifs de fleurs et d'oiseaux, ainsi que pour les paysages. Les Corans qui ont été écrits pour Shâhrokh et Mirzâ font partie des plus beaux et des plus riches ouvrages. L'or et le bleu de cobalt y étaient prédominants. L'enluminure poursuivit son évolution à l'époque des Safavides avec les mêmes couleurs et le même type de travaux, auxquels vinrent également s'ajouter des dessins d'animaux et de personnages divers.


Enluminure teimûride



L'homme à qui la vie doit l'honneur

Professeur Mahmoud Hesâbi, son musée et sa vie

D'après l'entretien avec Iraj HESÂBI
Réalisé par
Farzâneh POURMAZAHERI
Afsâneh POURMAZAHERI

"E*nseigner, c'est savoir aimer. Il faut l'amour avant tout; certains ne le savent pas. Il faut leur apprendre.*"

Cette réalité a marqué toutes les étapes de la vie du Docteur Hesâbi, considéré comme le père des sciences physiques. Il est considéré comme précurseur de l'ingénierie moderne du pays, fondateur de l'Université de Téhéran, et est également une figure incontestée des sciences modernes, dévoué à l'Académie. D'aucuns se sont demandés d'où venait le secret de son génie, en formulant une réponse simple : de la grandeur de son âme et du savoir transmit par le cœur, qui a contribué à former sept générations de professeurs et d'étudiants. Dans sa vision du monde, l'homme et la nature sont deux amis inséparables. Détaché de son origine, l'être humain ne vivrait plus qu'une existence artificielle.

Ici, dans la cour de ce musée, qui fut autrefois sa maison, les arbres ne craignent pas d'être coupés et les plantes croissent librement. Tous sont des spécimens divers provenant des quatre coins du monde. La porte d'entrée verte donne la tonalité de l'ensemble : ici, cette couleur prédomine, des fenêtres aux escaliers, dans une harmonie impressionnante. Au-delà du bâtiment en lui-même, les objets eux-mêmes parlent de l'univers de Professeur Hesâbi. Sa curiosité innée ne le laissait guère se confiner à l'étude d'une discipline particulière. Dans le musée, les visiteurs peuvent ainsi remarquer des notes de musique tracées aux côtés de formules mathématiques et de théories

physiques. Les maintes photos exposées le montrent en compagnie de grands génies du monde dont Einstein[1], Fabry[2], Bergman[3] et Schrödinger[4]. Il semblait avant tout être animé par une soif insatiable d'apprendre. Sinon, pourquoi un homme de quatre-vingt ans éprouverait-il le besoin d'apprendre l'allemand bien qu'il maîtrise déjà douze langues[5]? La réponse est claire. Comme il le disait si bien lui-même: "*Travaillez, donnez-vous de la peine, et il ne vous manquera rien.*"

Pour le Professeur Hesâbi, la vie en elle-même était pleine de sens. Tout ce qui l'entourait était porteur de messages et au-delà de sa valeur matérielle, chaque chose avait selon lui un aspect spirituel qui la dépassait. On peut ainsi voir le crayon qu'il a pour la première fois pris en main et qu'il a gardé même après ses quatre-vingts ans, des jouets de ses enfants Iraj et Anousheh, la robe de mariage de sa femme Sédigheh Hâéri, les dessins de ses petits enfants, des tableaux pendus au mur et tant d'autres objets. L'un d'entre eux semble représenter un crâne de squelette mais à mesure que l'on se rapproche, l'image se transforme en une femme assise devant un miroir. Bref, ici et au milieu de tous ces objets, on a l'air d'être dans une maison pleine de souvenirs et non pas à l'intérieur d'un musée. Après son départ, sa présence ne semble donc pas s'être effacée. A présent, son seul fils y réside et accueille à bras ouverts les invités de son père. Iraj Hesâbi évoque souvent la vie aventureuse de ce dernier et raconte les hauts et les bas de son existence avec beaucoup d'émotion.

" *Nous sommes à l'origine de Tafresh, qui se situe au Sud-ouest de Téhéran. Autrefois mon arrière-grand-père, Moézo Sultân, est venu à Téhéran et a fait bâtir une grande propriété à Moniriyeh. En réalité, la dynastie Qâdjâre qui régnait à l'époque cherchait quelqu'un de compétent en vue de gérer les affaires financières du pays. A Tafresh, ils ont finalement réussi à trouver la personne en question. Une fois sa mission accomplie avec succès, Moézo Sultân se présenta chez le roi et celui-ci le complimenta en disant :* " Voilà l'homme lettré que l'on cherchait. " *De ce fait, nous avons pris le nom " Hesâbi "*[6]*. Après s'être installé derrière le bazar "Ghavâmossaltâneh", mon grand-père Moézo Saltâneh se maria avec sa cousine Goharshâd Hesâbi et eurent deux enfants, Mohammad et Mahmoud. On a perçu, dès les premiers jours, l'éclat de l'intelligence briller dans les yeux de mon père :* "Cet enfant … il n'est pas normal… c'est un génie."

En tant qu'homme politique, mon arrière-grand-père effectua des missions



Entrée du musée

Pour le Professeur Hesâbi, la vie en elle-même était pleine de sens. Tout ce qui l'entourait était porteur de messages et au-delà de sa valeur matérielle, chaque chose avait selon lui un aspect spirituel qui la dépassait.

Il n'avait que 17 ans lorsqu'il obtint sa licence ès lettres arabes à l'Université Française de Beyrouth. Il termina ses études de biologie à 19 ans et à l'âge de 22 ans, il devint ingénieur en travaux publics puis à 24 ans, ingénieur des mines.

en Russie et en Iraq, avant de poursuivre sa carrière consulaire en Syrie. Faute d'avoir assez de force physique, il délégua ses responsabilités à son fils, Moézo Saltâneh, qui devint consul à Beyrouth. Désireux de rentrer à Téhéran et à la suite de nombreuses correspondances avec l'Iran, Moézo Saltâneh réussit à obtenir le poste le Ministre des Finances pourvu qu'il revienne à Téhéran. Il laisse alors sa famille sur place et retourne seul au pays. Il était alors ambitieux et pensait avant tout à être promu et à gagner en influence politique, puis il se remaria. Il laissa alors sa femme et ses deux fils en bas âge dépérir, jusqu'à ce que le valet de l'ambassade, Hâj Ali, vint à leur secours. Il leur offrit sa petite chambre mais durant la Première Guerre Mondiale, la mère fut progressivement atteinte de paralysie et le manque de nourriture se fit cruellement sentir. Cette dernière jouait souvent de la flûte pour que ses fils oublient la douleur aggravée par la faim et qu'ils s'endorment. Ceci incita Mahmoud à apprendre à jouer de la flûte, puis de l'harmonica. Plus tard, il se mit également à s'exercer au violon et au piano et après quelques années, il se hissa au premier rang des violonistes européens lorsqu'il reçu le masque de Beethoven comme premier prix au Conservatoire de Paris."

Un jour, les deux frères virent leur mère pleurer. Etonnés, ils lui demandèrent si la misère était la cause de ses larmes. "*Ce n'est pas la faim qui me gêne, répondit-elle, c'est votre illettrisme qui me plonge dans la détresse.*" C'est ainsi qu'elle prit la ferme résolution de les envoyer à un pensionnat gratuit tenu par des prêtres Français. La vie dure à l'internat et sous la surveillance des prêtres rigoureux leur interdisait de rire, même en cachette. La nuit, ils murmuraient des prières sous le drap et sanglotaient jusqu'à ce qu'ils s'endorment. De cette manière, ils passaient les jours et les nuits loin de leur mère qui, quant à elle, craignait que ses fils ne perdent leur identité culturelle et religieuse sous l'influence du dogmatisme chrétien. Elle insistait pour qu'ils reviennent certains soirs chez eux afin qu'ils se familiarisent avec la culture et la littérature persanes :

" *A l'âge de 9 ans, mon père a appris le Coran par cœur, à 10 ans le Golestân, à 12 le Boustân, à 14 la poésie de Hâfez et à 18 le Shâhnâmeh de Ferdowsi. Il n'avait que 17 ans lorsqu'il obtint sa licence ès lettres arabes à l'Université Française de Beyrouth. Il termina ses études de biologie à 19 ans et à l'âge de 22 ans, il devint ingénieur en travaux publics puis à 24 ans, ingénieur des mines.*" A la suite de quoi ils partirent pour la France en compagnie de leur mère et à l'aide du frère aîné. Tout deux y étudièrent le droit à la Sorbonne. Mais bientôt ils commencèrent des études de médecine, dans l'espoir de guérir la mère qu'ils affectionnaient beaucoup. "*Mon père parvint à terminer ses études de médecine au bout de quatre ans et pendant deux ans, il travailla à l'hôpital de Paris. Durant cette période, il comprit peu à peu que la carrière médicale ne satisfaisait pas sa curiosité. Il n'y trouvait aucune trace d'équation, aucune formule particulière. De ce fait, il décida de se consacrer à l'étude des mathématiques durant trois ans, après quoi, il changea de nouveau d'orientation pour se laisser fasciner par l'astronomie durant près de deux ans et demi. Je me rappelle bien qu'un jour il nous a emmenés, Anousheh et moi dans les Alpes, là où il contemplait les étoiles à une température de -38°C. Un tel froid faisait même geler les larmes qui apparaissaient autours de ses yeux lorsqu'il travaillait avec son télescope. Il fut ensuite atteint de pneumonie et dut*



Le professeur Hesâbi présentant une de ses inventions, en compagnie de ses collaborateurs et amis.

Un jour, les deux frères virent leur mère pleurer. Etonnés, ils lui demandèrent si la misère était la cause de ses larmes. "Ce n'est pas la faim qui me gêne, répondit-elle, c'est votre illettrisme qui me plonge dans la détresse."

ensuite s'aliter durant cinq mois." Le Docteur Hesâbi ne perdait jamais son temps : il profita de son séjour à l'hôpital pour préparer le concours de l'Ecole Supérieure d'Electricité de Paris. Une fois ses études achevées, il fut embauché à la Compagnie des Chemins de Fer de France.

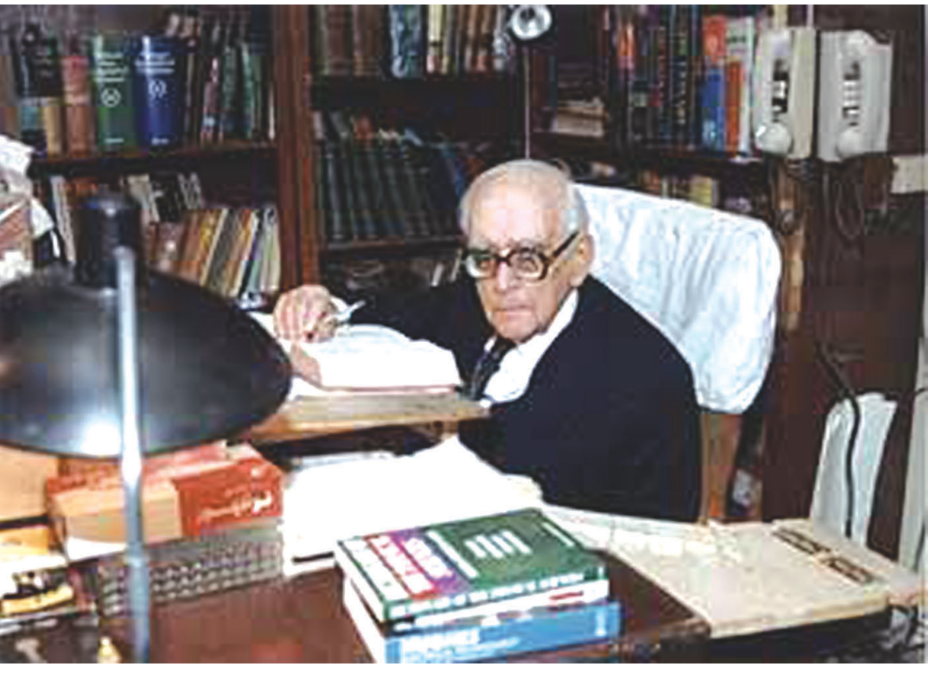
"*Mon père estimait ceux qui avaient de l'esprit et voyait en eux des gens intelligents. D'après lui, il ne fallait pas que la joie s'efface de la vie quotidienne, il fallait toujours savoir produire de la gaieté*" Une nation chagrinée ne peut être productive", *disait-il. Il manifestait également un attachement particulier aux souvenirs. D'après lui, chaque souvenir revivifiait le mémoire des amis qu'il avait rencontré, des lieux qu'il avait visités. Parmi ceux qui lui étaient le plus cher, deux vases symétriques que le professeur Fabry lui avait offert. Dans leur première rencontre, ils avaient discuté presque une heure et demie. Et à la fin, celui-ci l'avait encouragé en lui disant*: "Vous avez l'esprit scientifique! Les sciences de base pourront bien vous contenter. " *Cette rencontre marqua le début de ses expérimentations physiques qui le menèrent ensuite à la découverte de ses grandes théories. "*

" Chez nous, il y a trois bibliothèques, qui appartiennent toutes à mon père. Chaque année, ma mère époussetait soigneusement les livres un à un. C'était un travail difficile mais je ne l'ai compris que le jour où j'ai décidé de compter le nombre des volumes. Dans ce but, j'ai demandé l'aide de M. Peydâ qui s'occupait de cette maison depuis plus de vingt ans. Le résultat m'a étonné puisque je n'arrivais pas à imaginer comment ma pauvre mère, souffrant d'arthrose, avait déplacé 27 400 livres par an durant quarante ans. Dans la bibliothèque, deux armoires remplies de lettres ont attiré mon attention. Ce trésor était le résultat de soixante-quinze ans de correspondances avec des amis, des étudiants, des physiciens et des hommes de lettres tel qu'Einstein, Bohr[7], Fermi[8], Dirac[9], ou André Gide[10].

Sur le tas des lettres accumulées, il y avait une série de lettres classées et bien distinctes. J'y ai remarqué l'écriture de mon père qui y avait tracé " lettres d'André Gide ". Ce dernier avait confirmé dans l'une de ses œuvres qu'il était prêt

"Mon père estimait ceux qui avaient de l'esprit et voyait en eux des gens intelligents. D'après lui, il ne fallait pas que la joie s'efface de la vie quotidienne, il fallait toujours savoir produire de la gaieté" Une nation chagrinée ne peut être productive", disait-il.

Un autre grand événement qui marqua l'existence du Professeur Hesâbi fut sa rencontre avec Einstein, qui l'accepta comme étudiant après avoir observé les brouillons de ses théories.



Le professeur Hesâbi dans son bureau, à la fin de sa vie.

Gide lui répondit: "Je confesse qu'après des années de réflexions sur ma théorie, vous, jeune homme iranien, êtes parvenu à changer ma pensée à moi, philosophe et écrivain français. Vous avez raison…Il faut que vous restiez Iraniens et nous restions Français et que chacun s'efforce d'atteindre ses propres désirs en vue de réaliser les ambitions de sa nation."

à consacrer toute sa vie à unifier toutes les nations du monde. Mon père lui a envoyé une lettre y déclarant son opposition:"…Et quant à moi, je consacrerai toute ma vie à vous empêcher de le faire… "*Quelle audace ! Critiquer André Gide !?... En réponse, Gide lui avait écrit :* "…Dans votre lettre, il y a deux choses qui m'étonnent. Je connais la majorité des poètes, des écrivains et des philosophes français. Mais je suis surpris de ne pas vous avoir reconnu. Et votre écriture, je l'apprécie. Le manuscrit de la plupart des gens de lettres, quand ils arrivent à un certain stade de célébrité, devient moins lisible, tandis que le vôtre, il est toujours beau… ". Le *Docteur Hesâbi lui répondit*: "Je vous remercie de votre compliment, mais je ne suis ni philosophe, ni écrivain, ni homme de lettres. Je ne suis qu'un simple étudiant iranien à l'Ecole Supérieure d'Electricité de Paris et je n'ai pas du tout l'intention de rester en France. Dès que mes études seront terminées, je rentrerai en Iran." *Gide, pour sa part, le prit comme une douce plaisanterie et écrivit en retour :* "Je devais deviner, en voyant votre nom et prénom, qu'il s'agissait d'une nationalité algérienne et je dois avouer que votre mère française a fait de son mieux pour que vous soyez un vrai français." *Afin de lui prouver la certitude de ses paroles, mon père lui expédia son certificat d'études.* "Je suis renversé ! *écrit Gide*. Comment se peut-il qu'un jeune iranien avec peu d'expériences mais grâce à dix mille ans de civilisation puisse penser si profondément français et l'écrire avec une telle dextérité ? Maintenant, j'aimerais bien savoir avec quel courage vous avez composé votre première lettre…" *En guise de réplique, il expliqua qu'une fois cette idée réalisée, il ne resterait qu'un mélange des nations engourdies. Personne ne bougerait. Dans ce monde, la motivation pour accomplir des progrès s'éteindrait et le résultat serait l'immobilité et l'improductivité:* "Permettez… vous restez Français et nous restons Iraniens pour que chacun s'escrime à son propre désir." *Gide lui répondit: "Je confesse qu'après des années de réflexions sur ma théorie, vous,*

jeune homme iranien, êtes parvenu à changer ma pensée à moi, philosophe et écrivain français. Vous avez raison…Il faut que vous restiez Iraniens et nous restions Français et que chacun s'efforce d'atteindre ses propres désirs en vue de réaliser les ambitions de sa nation."

"Après des années de recherches sur l'Iran, le Professeur Hesâbi en a rassemblé les résultats dans un livre de dix pages. Il y évoque quatre éléments essentiels au progrès du pays : vaillance, justice, noblesse, amour. Selon lui, "noblesse oblige" et une telle croyance lui fait répondre à André Gide : "…Moi aussi, je confesse que le plus grand honneur de ma vie fut de correspondre avec vous, le grand écrivain français…" *Dans cette lettre, il invite André Gide à visiter l'Iran. Celui-ci accepte et souhaite avoir assez de temps pour y voyager un jour. Les derniers mots échangés entres eux révélaient combien Gide chérissait la poésie de Hâfez :* "Savez-vous ce qui, la nuit, me rend calme pour dormir et le jour me donne l'espoir de travailler ? C'est le recueil des poèmes de Hâfez que vous m'avez traduit avec finesse…" *André Gide ne put cependant jamais visiter l'Iran de son vivant*[11]."

"Un autre grand événement qui marqua l'existence du Professeur Hesâbi fut sa rencontre avec Einstein, qui l'accepta comme étudiant après avoir observé les brouillons de ses théories. "*Mon père était toujours fier d'avoir collaboré avec Einstein sur la théorie des particules infinies*[12]*. Leur amitié se renforça jusqu'à ce qu'il invite Einstein à la fête de Norouz, durant laquelle il lui expliqua la tradition iranienne des " Haftsin ". C'est grâce à ce grand maître et à ses efforts inlassables qu'il est parvenu à recevoir le Prix Nobel de Physique. En 1987, au Congrès de Physique d'Iran, on l'a ensuite honoré comme le père de la physique et en 1990, il fut proclamé le premier homme scientifique du monde.*"

Pour lui, le sport était aussi essentiel dans la vie que les théories physiques. Dès sa jeunesse, il pratiquait divers sports[13] et ne cessait d'aller à la montagne jusqu'à ce que des problèmes cardiaques l'en empêchent. Pour cette raison, il passa ses derniers jours à l'hôpital de l'Université de Genève. Mais même malade, il continuait à prodiguer sa gentillesse à tous les êtres. Parfois, il quittait sa chambre et se promenait au bord du lac, donnant les miettes de son repas aux cygnes. Le Professeur Mahmoud Hesâbi, après 90 ans de vie féconde et glorieuse, s'éteint paisiblement le 12 Shahrivar 1371 (1992) dans ce même hôpital. Selon ses propres vœux, il fut enterré à Tafresh, son lieu de naissance. Que sa mémoire soit toujours vivante dans les esprits. ■

Derniers mots échangés entres eux révélaient combien Gide chérissait la poésie de Hâfez: "Savez-vous ce qui, la nuit, me rend calme pour dormir et le jour me donne l'espoir de travailler ? C'est le recueil des poèmes de Hâfez que vous m'avez traduit avec finesse…"

1. Albert Einstein : Physicien allemand naturalisé américain (1879- 1955), auteur de la théorie de la relativité.
2. Charles Fabry : Physicien français (1887- 1945).
3. Ingmar Bergman : cinéaste suédois né en 1918 : *Le septième sceau*.
4. Erwin Schrodinger : Physicien autrichien (1887- 1961).
5. Français, Anglais, Allemand, Arabe, Sanscrit, Latin, Grec, Pehlevi, Avesta, Turc, Italien, Russe
6. En fait le roi avait dit en persan : " Inam shod ye mirzâyé *Hesâbi* "
7. Niels Bohr : Physicien danois (1885-1962) pionnier de la mécanique quantique.
8. Enrico Fermi : Physicien italien (1901- 1954) auteur de la première pile à uranium
9. Paul Dirac : Physicien britannique (1902- 1984) l'un des créateurs de la mécanique quantique.
10. André Gide : Ecrivain français (1869- 1951), notamment auteur de l'ouvrage *Les Faux Monnayeurs*
11. Ces correspondances entre le Professeur Hesâbi et André Gide n'ont pas encore été publiées.
12. Le Professeur Hesâbi avait travaillé sur sa théorie de particules infinies à l'Université de Princeton sous le patronage d'Albert Einstein.
13. Le Professeur Hesâbi pratiquait également le cyclisme, l'alpinisme, la natation, la course à pied et le football.

Le remplacement du dollar par l'euro en Iran:

Effets internes escomptés et conséquences possibles au sein du système économique et financier mondial

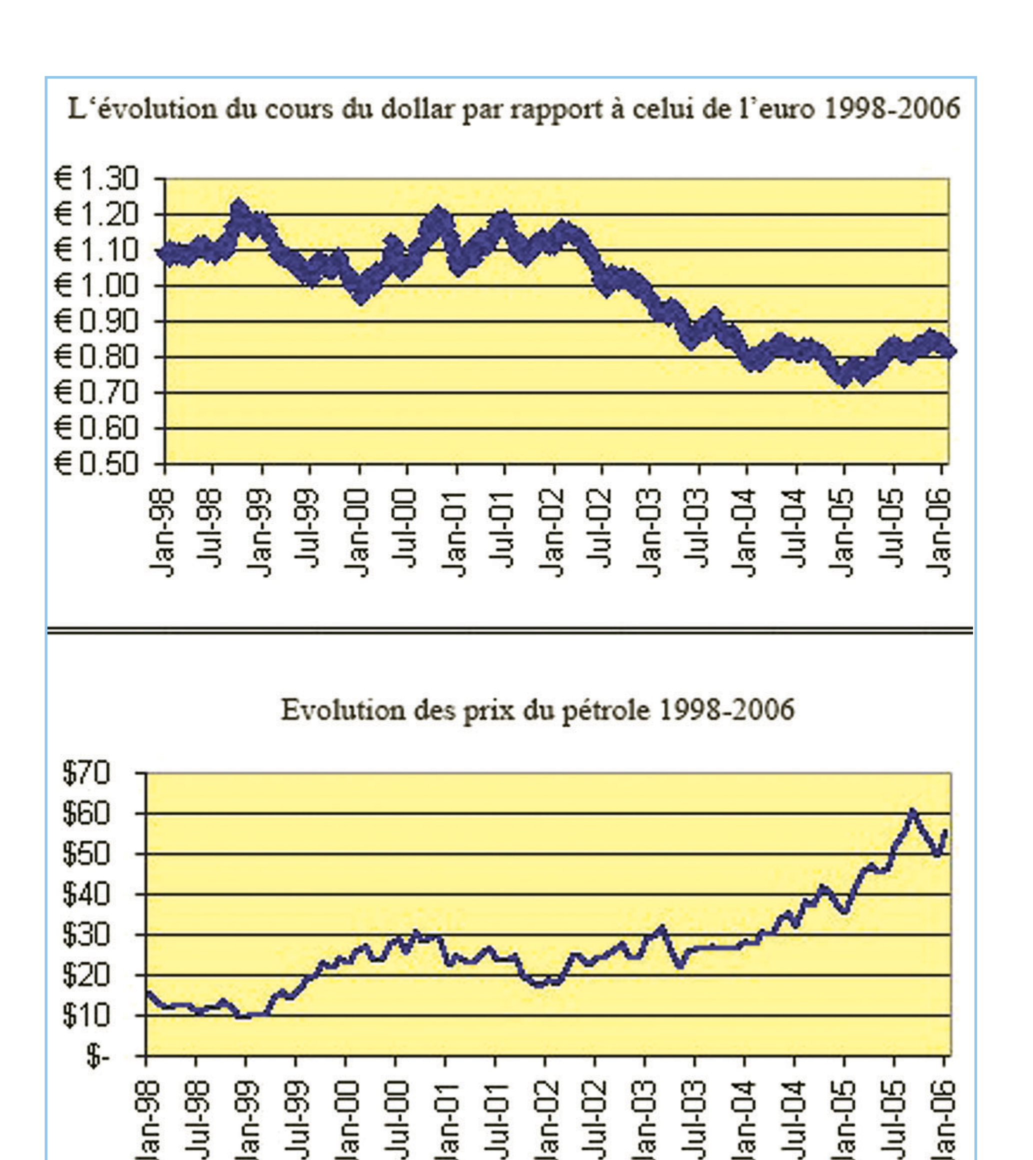
Amélie NEUVE-EGLISE

Le 18 décembre 2006, le porte-parole du gouvernement iranien M. Gholâmhossein Elhâm a officiellement annoncé la décision de son pays d'abandonner l'usage du dollar pour adopter l'euro comme monnaie de règlement de ses transactions internationales. Si cette décision est effectivement appliquée, les échanges extérieurs de l'Iran - dont ses exportations pétrolières - ainsi que ses avoirs à l'étranger seront désormais libellés en euros[1] . Il est également prévu que la base de calcul du budget, auparavant établi en fonction des rentrées de devises en dollars provenant en grande partie des revenus pétroliers, sera désormais calculée en euros.

Si cette mesure répond notamment à des motivations économiques et d'efficacité, elle a également une portée politique évidente. A la suite de sa déclaration, M. Elhâm a ainsi souligné que cette mesure visait notamment à "*mettre fin à la dépendance [de l'Iran] à l'égard du dollar* ". Consacrée monnaie de référence après la Seconde Guerre Mondiale par le système de Bretton Woods, le progressif remplacement du dollar par l'euro comme monnaie de règlement des échanges internationaux va-t-il sonner le glas de l'hégémonie du billet vert et hisser l'euro au rang de monnaie de réserve au niveau international?

Echapper à la dépréciation continue du dollar

Le remplacement progressif de l'euro par le dollar comme moyen de règlement des échanges internationaux de l'Iran répond tout d'abord à des motivations économiques, le dollar ayant subi, au cours de ces dernières années, une baisse constante ainsi qu'une grande volatilité



de son cours[2] entraînant une perte énorme pour l'économie iranienne qui tire une grande partie de ses revenus d'exportations pétrolières réglées en dollars. Cette mesure vise donc à enrayer la dévalorisation continue de ses revenus pétroliers, dont le volume est étroitement lié à l'évolution du cours du dollar. Des économistes Iraniens ont également souligné qu'étant donné que près d'un tiers des exportations pétrolières est destiné à l'Europe et que le volume exporté en direction des pays membres de l'Union ne cesse d'augmenter d'année en année, l'utilisation du dollar a perdu de sa pertinence - argument également renforcé par l'étroitesse des liens existant entre la majorité des membres de l'OPEP et les pays membres de la zone euro.

Étant donné que près d'un tiers des exportations pétrolières est destiné à l'Europe et que le volume exporté en direction des pays membres de l'Union ne cesse d'augmenter d'année en année, l'utilisation du dollar a perdu de sa pertinence - argument également renforcé par l'étroitesse des liens existant entre la majorité des membres de l'OPEP et les pays membres de la zone euro.

Se soustraire aux pressions américaines

Malgré la volonté manifeste de l'Iran d'ouvrir son économie aux échanges internationaux - volonté confirmée par ses incessantes tentatives pour accéder

Outre ses visées économiques, cette mesure a donc également une dimension éminemment politique puisqu'elle vise à soustraire l'Iran aux entraves érigées par certains établissements financiers internationaux, à libérer le pays de toute dépendance au dollar, et in fine à lui permettre de développer plus facilement ses échanges extérieurs.

Au cours de ces dernières années, d'autres pays - dont plusieurs membres de l'OPEP-ont exprimé le désir de s'affranchir peu à peu de leur dépendance vis-à-vis du dollar en augmentant leur volume de liquidités en euros.

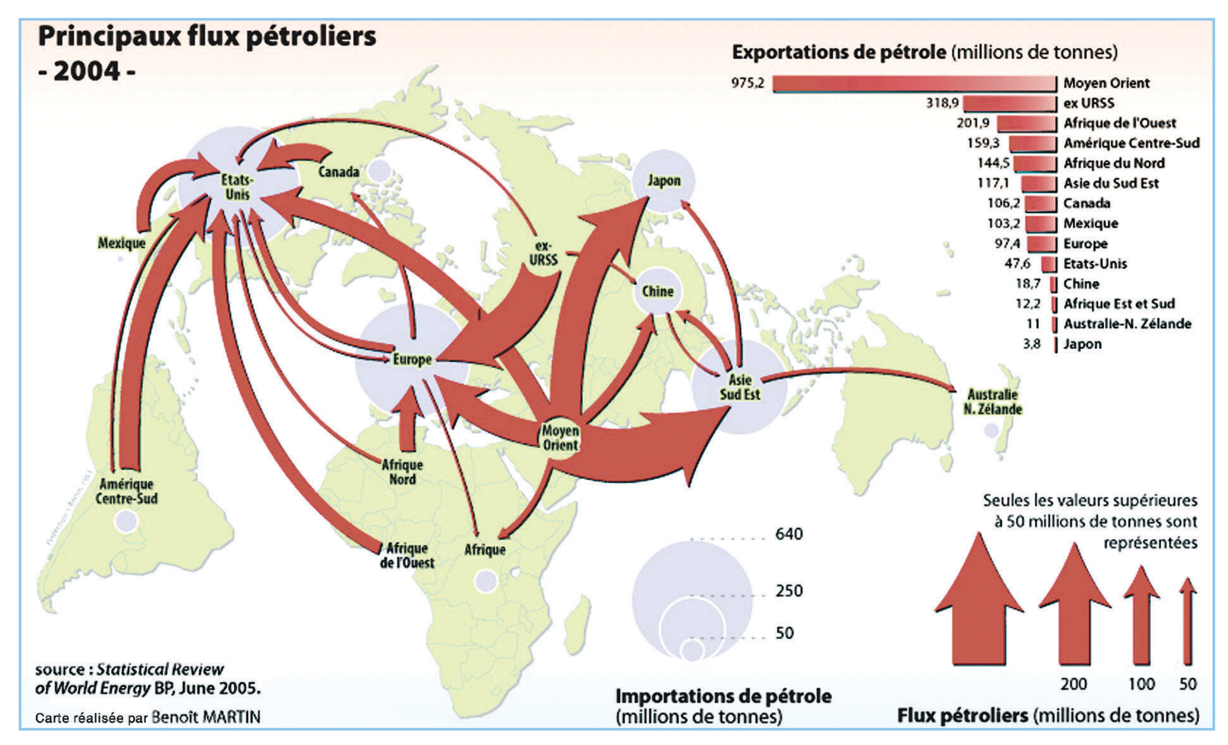
au statut de membre de l'OMC - , les entreprises iraniennes rencontrent des difficultés croissantes pour conclure des contrats ou mettre en place des partenariats avec des firmes étrangères, et ce du fait de l'existence de pressions exercées par les Etats-Unis sur certaines grandes banques internationales pour les inciter à ne plus effectuer de transactions pour des clients Iraniens. Les obstacles techniques et financiers divers mis en place par ces organismes avaient d'ailleurs été renforcés au cours de ces derniers mois[3], à la suite du refus de l'Iran de mettre fin à son programme nucléaire. Du fait de ces tensions diplomatiques, un nombre croissant d'établissements financiers européens ou basés au Moyen Orient ont peu à peu refusé d'effectuer toute transaction libellée en dollars en provenance ou destinée à l'Iran, et ont annoncé la suspension de nombreuses lettres de crédit. Plus récemment, plusieurs succursales de banques internationales basées à Dubaï, plate forme commerciale et financière où s'effectuent la majorité des échanges entre l'Iran et le reste du monde, ont de surcroît " invité " les Iraniens à fermer leurs comptes en dollars. Outre ses visées économiques, cette mesure a donc également une dimension éminemment politique puisqu'elle vise à soustraire l'Iran aux entraves érigées par certains établissements financiers internationaux, à libérer le pays de toute dépendance au dollar, et *in fine* à lui permettre de développer plus facilement ses échanges extérieurs.

Une défiance croissante face au dollar au niveau international

La décision de l'Iran n'est pas isolée puisque, au cours de ces dernières années, d'autres pays - dont plusieurs membres de l'OPEP [4] - ont exprimé le désir de s'affranchir peu à peu de leur dépendance vis-à-vis du dollar en augmentant leur volume de liquidités en euros. Le mouvement a commencé à la fin de l'année 2000, lorsque l'Irak choisit de libeller ses transactions pétrolières et commerciales non plus en dollars, mais en euros[5]. Cette décision fût bientôt suivie d'une déclaration du même type de la Corée du Nord qui adopta par la suite, en décembre 2002, la devise européenne comme unique monnaie de règlement de ses échanges commerciaux. Plusieurs pays exportateurs de pétrole tels que le Venezuela ou encore les Emirats Arabes Unis ont également affirmé leur volonté de coter le pétrole en euros, afin de réduire leur dépendance face au dollar[6]. Ces décisions ont une portée idéologique claire, en ce sens qu'elles proviennent de régimes rejetant clairement la politique internationale et l'hégémonie américaine. Cependant, au-delà de ces pays, de nombreux autres Etats, pour des raisons plus strictement économiques, ont peu à peu décidé de diversifier leurs réserves de change et de recourir à l'euro pour un volume croissant de transactions.

L'euro, nouvelle monnaie de réserve internationale ?

D'autres pays ne se positionnant pas radicalement contre la politique américaine ont également décidé de recourir davantage à l'euro pour réaliser certaines opérations financières. En mars dernier, la Russie a ainsi annoncé son intention de faire passer la poids de la monnaie européenne de 10% à 20% dans le panier de devises utilisé pour déterminer le taux de change du rouble - faisant, en parallèle, passer celle du dollar de 90% à 80% [7]. Ce mouvement a été suivi d'une série de déclarations de



plusieurs pays asiatiques dont la Corée du Sud, affirmant leur souhait de diminuer la part du dollar au profit de l'euro dans leurs réserves de change, et provoquant une nouvelle baisse du cours du billet vert. En outre, un an auparavant, la Chine, qui détient près du cinquième des réserves de change mondiales, avait également décidé de diversifier son panier de devises étrangères en augmentant le volume relatif de l'euro ou encore du yen, au détriment du dollar. De façon plus générale, au cours de ces deux dernières années, de nombreuses banques centrales ont exprimé le désir de diversifier leurs réserves monétaires et de les rééquilibrer en faveur de la monnaie européenne, afin de ne pas subir les risques liés à toute dépréciation excessive du dollar[8].

Face à cette crise - qu'il faut cependant nuancer - du dollar, l'euro semble donc s'imposer de façon croissante en tant que monnaie d'échange et de réserve internationale. Si l'on dresse un rapide bilan, depuis son lancement, près de 50 pays proches de la zone euro ont choisi la devise européenne comme monnaie de référence - et même certains, comme étalon unique - pour leurs régimes de change. En outre, la part de l'euro dans les réserves de change mondiales n'a cessé de progresser : elle est en effet passée de 13,5% en 1999 à 19,7% en 2003, cette tendance ascendante n'ayant cessée depuis de se poursuivre. La situation actuelle des Etats-Unis, critiqués dans leur action diplomatique et dont le déficit extérieur ne cesse de se creuser, incite également de nombreux investisseurs privés à se tourner vers l'euro, dont le cours est plus stable.

Des difficultés prévisibles

Pour l'instant, la décision de l'Iran ne semble pas avoir eu d'incidence réelle sur le marché des changes : après l'annonce faite par M. Gholamhossein Elham, la parité euro-dollar ne s'est en effet quasiment pas modifiée. Cette décision risque cependant d'induire une

La part de l'euro dans les réserves de change mondiales n'a cessé de progresser : elle est en effet passée de 13,5% en 1999 à 19,7% en 2003, cette tendance ascendante n'ayant cessée depuis de se poursuivre.

La mise en œuvre concrète de cette décision s'inscrira également dans un processus complexe, notamment pour ce qui concerne les contrats à long terme précédemment signés et libellés en dollars, dont la conversion en euros impliquera la mise en place d'opérations de change multiples et coûteuses.

La part du billet vert dans les réserves de change mondiales a eu tendance à régresser au cours des dernières années, ce dernier n'en demeurera pas moins la seule monnaie de référence tant que l'Union Européenne n'accèdera pas au statut de puissance politique et militaire capable de constituer un réel contrepoids à l'hégémonie américaine.

forte instabilité au sein de ce marché, en provoquant la vente par la banque centrale iranienne de plusieurs milliards de dollars. En parallèle, l'augmentation du cours de l'euro qu'un tel mouvement entraînerait pourrait avoir un effet dévastateur sur les économies européennes et leur commerce extérieur, bien qu'elle leur permettrait en parallèle d'acheter des matières premières et énergétiques à meilleur prix.

Pour l'Iran, cette décision représente également un pari incertain sur l'avenir: ses bénéfices seront en effet conditionnés par le maintien de la valeur de l'euro à un haut niveau, et une continuation de la dépréciation du dollar. Or, ce maintien demeure incertain et sera fortement conditionné par la stabilisation de la croissance européenne, susceptible d'être elle-même fragilisée par le déficit budgétaire croissant de la France et de l'Allemagne et par les difficultés économiques issues du processus d'élargissement de l'UE s'étant traduit par l'entrée de pays dont l'économie est plus fragile et moins développée que celle des autres Etats de la zone. De surcroît, cette décision n'empêchera pas l'Iran de se soustraire totalement aux pressions américaines, notamment en ce qui concerne le transfert de fonds. Sa mise en œuvre concrète s'inscrira également dans un processus complexe, notamment pour ce qui concerne les contrats à long terme précédemment signés et libellés en dollars, dont la conversion en euros impliquera la mise en place d'opérations de change multiples et coûteuses. Cependant, le porte-parole de la commission économique du Parlement iranien a lui-même souligné que cette décision n'était en aucun cas irrévocable, et qu'à ce sujet, le gouvernement devrait adopter une attitude pragmatique en fonction de l'évolution future des cours respectifs des devises européenne et américaine.

De façon générale, il faut également souligner que le dollar est une devise qui demeure largement préférée à l'euro dans le règlement des échanges internationaux; et si la part du billet vert dans les réserves de change mondiales a eu tendance à régresser au cours des dernières années, ce dernier n'en demeurera pas moins la seule monnaie de référence tant que l'Union Européenne n'accèdera pas au statut de puissance politique et militaire capable de constituer un réel contrepoids à l'hégémonie américaine. De plus, si la part du dollar dans les transactions financières sur le marché des changes a régressé de façon sensible au cours de ces dernières années (elle est passée de 89% en 2006 contre 94% en 1998), l'écrasante majorité est toujours effectuée en dollars. Il en est également de même - bien que de façon moins sensible - concernant les échanges commerciaux, dont près de 60% sont libellés en dollars. Dans un contexte où le billet vert demeure l'ultime monnaie de référence au niveau mondial, l'échange des pétrodollars en euros risque donc d'infliger des coûts considérables à l'économie iranienne. Enfin, certains pays tels que le Japon, premier détenteur de bons du Trésor américains, risquent également de s'opposer très fortement à ce mouvement, étant donné qu'une baisse trop importante du cours du dollar représenterait pour son économie une perte de plusieurs dizaines de milliards de dollars.

Dernière question essentielle: l'Europe elle-même aurait-elle intérêt à ce que l'euro s'impose comme principale devise de règlement des échanges internationaux? Rien n'est moins sûr. En effet, la masse des euros en circulation dans le monde et, par conséquent, la création monétaire tendrait alors à échapper au contrôle de la Banque

Centrale Européenne (BCE), qui perdrait une marge de manœuvre considérable dans la conduite de sa politique monétaire, jusque-là essentiellement déterminée par la conjonture des économies nationales des membres de l'Union. Dans ce sens, la Commission européenne elle-même a plusieurs fois invité les pays extérieurs à la zone euro à ne pas utiliser massivement cette devise, pour les raisons que nous venons d'évoquer.

La décision de l'Iran s'inscrit donc dans un contexte de diversification croissante des réserves internationales en faveur de devises telles que l'euro et le yen, tendance susceptible de provoquer de profonds changements au sein du système économique et financier mondial. A plus long terme, elle pourrait également provoquer une remise en cause de la puissance économico-financière américaine, dont l'empire est étroitement lié au rôle du dollar en tant que première monnaie de réserve et d'échange au niveau international. Les avis demeurent cependant très partagés quant à la nature de la crise traversée par le billet vert: certains la qualifient au contraire de " conjoncturelle" et invitent à relativiser la portée des décisions prises au cours de ces derniers mois. En tout état de cause, le dollar ne semble pas prêt d'avoir dit son dernier mot: il reste l'étalon de référence mondial et demeure la première monnaie de facturation au sein du système commercial mondial[9]. De nombreux pays asiatiques à la croissance fulgurante réalisent également l'écrasante majorité de leurs échanges avec les Etats-Unis et ont des intérêts moindres en Europe, ce qui laisse à penser que le dollar restera la devise phare de leurs transactions et échanges internationaux. Cependant si, à plus long terme, l'euro se convertissait en monnaie de règlement des exportations pétrolières, les pays importateurs seraient amenés à vendre une partie de leur réserve de billets verts pour acheter la devise européenne, entraînant une baisse drastique du cours du dollar et privant les Etats-Unis de l'arme monétaire, clé de voûte de leur puissance mondiale multiforme.

La décision de l'Iran s'inscrit dans un contexte de diversification croissante des réserves internationales en faveur de devises telles que l'euro et le yen, tendance susceptible de provoquer de profonds changements au sein du système économique et financier mondial.

1. Ce projet était à l'étude depuis de nombreux mois et, au mois de novembre dernier, le Ministre de l'économie M. Dâvoud Dânesh Jafari avait déjà formulé le projet de " *réaliser les transactions en devises avec une autre monnaie que le dollar* ".
2. Baisse notamment attribuée au déficit croissant du compte courant des Etats-Unis.
3. En septembre dernier, le gouvernement américain a décidé de mettre fin à toute relation entre le système financier du pays et la banque iranienne Sâderât, l'une des premières banques du pays et accusée par les Etats-Unis d'avoir effectué des transactions destinées à soutenir certains mouvements que ces derniers qualifient de " terroristes ".
4. Organisation des Pays Exportateurs de Pétrole, en persan *sâzemân-e keshvarhâye sâderkonandeye naft* (سازمان کشورهای صادر کننده نفت)
5. Cette opération a fortement profité à l'économie irakienne, étant donné la constante appréciation de la valeur de l'euro au cours de ces dernières années.
6. Un rapport de la Banque des Règlements Internationaux publié le 11 décembre 2006 confirme cette tendance, en indiquant que les avoirs en euros des pays exportateurs de pétrole sont passés de 20 à 22% au cours du deuxième trimestre 2006, et que ceux détenus en yens ont connu une augmentation similaire.
7. Suite à ces déclarations, elle a également affirmé son souhait d'évaluer désormais son pétrole en rouble.
8. Plusieurs pays sud-américains et africains producteurs de matières premières - dont les prix sont fixés en dollar - se sont également exprimés en faveur de l'utilisation de l'euro comme devise de référence, dans le même but de limiter les pertes liées à la fluctuation du cours du billet vert.
9. Environ 60% des échanges mondiaux sont facturés en dollars.

Lettre au poète

Esfandiar ESFANDI
Université de Téhéran

Salut poète. Salut petit homme au regard noir strié de vert. Mes respects, petit être périphérique. Petit monsieur sans envergure; le plus minuscule des mal nés; parmi les dispensateurs de sens, assurément le plus insensé. Pour toi, j'ai de la peine, c'est pourquoi je t'écris. Permets-moi mon ami, de te rendre à ton néant, d'anéantir tes illusions, de rire à la somme des approximations que tu déposes avec l'air de composer, à tes minuscules idées dont la somme n'excèdera jamais la densité d'une larme bien pleurée.

Poète du présent, c'est à toi que je m'adresse; à ton optimisme, à ton pessimisme aussi, à ta neutralité, fuyante, comme une inaccessible limite ; à ton acharnement de forcené, quand, ouvrage en main, tu t'étales sur ton fragile et blanc métier. De ta manière d'être je veux parler, de ton maintien bancal, de ta plume qui insinue le mot, l'idée, le poème ; qui ne fait qu'insinuer; de ton style, de ton être, chargés du remord de ne pas être comme il faut, de ne pas être "à la hauteur de", "fier de", "en mesure de". Et dire que tu persistes malgré tout dans ta quête de démesure ; que tu continues à démultiplier tes images à foisons.

Je te connais. J'aime à te fustiger car je te reconnais. Qu'importent tes habits, tu est toujours le même. Fébrile et suffisant. On masque pourtant tes faiblesses. Partout on glose autour de toi, de tes lumières qui, dit-on, défont les noires équations, dissolvent les nappes d'obscurité. Nous savons bien nous autres, que tu n'es plus assis, à l'image des poètes d'antan, "au sommet d'un rocher", à regarder passer "d'autres ombres" (paix à Kyoraï). On te néglige, il est vrai, sans pour autant tarir d'éloges à l'adresse de tes confrères de jadis. Tous sont encensés, portés aux nues ; du plus obscur des shamans cherokee jusqu'au géniteur de l'Iliade (paix à Homère), du plus discret araucan au plus insensé des dadaïstes. Je les connais t'ai-je dis. Les encenseurs et les encensés. Les plus anciens sont désormais oubliés. Je te l'accorde. Ceux d'Amérique, d'Afrique, de

Polynésie, de l'Asie centrale, de Malaisie, et jusqu'aux esquimaux de l'arctique. Ils ont laissé au cercle restreint de leur postérité, d'élémentaires livres sacrés qui ne veulent plus rien dire. L'abîme du temps n'avait que faire de leurs exorcismes, de leurs incantations, de leurs invocations à la pluie et au beau temps, à la nature et ses éléments. La Faucheuse est passée en fauchant leur mémoire. Longtemps les poèmes ne furent que chants rituels et litanies, mythes, légendes, épopées. Bien belles furent les prophéties, les hymnes et les psaumes. On chanta le monde à grands coups d'allégories. Déborah et Ezechias eurent droit à leur cantique. Et Ishtar, et Shiva, Xipe Topec, le buveur nocturne. On célébra Viracocha, et le Grand Prince des Jasaktu. Tant de choses oubliées. A toi je veux le dire: le poème est une laborieuse expiration. A peine au monde, il se mêle au râle de son époque, à la poussière des corps qui tombent. Le poème est bien beau, mais il ne masque rien. Ersatz du bonheur absent, de l'équilibre absent, de l'absente beauté, il n'est pas gratifiant. Il a tort d'être grand, d'être majestueux. Je dis qu'il est tison d'un feu mort ; orage passager (et cesse de plisser ton front, de froncer tes sourcils). Je dis qu'elle fut bien belle *La Divine Comédie* (paix à Dante) ; bien beau le grand *Livre des rois* (paix à Ferdowsi); et la *Légende des siècles* (paix à Hugo). Bien beau. Les plus magnifiques des mensonges (tu sais cependant que je ne suis pas platonicien). Le poème est l'art de tirer les mots, les phrases et le texte, vers l'impossible, pendant que le possible menace à chaque instant de tourner comme "lait au soleil".

Mais revenons à toi. A toi qui t'évertues, dans notre techno-monde, à produire des images. En réponse à nos cris, tu composes des pages (je retire ma rime). Il sont bien loin de toi les livres de la tradition et des diverses sagesses, les envolées lyriques. Tu n'as pas eu l'aubaine d'un Nallanduvanar, d'un Djâmi, de Rudel et de Cardenal. Ni même d'un Saint John Perse. A son époque encore, on lisait le poème. A son art consommé, on a rendu justice. C'était presque aujourd'hui. J'ai dis presque (aujourd'hui la justice est ailleurs, où elle a fort à faire, même quand elle ne fait rien). Mais toi mon pauvre ami. Tu parles dans le vent, tu écrits pour du vent. Que dire de tes poèmes. Ton mètre est orphelin de ta grandeur passée. Et tes enjambements. Ils tombent au bout du vers et ne montent jamais. Dans l'ornementation, je dois dire, bien souvent tu excelles. Ton texte est parfois constellé ; j'y retrouve les thèmes, les verbalisations, les mêmes compléments qui firent la renommée des versificateurs. Mais le vers devint libre, et le poème avec. Ton vers est libre aussi, mais perdu en chemin. Ne sachant plus où se poser, dans quel œil attentif, il reste dans l'écrin. Quand tu modères ta flamme, il gèle entre tes mots. Et de ton feu nourrit, je n'espère que des mots.

Alors ami. Cesse de grâce de gesticuler. Revient vers moi. J'ai dans ma maison une chambre d'hôte. Dedans, un lit, une couette douillette, une table de chevet. La pièce est chaude. Elle jouxte mon salon, avec sa table et ses deux fauteuils, une cheminée secrète dans un angle fermé. Je sais faire cuire de bons rôtis, enrichis de fines herbes, de pommes de terre sautées. Je suis au coin du feu. Tous les soirs. Il me manque l'ami. Alors viens, je t'en prie, pour me lire un poème. ■

A toi je veux le dire: le poème est une laborieuse expiration. A peine au monde, il se mêle au râle de son époque, à la poussière des corps qui tombent. Le poème est bien beau, mais il ne masque rien. Ersatz du bonheur absent, de l'équilibre absent, de l'absente beauté, il n'est pas gratifiant. Il a tort d'être grand, d'être majestueux.

Littérature sans frontières

Arefeh HEDJAZI

Souvent, la littérature de camp comprend et la guerre et la vie d'un prisonnier de guerre.

D'abord la guerre, puis commence la difficile vie de camp pour le soldat prisonnier.

La plus importante caractéristique de la littérature de guerre est l'expérience vécue d'une guerre où l'homme est au centre. La plupart des récits de guerre sont des "souvenirs" racontés par le narrateur écrivain. On peut dire que pratiquement tous les récits de ce genre sont présentés sous forme de journal de bord ou de romans entrecoupés de flash-back qui emportent le lecteur au monde des souvenirs du narrateur.

Le récit d'un prisonnier de guerre est ainsi pure vérité, pure réalité. Il n'est pas construit à partir d'éléments imaginaires et disparates. Il prend source dans l'existence même du narrateur.

L'intérêt que nous éprouvons pour cette forme d'écriture ne dépend que de nous, pas du narrateur. Car il s'agit d'une vie d'homme telle qu'elle est, de la vie d'un homme qui n'a peut-être, à un moment donné, même pas eu le droit de respirer. Vous et moi n'avons pas été prisonniers de guerre pour comprendre que toute l'existence d'un homme peut se résumer à un numéro. Donc, ce n'est qu'au travers d'un récit de camp que nous pouvons appréhender, un tant soit peu, la vie des prisonniers de guerre. Cela ne dépend que du besoin que nous éprouvons de connaître cette vie.

D'autres formes de littérature de camp existent également: théâtre, poésie, nouvelles, etc., dont la plus importante est la littérature épistolaire de camp. Chaque lettre d'un prisonnier est ainsi une boîte de Pandore, emplie de secrets, d'images, d'histoires imbriquées les unes dans les autres, des histoires vraies de vraies vies d'hommes pris en otage, vivant dans des conditions souvent dramatiques.

Le genre "épistolaire de camp" et les récits "souvenirs" établissent une relation beaucoup plus étroite entre narrateur et lecteur. Ils jaillissent du coeur de l'auteur, toujours à vif, toujours blessé, difficile à mettre à nu.

Pendant la guerre Iran-Irak, 6 millions


Kurt VONNEGUT

de lettres furent échangées entre les prisonniers de guerre iraniens et leur famille.

La littérature de camp est un genre littéraire né au XXe siècle. Ce siècle, depuis peu achevé, a connu de nombreuses guerres meurtrières qui coûtèrent la vie à des millions de personnes et c'est la Seconde Guerre Mondiale qui donna naissance à ce genre littéraire.

Le roman *l'Abattoir cinq* de l'américain Kurt Vonnegut est l'un des bons exemples de ce genre littéraire. Fait prisonnier pendant la Seconde Guerre Mondiale, Kurt Vonnegut a vu mourir 134 000 personnes à Dresde sous les bombardements alliés.

Le chagrin de la détention est un chagrin profond qui coule toujours comme une rivière de lave brûlante et jaillit un jour ou l'autre du fin fond de l'âme.

Vous savez que le papier et la plume sont interdits dans les camps. Cette interdiction fut maintenue dans toute sa rigueur dans les camps irakiens où étaient prisonniers des milliers de soldats iraniens. Jusqu'à maintenant, nous ne disposons que de deux journaux de bord tenus pendant l'incarcération elle-même. L'un d'eux a été rédigé par un paysan de "Tahamtan Kala", un village perdu d'Amol. L'auteur de ce journal, Javad Mohammadpour, a réussi à consigner plusieurs années de sa vie de camp sur le fin papier à cigarettes que l'on distribuait aux prisonniers. Après sa libération et son retour en Iran, il publia

La littérature de camp est un genre littéraire né au XXe siècle. Ce siècle, depuis peu achevé, a connu de nombreuses guerres meurtrières qui coûtèrent la vie à des millions de personnes et c'est la Seconde Guerre Mondiale qui donna naissance à ce genre littéraire.

Près d'une centaine de récits de ce genre ont été publiés par des Iraniens anciens prisonniers de guerre. Ces livres contiennent tant de sujets variés, tant de regards divers qu'ils forment en fait un champ d'exploration inépuisable pour n'importe quel chercheur avisé.

ce journal intitulé "*Les murs de Bagdad*" comprenant deux volumes.

L'autre ouvrage écrit par les prisonniers pendant leur détention, est en fait le recueil des discours clandestins de Hadj Agha Aboutorabi, que les prisonniers réussirent à mettre sur papier et à ramener en Iran. Ce recueil d'une grande valeur, tant au niveau de la forme que du fond, a été publié sous le titre de "*De la terre de Karbala*…".

"*Un testament espagnol*" d'Arthur Koestler est un autre exemple de ce genre littéraire. Koestler, qui suivait la guerre civile espagnole en tant que journaliste, fut fait prisonnier par les franquistes. Ce livre est le fruit de cette incarcération et contient quelques passages tirés de son journal. Koestler n'est resté prisonnier qu'une centaine de jours ; pourtant, la profondeur de son récit en font une œuvre à lire absolument.

Tous les récits de prisonniers de guerre, quelque soit le sujet abordé, sont incontournables car ils traitent de la vie humaine et de la liberté.

Près d'une centaine de récits de ce genre ont été publiés par des Iraniens anciens prisonniers de guerre. Ces livres contiennent tant de sujets variés, tant de regards divers qu'ils forment en fait un champ d'exploration inépuisable pour n'importe quel chercheur avisé.

Le rire par exemple. Le rire d'un prisonnier de guerre ne ressemble pas à celui des autres. Pour pouvoir rire dans un camp de prisonnier, il faut un humour particulier. Le rire d'un prisonnier est le fruit d'un humour tendrement protégé des vicissitudes de la vie de camp. C'est le rire d'un homme qui n'a aucune raison de rire, c'est un rire grave et bon. C'est un rire désabusé, un peu triste mais vrai. En vérité, l'humour a besoin d'une culture humoristique puissante pour naître et heureusement, les prisonniers de guerre



Arthur KOESTLER

iraniens avaient ce don spécial qui leur permettait de rire de tout et de n'importe quoi. Nos soldats étaient pour la plupart de jeunes gens rieurs par nature et par jeunesse et l'on riait souvent de la guerre, même si on était en plein dedans. Et quand ces jeunes hommes étaient fait prisonniers, ils gardaient leur gaieté et leur joie de vivre. Grâce à ce rire, ils supportaient mieux leur détention et leur jeunesse qui se perdait derrière les barbelés de ces terrifiants camps de la mort que les Irakiens appelaient camps de prisonniers. Grâce à ce rire, ils tournaient en dérision Saddam et son régime tyrannique. Ce rire leur permettait de mieux supporter la brutalité, la promiscuité, les coups, les humiliations et la mort lente qui les guettait au camp.

La première chose qu'apprend un prisonnier de guerre est de préserver son sentiment d'exister. Nos jeunes gars avaient appris cela, surtout grâce aux efforts du grand monsieur qu'était Aboutorabi.

L'arme du prisonnier de guerre est la parole et le geste, l'ironie désabusée, non pas méchante mais vivifiante. Continuer d'exister corps et âme dans un camp est plus difficile que de se battre au front.

Ce qui est intéressant, c'est que les anciens prisonniers de guerre iraniens ou non ne prennent pas la plume que pour parler d'eux-mêmes. Ils parlent aussi de leurs compagnons, morts ou vivants, qui n'écriront jamais. Ils parlent également d'eux, de leur vie, de leur amitié et des dégradations qu'ils ont subies. Les souvenirs de guerre ne sont pas des souvenirs égoïstes, ils sont des souvenirs d'amitié, de camaraderie, d'amour, et de fraternité. Le prisonnier de guerre n'écrit pas seulement sa vie, il écrit celle de tous ceux qui ont partagé ses peines ou ses joies tout au long des tristes années de détention. Ils se font aider par ceux-là même qui n'écriront jamais pour se rappeler un détail ou compléter leur récit.

On dit que les guerres sont plus grandes que les hommes. C'est vrai et c'est beau.

Si vous savez pourquoi vous mourez, vous savez aussi pourquoi vous êtes blessé, pourquoi vous êtes paralysé, pourquoi vous êtes prisonnier. Pour moi, le sens de cette compréhension réside dans le mot "défense"; une défense calquée sur la nature humaine, sur ce qu'elle a de plus belle. Dans les guerres défensives, les hommes sont plus grands que leur guerre car ils défendent un idéal qui leur tient à coeur. Les Russes étaient plus grands que les Allemands car ils se défendaient, ils défendaient leur pays, leurs idéaux, leur existence. Les Vietnamiens étaient plus grands que les Américains. Les Iraniens qui se défendaient contre l'armée irakienne des dix-sept pays[1] étaient plus grands que la guerre, car leur guerre avait un sens.

Dans les camps iraniens, il y avait des prisonniers de dix-sept pays arabes qui s'étaient battus sous l'uniforme irakien. Mais l'Iran était seul, pourtant il a gagné car sa guerre n'était pas qu'un simple conflit de territoire. L'Iran put résister à l'ennemi car la volonté de se défendre l'animait.

Et de cette défense sacrée découla naturellement une littérature magnifique, faite par des hommes qui savaient ce que vivre voulait dire. Ces hommes n'attendirent pas la permission des lettrés et des historiens pour laisser jaillir du plus profond de leur être l'essence de leur guerre en traits de feu sur le papier. Ils fournissent un témoignage humain et plus " réel " que les vérités souvent fabriquées à posteriori par les hommes politiques. ■

Le rire d'un prisonnier de guerre ne ressemble pas à celui des autres. Pour pouvoir rire dans un camp de prisonnier, il faut un humour particulier. Le rire d'un prisonnier est le fruit d'un humour tendrement protégé des vicissitudes de la vie de camp. C'est le rire d'un homme qui n'a aucune raison de rire, c'est un rire grave et bon. C'est un rire désabusé, un peu triste mais vrai.

1. Coalition de pays comprenant notamment la Jordanie et la Syrie, qui ont soutenu l'Irak durant la guerre contre l'Iran.

Tel qu'en lui-même, enfin: l'espacementalisme*

Abbâs FARHÂDNEJÂD

Le manifeste de l'espacementalisme est publié en 1968. Fruit de longues discussions successives, ce manifeste regroupait de jeunes poètes et artistes iraniens qui revendiquaient, animés par leur soif de connaissances nouvelles, une nouvelle définition de la poésie. Dès sa naissance, l'espacementalisme (ou la poésie de volume) a été définie non comme une " école " ou comme un " certain goût personnel ", mais comme une " découverte ". L'accent mis par Yadollah Royaï sur la notion de " découverte" expose bien le souci qu'a ce poète et théoricien de ne pas considérer cette tendance comme une création ex-nihilo, mais bien au contraire de la prendre comme le moyen le plus efficace permettant d'assurer la vie de la poésie dans sa continuité. La tradition poétique devient ainsi le fondement de l'édifice moderne de la poésie contemporaine; monté sur cet énorme socle, le modernisme poétique lui donne à son tour l'occasion de s'épanouir dans sa plénitude. La poésie a donc trouvé le souffle dont elle avait besoin et qu'on lui avait ôté depuis la disparition des grandes figures de la poésie persane. Rehausser le statut de la poésie en lui rendant le prestige et le pouvoir qu'elle a d'être un mode de connaissance, voilà le souci premier des poètes espacementalistes qui échappent à toute convention extérieure en ne se préoccupant que de la vie de la poésie. "Passionné de poésie ", le poète s'apprête à " s'y sacrifier ".

La poésie est donc un mode de connaissance ; ce qui l'approche essentiellement de la philosophie. Dans son *Introduction à la philosophie*, Jaspers insiste sur cette idée que l'essence de la philosophie est la recherche du savoir et non sa possession. " *Faire de la philosophie, c'est être en route* ". Ainsi, contrairement au fanatique qui se croit le propriétaire de la certitude, le philosophe, dans son humilité même, s'efforce d'être le pèlerin de la vérité. Et de son côté, dans un entretien publié dans

*Voir la rubrique poésie

la revue Missives, Royaï définit le principe de son travail : " *Nous sommes obligés de ne pas croire, pour arriver à la recherche, à la vérité d'une chose* ". Le travail poétique donne ainsi au poète l'occasion de connaître son monde. L'incrédulité du poète consiste à abandonner les idées reçues et à sortir des lieux communs pour se donner de nouveux horizons à parcourir et de nouveaux terrains à exploiter. Le poème n'est plus l'aboutissement d'un agencement réglementaire, l'expression d'un compromis à partir d'une commande extérieure, mais au contraire le centre générateur d'expériences nouvelles et de connaissances possibles. Et s'il invite forcément le lecteur à y déceler l'expérience d'un sujet, cette expérience n'est plus celle d'un " regard " figé, mais plutôt celle d'un parcours qui, tout en invitant le lecteur à y prendre part, ne lui impose aucune directive qualifiant la démarche du poète, le poème étant un espace unique habité par un sujet unique. Le lecteur ne remplit plus la fonction d'un récepteur passif ; il participe à la création du poème selon ses horizons imaginaires et en mettant en jeu ses propres moyens de connaissance. Chaque lecteur agit de sa propre manière comme chaque poète vit sa propre vie dans le poème. Le monde et ses réalités nous sont donnés à connaître. Or l'espacementalisme nous propose de porter un regard autre sur les réalités, de les appréhender non pas selon ce qu'elles sont par convention, mais dans leur finalité profonde, de déceler leur part invisible. D'où le recours à la phénoménologie. Royaï, comme il déclare lui-même, " convoque l'indicible en appliquant la technique de mettre entre parenthèses " ses " visions reçues " ; il a personnalisé ce " système husserlien de la métaphysique " pour l'appliquer " dans le domaine de la poétique ". Le poète ne s'arrête pas à la face apparente de la chose. La réalité de son apparence n'est qu'un

Le poème n'est plus l'aboutissement d'un agencement réglementaire, l'expression d'un compromis à partir d'une commande extérieure, mais au contraire le centre générateur d'expériences nouvelles et de connaissances possibles.



Yadollah ROYAÏ

L'espacementalisme nous propose de porter un regard autre sur les réalités, de les appréhender non pas selon ce qu'elles sont par convention, mais dans leur finalité profonde, de déceler leur part invisible.



point de départ pour l'activité cognitive du poète. La technique de " mise entre parenthèses " permet au poète de faire "glisser" l'objet de son apparence immédiate vers la pensée que le poète invente selon sa démarche personnelle ; et donc à sa " finalité " telle qu'elle se révèle au poète dans son dynamisme mental. Le processus de la découverte (ou de l'invention) de cette finalité, en tant qu'elle n'obéit pas à la logique linéaire de la langue, oblige le poète à faire un "saut " (une " traversée mentale ") qui laisse derrière lui un espace (espacement) de " non-dit " constituant le lieu de toute rencontre possible et de toute expérience à venir. A son retour à la réalité d'origine, le poète (il en va de même pour le lecteur) rencontre une autre réalité, une réalité nouvelle qui n'a rien à voir avec la réalité première parce qu'elle est perçue, cette fois, à travers toute une expérience nouvelle. Ainsi, le poète, en mettant " en suspens l'objet " et " son apparence visuelle " aussi bien que ses propres "visions reçues ", se fait-il le pèlerin de la vérité cachée, de l'invisible, du secret que la chose garde dans ses dimensions cachées.

Mais le rapprochement de ces deux modes de connaissance que sont philosophie et poésie n'exclut pas le maintien de leur différence essentielle. Le travail du philosophe est un travail de

réflexion en vue de l'explication du monde, tandis que le poète se donne pour tâche la reconstruction de ce même monde. La philosophie se sert des mots pour expliquer ses perceptions ; plus sa langue est transparente, mieux sont exprimées ses idées. A l'inverse, la transparence est l'exigence première du langage philosophique, le poète prend les mots dans leur opacité même. Le poète n'a rien à expliquer ; il est avant tout le technicien du langage. Ce n'est pas par hasard si pour désigner la notion husserlienne d'" épochè ", Royaï se sert du mot " technique ". Si, dans ses choix minutieux, il mesure avec délicatesse ses mots, ce n'est pas pour les faire mieux correspondre à ses idées, mais pour leur donner une meilleure place dans l'édifice de son poème. Pour Royaï, chaque mot a sa propre valeur et son propre prestige. Les mots ne sont pas seulement véhicules de sens, mais surtout porteurs de vie ; loin de vouloir les asservir, il s'efforce d'établir avec les mots une relation de sympathie. Un rapport de réciprocité et d'échange se crée alors entre poète et mots: le poète se sert des mots pour "échafauder " son poème et les mots exigent du poète les meilleures places dans son échafaudage. Le mot n'est pas le moyen de désigner une chose, mais la chose elle-même dans toute sa matérialité; il est doué d'une vie que le poète partage, où il expérimente la sienne. Le mot fournit ainsi une nouvelle expérience au poète et lui ouvre un nouveau monde. Les mots sont des " monades " dont le poète fait l'expérience (si non la connaissance) et, en assumant le rôle de médiateur entre eux et en réunissant toutes ses vies séparées, il construit, dans un travail de " forme ", un réseau de relations vivantes qu'il nomme " poème ".

La distinction que Royaï tient à faire entre " la poésie " et " le poème " exprime bel et bien cette idée que l'activité poétique n'est seulement pas issue d'une simple inspiration, mais aussi et surtout se définit par un travail laborieux sur la forme dont l'exigence est l'un des grands plaisirs de l'espacementalisme. " *Le travail du poète est de faire de la forme*". Certes, il ne faut pas négliger la part incontestable de l'inspiration ; mais la différence entre le poète et le commun des mortels réside dans le fait que le premier capte cette inspiration dans une forme. La forme, tout en canalisant l'inspiration, lui donne son souffle ; elle est l'appareil inspiratoire de l'inspiration dont le manque chez le " passant de la rue " la tue. Aussi, le travail du poète n'est-il pas de faire de la poésie mais des " poèmes ", le poème étant la forme travaillée de la poésie. C'est dans le poème que les qualités poétiques, éventualités dispersées, s'actualisent par une composition rigoureuse d'éléments esthétiques. L'individualité du poète se manifeste dans son poème par la forme qu'il donne à son langage. Le poème est une construction esthétique dont la conception implique la présence non seulement d'un ingénieur travailleur mais d'un artiste inspiré : cette architecture sera l'oeuvre d'un architecte. ■

Les mots ne sont pas seulement véhicules de sens, mais surtout porteurs de vie ; loin de vouloir les asservir, il s'efforce d'établir avec les mots une relation de sympathie. Un rapport de réciprocité et d'échange se crée alors entre poète et mots: le poète se sert des mots pour "échafauder " son poème et les mots exigent du poète les meilleures places dans son échafaudage. Le mot n'est pas le moyen de désigner une chose, mais la chose elle-même dans toute sa matérialité; il est doué d'une vie que le poète partage, où il expérimente la sienne.

L'ontologie du Regard chez J. M.G. Le Clézio, à travers *Mondo* et *Le Chercheur d'or*

Vâhid NEJÂDMOHAMMAD

Le regard est un moyen de communication très efficace au-delà de toute interaction linguistique. Le regard innocent d'un enfant, d'une femme ou d'un vieillard, accompagné d'un sourire, symbolise quelque chose de positif, tandis que les regards qui viennent d'une masse représentent la société anonyme oppressante. On se crée de force dans le regard de l'autre, car on a conscience des autres et non pas de soi-même. Les protagonistes de Le Clézio ont en commun une attitude enfantine et un regard tourné vers le passé. Ils éprouvent un échec, se réfugient dans leurs rêves ou tentent de vaincre leur nostalgie avec une frénésie mal conduite.

Le Clézio établit ses personnages dans des demeures qui ne sont jamais que des états provisoires. Tel est le tragique, que l'écriture exaspère. Tel est l'étonnement vertigineux de la transparence que le langage sans cesse voudrait atteindre. Le Clézio réintègre avec l'enfance, Mondo, le tout harmonieux du cosmos. Ainsi se substitue à l'anthropocentrisme le mondo-centrisme. Le regard prend dès lors une valeur quasi-mystique : le monde est vivant et beau, il faut en croire nos yeux. Cette parole-regard, méticuleusement attentive, savoure le détail de chaque avènement du vivant dans l'espace. Elle obéit souplement à la sensation et à la naissance. Dans cette optique, les métaphores et les paraboles sont assez haïssables ; il faut parler sans ambages. La vérité est immédiate, elle vient d'un bon, rapide comme le regard, précis comme un doigt tendu. Concernant le personnage de Mondo, Le Clézio fonde la preuve métaphysique sur l'idée de l'infini et celle du parfait. Cet effort ne saurait aboutir en recourant à la seule logique et nécessite l'analyse ontologique[1] et phénoménologique[2] parfaitement détaillée d'une réflexion pleine d'imaginaires.

Cet extraordinaire attrait des recherches contemplatives sur des objets et des événements autour desquels les personnages gravitent était, pour une bonne part, déterminé et entretenu par la véritable fascination qu'exerçait alors la loi du regard chez Le Clézio comme chez les nouveaux romanciers, et d'après laquelle le développement de l'individu (ontogénie) chez l'auteur était une récapitulation abrégée de la descendance des espèces humaines et de leurs caractères. En effet, l'écrit littéraire de Le Clézio implique en permanence des références à des données culturelles que l'auteur suppose connues de son public. Il s'adresse à un public futur ou à un public

virtuel, que son œuvre devra contribuer à constituer.

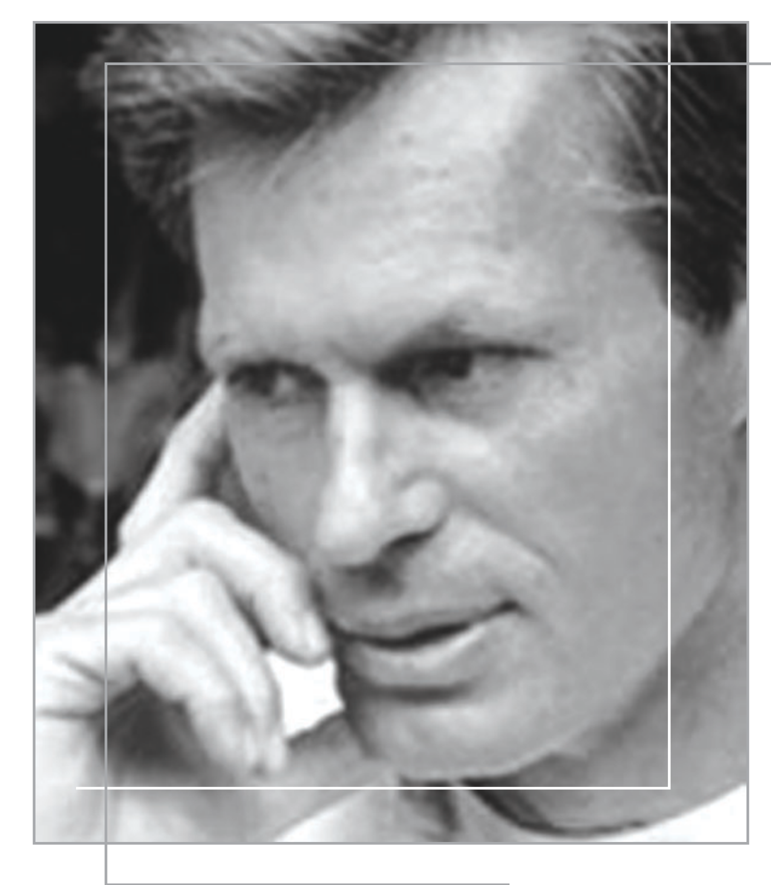
La littérature de Le Clézio est une allusion à un type de culture contemplative.

Dans une optique visionnaire, ses écrits sont dotés d'une intentionnalité qui dépasse le simple désir de fixer des sentiments ou des émotions. Son art méditatif est le témoignage de la conscience des besoins d'un peuple. Chacune de ses histoires raconte à sa manière la recherche et la brève atteinte d'une liberté vraie. Les symboles, tels la lumière, la mer, le soleil, etc., qu'il cite dans ses œuvres sont une sorte d'éternité qui, comme un morceau musical, ne peuvent toujours durer. Cette transparence est indissociable d'un sentiment aigu de relativité. L'écriture de Le Clézio est une compensation à de nombreuses frustrations. Ce monde physique se reflète dans l'univers, dans le rapport étrange que ses personnages entretiennent avec l'univers microscopique.

Ce serait une erreur d'accuser Le Clézio de naïveté, oscillant constamment entre humanisme et mysticisme. A travers son observation pudique, le thème de la mort lié à l'absence de clarté est " récupéré ", et devient, grâce au choix des mots, un thème de vie. L'aspect funeste apparaît parfois juste estompé. Sa vision romanesque est d'une part chargée de paix, de connaissance, de lumière et de convivialité, et d'autre part, la réalité et la fiction s'y entrelacent de façon compliquée.

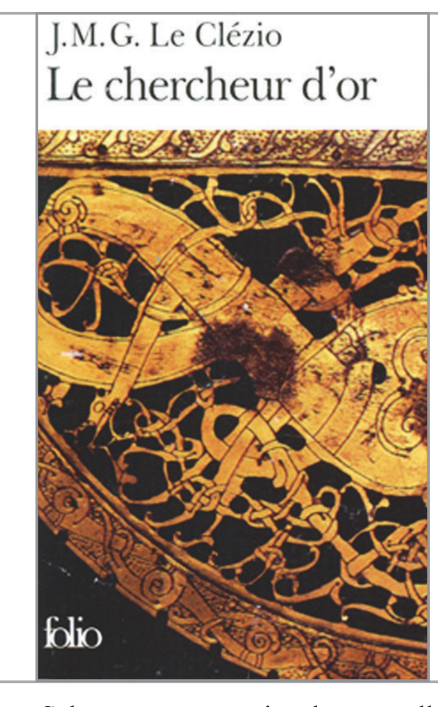
Le Clézio, vétilleux, emploie des noms propres ayant un sens assez large pour que le lecteur puisse toucher à l'esthétique de la réception du message. Il est toujours en train de chercher le sens des trouvailles fulgurantes de l'Etre - c'est-à-dire l'inquiétude d'un être agressé par la violence du monde moderne. On y trouve l'association de l'écriture à une quête spirituelle, la rigueur maîtrisée du style, la clarté et l'explication de concepts complexes. En s'appuyant sur une analyse minutieuse des lignes du *Chercheur d'or*, on tente de se mettre à la place de l'écrivain pour retrouver - par ce qu'il appelle une " identification " ou une " coïncidence " de sa conscience et de celle de l'écrivain -, le " regard " de l'auteur sur le monde ou, bien entendu, sur ses propres personnages. Avec une relative simplicité, jouant avec les œuvres dont il est l'héritier, Le Clézio prend souvent plaisir à réécrire, parodier et raconter des histoires.

Son écriture audacieuse, fébrile et sensible témoigne de l'identité moderne de l'homme, souvent remise en cause par les sciences humaines. La contemplation imaginaire et romanesque de Le Clézio devient alors le lieu d'une méditation



Le Clézio, vétilleux, emploie des noms propres ayant un sens assez large pour que le lecteur puisse toucher à l'esthétique de la réception du message. Il est toujours en train de chercher le sens des trouvailles fulgurantes de l'Etre - c'est-à-dire l'inquiétude d'un être agressé par la violence du monde moderne.





Engagée dans la voie de la " postmodernité", revisitant le passé et l'imaginaire, la démarche stylistique de Le Clézio se maintient à la revitalisation du roman.

Dans le regard de Le Clézio, le monde entier est un texte que l'homme essaie de lire, mais la langue nous préconditionne à vivre une réalité qui se détermine par les possibilités d'expression.

philosophique sur le sens de l'existence humaine dans son rapport à la cité ou au monde sensible. Engagée dans la voie de la " postmodernité ", revisitant le passé et l'imaginaire, la démarche stylistique de Le Clézio se maintient à la revitalisation du roman. Son regard pensif et l'ambiance silencieuse (le caractère d'Alexis dans Le *Chercheur d'or*) caractérisent la discrétion de l'artiste. Après les premières séquences des romans *Mondo* et Le *Chercheur d'or* décrivant la focalisation spatiale puis la focalisation temporelle qui s'opèrent à travers ces personnages romanesques, apparaît cette vision travaillée des fonctions du Regard exotique en littérature, qui dépasse le débat très lourdement idéologique. Il s'agit d'une écriture dans sa profonde liberté mais aussi dans la manière dont elle échappe à tous les clichés réducteurs. Elle nous restitue au travers de ses personnages (Mondo, Alexis, Ouma,…), la cadence limpide du souffle, clé de notre âme - ce qui nous force à traverser les tristes opacités d'un univers où l'espoir se meurt.

Selon cette perspective, les nouvelles de Mondo témoignent de la nostalgie de l'enfance, de l'innocence de la société pré industrielle et de l'érudition solide de Le Clézio. Son écriture d'observateur devient une mécanique de défense par rapport aux autres, une voie de fuite de la société occidentale, violente et artificielle. C'est dans ces cas-là que la fiction cohérente se prête le mieux à ses intentions. Dans le regard de Le Clézio, le monde entier est un texte que l'homme essaie de lire, mais la langue nous préconditionne à vivre une réalité qui se détermine par les possibilités d'expression. On voit dans *Mondo* une volonté de guider le lecteur vers un univers primitif de réception spontanée. La tâche de l'auteur, chez Le Clézio, est de transcrire les expériences internes et externes par enregistrement spontané, à la manière d'un sismographe, et de déchiffrer ce qui dicte le comportement des êtres humains.

Derrière ses lignes, on entrevoit un "syncrétisme[3] mythique " plongé dans une lutte entre l'explication rationnelle et scientifique du monde et sa

"correspondance mystique ", basée sur l'expérience de la vie et celui des conteurs anciens. La dialectique de Le Clézio joue sur les oppositions animé / inanimé, homme / monde, humain / animal, fiction / réalité, masse / individu, ordre / chaos, etc.

L'année 1925 semble être un tournant où il trouve une harmonie plus profonde dans sa vision du monde. Son livre *Mondo* témoigne du passage de la négation à l'affirmation d'une conscience intégrante au cosmos. Pour Le Clézio, il existe une violence du monde moderne : l'appétit du pouvoir, l'appât du gain, l'utilitarisme font écran entre l'homme et le monde. Alexis éprouve, selon Le Clézio, la sensation toute physique d'une sorte de vide tourbillonnant qui lui fait perdre l'équilibre, si bien que la recherche d'un rapport authentique avec le monde, qui fonde la démarche de l'auteur, ressemble fort à une quête des origines et à une mise à l'épreuve des valeurs acquises. Les connotations des mots l'emportent sur les dénotations aux dépens de la lucidité narrative. Par exemple le rôle du Regard comme moyen d'observation des sensations, pour lesquelles les contraintes du temps et de l'espace sont trop exigeantes. Une vision familière cohabite avec des descriptions lyriques, extatiques, à la limite des paroles. Le narrateur est omniscient, il exhorte et supplie les lecteurs dans une effervescence du langage et du regard (des personnages), qui débordent de leurs limites, basculent entre le concret et l'abstrait, le réaliste et le fantastique. Le lyrisme continue à l'emporter sur la forme. Le manque d'unité des personnages conduit à une multiplicité d'identités, provoquant une mobilité d'essence et de perspectives. Cette phénoménologie, où le point de vue des personnages écrase toute organisation interne, aboutit à un nivellement des impressions.

Tous les personnages de Le Clézio souffrent d'une rupture qui les retranche de la société et les jette dans la solitude. L'insistance sur le visuel conduit Le Clézio à un solipsisme[4] latent : dans Le *Chercheur d'or*, il se demande si l'autre est un être humain ou une partie du monde. Il est fasciné par le regard des animaux, qui voient en l'homme tantôt un individu quelconque, tantôt un être comestible. Tout ce que l'on fait dans la vie, pour Le Clézio, exprime la relation homme-monde. Enfin, les protagonistes, en perpétuel mouvement, sont poussés par une faim existentielle et une fièvre métaphysique qui les conduit à fuir la nostalgie de l'innocence pour s'enfermer dans un état d'énervement qui se révèle jusque dans l'écriture. ■

Sources

1. Benac, Henri, *Guide des Idées Littéraires*, éd. Hachette, 1988.
2. Brunel, Pierre, *Histoire de la littérature française, XXème siècle*, Bordas, 1972.
3. Cortanze, Gérard de, *Le nomade immobile*, éd. du Chêne, 1999 (Vérités et Légendes).
4. Evans, Taine, *Essais de Biographie Intérieure*, Nizet, 1975.
5. Le Clézio, J.M.G, *Le Chercheur d'or*, Gallimard, 2005.
6. Le Clézio, J.M.G, *Mondo et autres histoires*, Gallimard, 2005.
7. Maulpoix, Jean-Michel, *Itinéraires littéraires, XXème siècle*, Hatier, 1998.
8. Molinie, Georges et Viala, Alain, *Approches de la réception, Sémiostylistiques et socio poétique de Le Clézio*, PUF, 1993.
9. Onimus, Jean, *Pour lire Le Clézio*, PUF écrivains, Paris, 1994.
10. Ricardou, Jean, *Positions et oppositions sur le roman contemporain*, Colloque de Strasbourg 1971, cité par Térésa di Scanno, La vision du monde de Le Clézio, Nizet, 1993.

1. Relatif à l'ontologie: partie de la métaphysique qui s'applique à " l'être en tant qu'être " (Aristote), indépendamment de ses déterminations particulières.
2. Chez Husserl, méthode philosophique qui se propose, par la description des choses, elles-mêmes, en dehors de toute construction conceptuelle, de découvrir les structures transcendantes de la conscience (idéalisme transcendantal) et les essences.
3. Combinaison plus ou moins cohérente (à la différence de l'éclectisme), fusion, mélange de plusieurs doctrines religieuses ou de plusieurs systèmes politiques.
4. Limite, d'après laquelle il n'y aurait pour le sujet pensant d'autre réalité que lui-même.

La quête mystique de Nerval

Elham SAJADI
Université Azad d'Arak

En opposant toujours les deux tendances de l'âme humaine et en méditant sur leur effets respectifs, Gérard de Nerval a pu expliquer l'influence qu'elles peuvent avoir sur la vie de l'homme.

L'homme est tantôt enclin à la charité et tantôt à la culpabilité, et n'a qu'un seul recours pour être sauvé: la pensée religieuse qui le conduit vers la clarté et la rédemption.

Son ouvrage *Aurélia*, dans lequel les thèmes du rêve et de la réa1ité sont abordés à plusieurs reprises, est le champ d'une bataille acharnée entre les deux dimensions de l'âme. Cette lutte qui relève d'une recherche aspirant à connaître la réalité du monde conduit parfois au désespoir, au suicide.

Dans le dénouement d'*Aurélia*, la réalité de la vie vaincra le songe par la mort. La tentation du suicide est le dernier rappel de Faust dans la vie de Nerval, mais sa réalité modifie la donnée mystique. Le magicien prestigieux n'a plus de recours, plus de ressources. Il n'a pu atteindre ni la plénitude de l'amour, ni la science, ni le bonheur éternel. La clé des songes ne lui a apporté que fantasmes et ruines. Nerval explique d'ailleurs la cause de cet échec dans *Aurélia*: " *Le désespoir et le suicide sont le résultat de certaines situations fatales pour qui n'a pas foi, dans l'immortalité, dans ses peines et dans ses joies* "[1]. La tentation du suicide lutte manifestement, dans l'esprit de Gérard de Nerval, avec l'espérance mystique: " *A plusieurs reprises, je me dirigeai vers la Seine, avoue-t-il, mais quelque chose m'empêchait d'accomplir mon dessein* "[2]. Il dit encore: " *Lorsque l'âme flotte incertaine entre la vie et le rêve, entre le*

désordre de l'esprit et la froide raison, c'est dans la pensée religieuse que l'on doit chercher des secours "[3].

Nerval a essayé d'achever les grandes lignes d'un édifice spirituel qui, vibrant au vent de la folie, connaissent l'instabilité d'une pauvre âme livrée à ses croyances tout autant qu'à ses démons. Il a cherché jusqu'à la fin de sa vie l'issue salvatrice et l'apaisement de ses tortures de damné dans les fables et les mythes dont il évoquait les symboles comme une réalité tangible. " *Il est bien difficile, dès que nous en sentons le besoin, de reconstruire l'édifice mystique dont les innocents et les simples admettent dans leurs*



Nerval a essayé d'achever les grandes lignes d'un édifice spirituel qui, vibrant au vent de la folie, connaissent l'instabilité d'une pauvre âme livrée à ses croyances tout autant qu'à ses démons. Il a cherché jusqu'à la fin de sa vie l'issue salvatrice et l'apaisement de ses tortures de damné dans les fables et les mythes dont il évoquait les symboles comme une réalité tangible.

cœurs la figure toute tracée", écrit ainsi Nerval dans la seconde partie d'*Aurélia*[4]. C'est à travers cette "reconstruction de l'édifice mystique " que Nerval est conduit au christianisme.

Pourtant, malgré les fluctuations et les hésitations de sa pensée et de sa foi, un fond salutaire subsiste en lui: l'idée d'un dieu personnel, de bonté et de mansuétude, qui voudra peut-être lui pardonner et lui rendre le bonheur sacré: "*Toutefois*, dit Nerval, *je ne me sens pas heureux des convictions que j'ai acquises*"[5]. La foi en Dieu réduit l'inclination de l'âme vers les passions, fortifie sa tendance vers la pureté et remplit le cœur d'une joie éternelle. Dans ce sens, Nerval écrit dans *Aurélia* que " *La conscience que désormais, j'étais purifié des fautes de ma vie passée, me donnait des jouissances morales infinies.*"[6]

Enfin cette volonté de connaître l'inconnaissable qui entraîne vers le divin les esprits insatisfaits des déductions positives, le conduit à affirmer que: "*...Dieu est partout, (...) il est en toi-même et en tous. Il te juge, il t'écoute, il te conseille; c'est toi et moi qui pensons et rêvons ensemble, - et nous ne nous sommes jamais quittés, nous sommes éternels!* "[7]

1. Gérard de Nerval, *Œuvres, t.1, Aurélia*, éd. Garnier Frères, Paris, 1966, p.799.
2. Ibid, p.802.
3. Ibid, p.788.
4. Ibid, pp. 788-789
5. Ibid, p. 824.
6. Ibid, p. 823.
7. Ibid, pp. 791-792.

Entretien avec Aravane Rezaï

Béatrice TREHARD
Hossein KOHANDANI

Championne de tennis franco-iranienne, Aravane Rezaï affiche un parcours étonnant: de 140ème joueuse mondiale l'année dernière et grâce à sa volonté et au soutien de ses parents - notamment de son père qui est aussi son entraîneur-, elle est devenue cette année 40ème mondiale et 5ème joueuse française. Elle a accepté de nous accorder un entretien lors d'un séjour en Iran en décembre dernier, avant de s'envoler pour l'Open d'Australie.

Bonjour. Pourriez-vous vous présenter car ici en Iran vous n'êtes pas connue, alors qu'en France vous commencez à être célèbre.

Aravane Rezaï: Je m'appelle Aravane Rézaï, j'ai 19 ans, je suis née à Saint-Etienne, en France.[1] J'ai commencé le tennis à l'âge de sept ans avec mon père. Mon grand frère, qui a 5 ans de plus que moi, a commencé à jouer à l'âge de deux ans jusqu'à ses sept ans. Mon père disait que j'avais un potentiel plus important que mon frère. Je gagnais des compétitions françaises d'abord au niveau départemental, puis régional contre des filles qui avaient deux ans de plus que moi. J'avais donc du potentiel et au fur et à mesure, mon père a essayé de réduire l'entraînement de mon frère et de plus se consacrer à moi. Jusqu'à maintenant, ça a marché puisque je suis 41ème mondiale et j'espère l'année prochaine être dans le " top ten ", parmi les dix meilleures joueuses mondiales.

Et au niveau français, quel est votre classement ?

Je suis 5ème mais je pense qu'avant l'Open d'Australie, je serai 4ème française. Actuellement, en premier il y a Amélie Mauresmo, en deuxième Marion Bartoli, en troisième Tatiana Golovin, en quatrième Séverine Bremond qui est aussi 40ième mondiale. J'espère qu'avant de jouer l'Open d'Australie, je serai 4ième, mais tout sera fonction de mes résultats futurs.

Avez-vous passé toute votre vie en France ?

J'ai passé presque toute ma vie en France. Jusqu'à l'âge de 15 ans, j'ai beaucoup participé aux tournois français. J'ai été dans une école privée du primaire jusqu'en 5ème et à partir de la 4ème, j'ai pris des cours par correspondance jusqu'en 1ère. J'ai arrêté mes cours il y a deux ans et j'ai l'intention de reprendre dans quatre ou cinq ans. J'ai presque passé toute ma vie en France mais de temps en temps, j'ai voyagé en Iran pour voir ma famille, ce qui est très important pour moi.

Pour l'instant, vous consacrez-vous entièrement au tennis ou avez-vous



Aravane REZAÏ, lors de sa dernière visite en Iran

d'autres activités ?

Non, je m'y consacre complètement.

Cette vie vous plait-elle ?

Oui, bien sûr. C'est une vie complètement différente des autres vies que je vois partout dans le monde. Je suis fière de faire ce sport. Si j'avais fait du foot, de la danse ou de la gymnastique, je pense que je n'aurais pas eu une vie pareille. Le tennis est un sport qui permet de voyager beaucoup. Et dans n'importe quelle situation, on est très médiatisé, car il y a beaucoup de choses en jeu. Pour moi, le tennis est le sport parfait et j'en suis fière.

Quels ont été vos résultats? Quels prix avez-vous obtenus?

L'année dernière, je n'ai pas eu de bons résultats mondiaux. J'ai eu de bons résultats français en tant que championne de France junior, vice-championne d'Europe junior avec l'équipe de France, et j'ai également reçu un prix de 50 000$ à Saint-Godains. Mais au niveau mondial, je n'ai rien eu de spécial. Et au début de l'année [2006], j'ai commencé à avoir de bons résultats, notamment à Roland Garros, en passant les trois tours de qualification. J'ai perdu au troisième tour du tableau final, mais pour une fille qui était la 141ème mondiale, c'est quand même pas mal ! Les gens ont beaucoup apprécié ma façon de jouer, et ma façon de me comporter sur un terrain de tennis. J'essaye d'être ouverte vis à vis des gens qui me posent des questions, d'être naturelle. Après cela, j'ai joué à l'US Open, un grand chelem qui est assez médiatisé dans le monde, où j'étais partie avec mon frère. J'ai eu un bon résultat sans passer par les qualifications en perdant au quatrième tour contre la 4ème mondiale.

Contre qui avez-vous joué ?

J'ai obtenu mon meilleur résultat à Roland Garros où, au deuxième tour, j'ai gagné

contre la numéro un japonaise Ai Sugiyama, classée 20ème mondiale. A l'US Open, j'ai battu l'allemande Anna-Lena Groenefeld, la 15ième mondiale. J'ai également battu une fille qui était très médiatisée par les sponsorings, la russe Maria Kirilenko qui était la chouchoute du public, la poupée Barbie du monde du tennis. Sans aide, sans mes parents à côté du terrain, j'ai quand même réussi a gagner ce match alors qu'elle était complètement sous la charge du sport management, de l'IMG, et totalement médiatisée par la télé, les magazines, les journaux. Quand ils ont vu que j'avais battu cette joueuse, on a beaucoup parlé de moi dans les médias américains. Il y a eu un grand boum médiatique et cela a été quelque chose d'inoubliable, en France pendant Roland Garros et surtout aux Etats-Unis où vivent beaucoup d'iraniens, et où on accorde beaucoup d'attention aux sportifs de haut niveau qui sont très encouragés, et j'ai beaucoup aimé ce moment là.

Vous considérez-vous plutôt iranienne ou française?

Je ne peux pas choisir les deux. Je suis franco-iranienne. C'est comme si vous demandiez à une mère quel enfant elle préférait. A la maison, je parle iranien avec mes parents. Je n'ai pas été élevées selon les traditions françaises, je suis restée dans un milieu iranien tout en vivant en France. J'ai été éduquée de façon différente. Mais je joue pour la France.

Est-ce que vous aimeriez jouer pour l'Iran ?

J'ai déjà joué pour l'Iran aux jeux des pays islamiques, mais ce n'était pas quelque chose d'homologué, de réglementé; c'était juste un regroupement de femmes musulmanes. Mais jouer un grand chelem au nom de l'Iran n'est pas possible. Les conditions vestimentaires ne me permettent pas de représenter l'Iran, mais bien sûr je joue pour la France. Mais on voit sur le circuit féminin des filles qui ont des jupes de plus en plus courtes. J'ai essayé de demander de changer une règle pour que l'on puisse autoriser les filles à jouer en pantalon avec une chemise longue et un foulard. Je crois qu'il y a beaucoup de filles musulmanes qui voudraient jouer au tennis mais qui pour ces raisons ne le peuvent pas. Il y a notamment la joueuse musulmane et indienne Sania Mirza qui a eu énormément de problèmes avec les autorités islamiques. Il y a beaucoup de gens qui lui en veulent de jouer en jupe malgré sa religion, mais le règlement du monde du tennis féminin ne l'autorise pas à jouer en pantalon.

Pensez-vous que le règlement pourrait éventuellement changer ?

Peut-être. Si j'arrive dans le top 10, il pourrait y avoir un petit changement. On va essayer et je vais faire de mon mieux pour changer le règlement. C'est en tout cas un rêve de représenter le tennis féminin musulman. Si l'on me voit sur un terrain de tennis, on m'oblige à jouer en jupe et on voit de plus en plus de débardeurs. J'essaye d'être beaucoup plus classique et je pense que c'est beaucoup plus joli, et cela, beaucoup de gens le comprennent et le respectent.

Pensez-vous que pour les femmes, jouer en tenue islamique est une chose possible ?

Si on a un objectif, tout est possible. J'ai commencé à jouer avec des tenues ouvertes, mais je n'avais pas la tenue islamique. Cependant, je portais toujours un pantalon. Quand je suis venue en Iran, j'ai respecté la tenue islamique. Cela ne me gêne pas et même j'étais fière de porter ces vêtements là ; de montrer que je pouvais porter un voile et en même temps faire du tennis.

Quels sont vos entraîneurs ? Je pense que c'est votre père.

Oui, je m'entraîne avec mon père pratiquement tout le temps. J'ai commencé

avec lui et je continuerai avec lui. Et en contrepartie, ma mère m'aide beaucoup sur les circuits et se déplace avec moi dans les tournois. Mon frère, qui est mon partenaire, et ma sœur m'aident également beaucoup.

C'est donc une affaire familiale!

Oui, c'est une affaire familiale et c'est une motivation en plus qui peut aider et encourager.

Le fait que votre père soit votre entraîneur vous a-t-il causé des difficultés?

Oui, il y a eu des problèmes avec la Fédération [Française de Tennis]. Elle a une mentalité très fermée et ne veut pas que je m'entraîne avec mon père. Elle voudrait que je sois attitrée à son nom. Mais tout le monde sait que des joueurs qui ont atteint un haut niveau, notamment Mary Pierce, y sont arrivés grâce à leurs parents comme les sœurs Williams, Martina Hingis, Agassi,… L'aide de leurs parents a été pour eux primordiale et cela, la Fédération ne l'a pas encore compris.

Avez-vous demandé à certaines marques iraniennes de vous sponsoriser?

Je n'ai encore eu aucun contact avec des marques iraniennes qui pourraient me sponsoriser. Bien sûr, je suis à l'écoute de tout le monde mais il faut bien réfléchir aux propositions et voir si cela me convient, et ce que je dois faire en contrepartie.

Tout ce que vous faites est à vos frais, y compris les déplacements.

Oui, et même pour les grandes joueuses et le numéro un mondial, tout est à leurs frais.

Vous n'avez donc ni aides ni sponsors?

Je ne reçois pas d'aide de la Fédération. Bien sûr, j'attends un sponsoring mais l'année dernière, au même moment, j'étais 140ième mondiale et les contrats que l'on pouvait me proposer dépendaient de mon classement du moment. Cependant, en un an, j'ai gagné 100 places, ce qui fait que le budget du contrat a totalement changé. Je ne peux pas me permettre de signer un contrat en début d'année et avoir le même en fin d'année alors que j'ai gagné des places. J'attends pour signer un éventuel gros contrat.

J'imagine qu'à cause du manque de sponsoring, les débuts ont dû être très difficiles.

Toutes les autres joueuses savent mon histoire, qui est totalement différente de celles des autres. Durant ces sept dernières années, j'ai fait mes tournois en camping-car.[2] C'est très différent des autres qui avaient des budgets familiaux considérables et qui pouvaient se déplacer et avoir des conditions favorables pour jouer au tennis et moi, je n'avais pas ces conditions là pour pratiquer le tennis et avoir de bons résultats. Donc j'ai joué mes matches avec plus de difficultés que les autres et cela fait ma force sur un terrain de tennis devant des milliers de gens. Je me dis qu'avec ce que j'ai enduré maintenant, je sais que je peux me battre, et peut-être que si je n'avais pas eu ces moments difficiles, je ne serais pas aussi combattante aujourd'hui. Je le prends bien, je n'ai pas de mauvais souvenirs. Au contraire, cela reste pour mon une expérience positive et qui peut-être me donne plus de force qu'aux autres joueuses.

Maintenant que vous avez définitivement abandonné votre camping-car, êtes-vous hébergée par la fédération?

Non. Même pour la numéro un mondiale, les déplacements ne sont pas payés. Tout est aux frais de la personne. La Fédération est un rassemblement de dirigeants qui aident pour certaines choses mais pas dans ce domaine, à part pour la Féd Cup[3] où il y a une cotation mais sans plus. Tout reste donc à la charge des joueuses.

C'est peut-être pour cela que l'on dit



que le tennis est un sport de riches?

C'est certainement cela. En Iran, je sais que le tennis est un sport difficile à pratiquer si on n'a pas beaucoup de moyens. En France, c'est devenu totalement différent. Chaque enfant peut aller dans un club qui lui prête une raquette et il peut jouer au tennis. Mais les conditions en Iran sont différentes, et font qu'un jeune enfant qui n'a pas les moyens ne peut pas jouer au tennis. En France, même si on n'a pas les moyens, comme ce fût mon cas, on peut avoir accès à un terrain de tennis. Cependant, en Iran, le monde du tennis peut évoluer. Si la Fédération iranienne consacre une partie de son budget pour aider les jeunes enfants qui viennent de commencer, les encourage et les motive, je crois que le tennis en Iran aura beaucoup d'avenir. Je sais que dans les arts martiaux et les sports de combat, l'Iran est toujours en tête de chaque compétition. Je sais aussi que les jeunes d'ici sont très combattants et très sportifs, et si on leur donne les moyens de jouer dans de bonnes conditions, je crois qu'ils peuvent aller beaucoup plus haut qu'ils ne le sont actuellement.

Est-ce que vous pensez que les infrastructures du tennis en Iran sont suffisamment développées?

Quand je suis venue ici l'année dernière, il n'y avait pas de terrain en dur mais maintenant à Karadj, il y en a un grand nombre. En un an, il y a eu des changements incroyables. Il y a deux différents clubs ici à Karadj. Il y a aussi des terrains en terre battue à Téhéran. Je pense donc qu'ici, les conditions sont assez bonnes. Bien sûr, il y a des choses à régler, à changer ; il y a des terrains qui ne sont pas standards, mais ils ont fait le plus difficile qui est de construire des terrains dans des villes comme Karadj qui n'ont pas beaucoup de budget. On peut espérer que ce sera comme une locomotive qui suscitera d'autres projets.

Selon vous, y a-t-il de grands joueurs de tennis en Iran?

En Iran, oui, mais qui ne sont pas classés au niveau mondial. Ici, il n'y a pas de jeunes qui peuvent exploser d'un seul coup car comme je l'ai dit, il n'y a pas de budget suffisant pour les motiver. Mais si il y avait davantage de moyens, il pourrait y avoir une concurrence et le niveau pourrait augmenter.

Revenons à vous, quels terrains préférez-vous?

J'adore le dur et les surfaces rapides, mais j'ai eu beaucoup plus de résultats sur terre battue. C'est technique.

Quelle est pour vous la plus grande joueuse mondiale?

J'ai toujours aimé Steffi Graf et André Agassi. Je pense que ce sont les deux plus grands joueurs mondiaux. Agassi reste un symbole, un modèle.

Avez-vous joué contre eux?

Non, jamais je n'ai eu cette occasion.

Quels sont vos projets d'avenir?

Etre la première joueuse mondiale mais je voudrais aussi faire quelque chose de plus marquant, entrer dans l'histoire du tennis féminin, gagner les quatre grands chelems[4] quatre années de suite. C'est mon plus beau rêve, le plus grand objectif, totalement différent des autres joueuses.

Après être restée une semaine en Iran pour vous entraîner, vous partez bientôt pour l'Australie?

Oui, je me suis entraînée sur une surface qui est exactement la même que celle de l'Open d'Australie, mais je suis aussi revenue pour voir ma famille, me ressourcer, me remotiver. Pour moi, c'était important de revenir ici et de m'entraîner.

Pensez-vous remporter l'Open d'Australie?

On ne peut jamais savoir à l'avance… Il faut respecter chaque joueuse qui vient en face, qui joue très bien. Par exemple Sharapova…. elle non plus n'est pas venue pour perdre, donc si on joue ensemble, on va se battre et que la meilleure gagne.

Jusqu'à quel âge peut-on faire du tennis?

Si le corps le permet, jusqu'à 35 ans.

Etes-vous attachée aux traditions iraniennes?

J'aime bien la tradition iranienne qui est de faire un vœu en ouvrant le livre de Hafez, ce que je fais presque avant chaque match. Pour moi c'est important, c'est différent des autres joueuses et j'adore faire cela. C'est traditionnel. Les autres joueuses me demandent ce que je fais et je leur explique les traditions iraniennes, la culture iranienne qui est différente des autres cultures.

Quelles sortes d'entraînements physiques pratiquez-vous ? Faites-vous de la musculation?

Non, rien que du tennis et de l'entraînement physique. Je fais des vitesses incorporées dans le tennis, un peu de vélo pour maigrir. Il y a beaucoup de filles qui font de la musculation mais pas moi, et cela ne m'empêche pas de frapper beaucoup plus fort que certaines qui sont musclées. C'est un entraînement de tous les jours. Chaque balle est importante et demande de la concentration. C'est difficile de se motiver mais heureusement, il y a mes parents à côté. Si j'ai un moment de descente, ils me poussent, si je suis au top, j'essaye de me surpasser.

Est-ce que vous savez quelle vitesse atteint votre frappe de balle?

Au niveau du service, je fais 192-195 km/h.

Je vous remercie de cet interview au nom de la Revue de Téhéran, et bonne chance pour l'Open d'Australie.

---

1. D'où sa nationalité française.
2. Pour l'histoire, il leur est arrivé un jour alors qu'Aravane jouait en Autriche d'avoir - 30°C dans le camping-car.
3. Féd Cup : équivalent féminin de la Coupe Davis (hommes).
4. Open d'Australie-Tournoi de Roland-Garros-Tournoi de Wimbledon-US Open.



Attâr de Neyshâbour

Mortéza JOHARI

"Gloire au créateur du monde Celui qui donna vie à la terre".

Abou Hâmed Faridoddin Mohammad Ben Ebrâhim, connu sous le nom de Attâr, compte parmi les plus grands écrivains et philosophes du VIème et du début du VIIème siècle de l'hégire lunaire. Par l'étude de ses écrits, nous pouvons estimer qu'il a vécu entre 540 et 618 de l'hégire (XIIIe siècle). Né à Shâdyakh ou à Kadkan (ces deux villes sont des districts de Neyshâpour, ville qui, en 548, fut détruite et rebaptisée Shâdyakh après sa reconstruction, d'après le nom d'un quartier de l'Est de la ville. Par la suite, cette ville fut la cible d'une seconde attaque lancée par les mogols et Neyshâbour repris son ancien nom), ce célèbre poète fut surnommé " Attâr " (parfumeur) en raison du métier qu'il exerçait et qu'il avait appris de son père. Cela l'amena à acquérir une certaine connaissance en plantes médicinales. Durant la rédaction de ses premiers écrits philosophiques, il continua à soigner les malades. On retrouve aujourd'hui dans ses poèmes la trace de ce savoir faire; mais nul n'a jamais vraiment su par qui et comment Attâr avait appris la médecine douce. Toujours en nous rapportant à ses écrits, on se rend compte que c'est durant cette même époque que les braises de la révolution intérieure du poète s'enflammèrent, car ses écrits dits révolutionnaires datent de la même période. Donc, la célèbre légende sur la grande révolution de Attâr serait fausse, si on suit cette hypothèse. En lisant *Mossibatnâmeh* ou *Ellâhinâmeh*, on constate clairement que c'est en mettant de côté l'aspect matériel de son métier qu'Attâr a découvert les secrets de la nature et qu'il a accédé au rang de mystique.

La diversité de la pensée de Attâr dans le domaine du mysticisme montre qu'il a eu dès son plus jeune âge, une haute connaissance des sciences naturelles et semble s'en être servi toute sa vie. Et ce ne sont point les écrits de Djâmi qui, dans son *Nafahâtol-Onss*, qualifie Attâr d'"oweyssi " (chez les sophistes, se dit de quelqu'un qui hérite de la spiritualité du vénéré prophète et qui ainsi passe toutes les étapes et atteint l'apogée du mysticisme), qui lèvent le doute sur certaines questions. Les œuvres de Attâr constituent à elles seules le témoignage des connaissances et du savoir-faire immenses du poète.

" *La pensée de Attâr et la manière dont il réfléchit sont purement philosophiques, sans pour autant imiter Platon*", souligne un chercheur minutieux avant de préciser :" *Bien que sa pensée soit avant tout philosophique, Attâr traite des questions philosophiques profondes avant tout selon le point de vue d'un poète et d'un homme de lettre*".

Attâr est un poète philosophe et un mystique. Hormis son écriture lyrique, il traite en douceur et en artiste les questions philosophiques.

Attâr est sans l'ombre d'un doute l'un des meilleurs représentants de la parole philosophique et mystique iranienne après l'Islam d'une part, mais il est aussi celui dont les travaux reflètent tel un miroir le goût et la littérature persane. Beaucoup de récits existent à son sujet. Ainsi, on raconte notamment que lorsque Attâr eut atteint un certain âge, Bahâeddin Mohammad, le père de Djallâleddin Mohammad plus connu sous le nom de Molâvi, se rendit en Irak accompagné de son fils. Sur la route, une fois arrivé à Neyshâbour, il se alla chez Attâr qui remit au jeune Djallâleddin un exemplaire de son *Asrârnâmeh* (*Le livre des secrets*).

Attâr était un homme très actif, mais malgré sa grande occupation aussi bien lorsqu'il exerçait son métier de parfumeur tout comme les moments où il se retirait pour ses méditations, il aimait écrire et composer des vers.

S'il est vrai que dans ses écrits, Attâr s'inspire de la pensée philosophique, sa poésie est tout ce qu'il y a de plus persan et ne reflète en rien une pensée étrangère.

Parmi ses plus célèbres travaux on peut nommer: *Elâhinâmeh, Asrârnâmeh, Djavâhernâmeh, Khosrownâmeh, Mossibatnâmeh, Mantegh'ot -Teyr* (le langage des oiseaux, qui fut traduit dans de nombreuses langues et notamment en français), les recueils de Ghazâls, *Mokhtârnâmeh* et bien d'autres.

L'hyperbole et l'exagération sont souvent présentes dans ses écrits:

"*L'amour n'ayant depuis toujours fait qu'un avec l'âme*
C'est mon propre amour qui me fait me surpasser"

Mossibatnâmeh

Il se compare parfois à un idolâtre et considère sa poésie comme une idole:

" *De ta vie, si chère, pourquoi n'as-tu fait que des paroles*
Quand te mettras- tu enfin à l'ouvrage?
Ton idole est la poésie et je ne te vois rien faire d'autre que l'idolâtrer
Ton éloignement a commencé par la poésie: ton idole
Celle même qui t'a éloignée de Dieu
Autant d'idoles j'ai brisé
Face à ma poésie je reste un idolâtre".

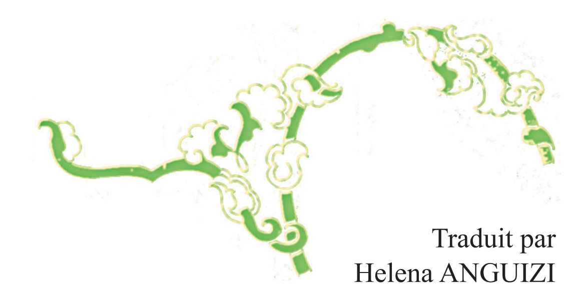
Dans ses écrits Attâr évoque également la particularité et l'indépendance de sa poésie:

" *Dieu merci, je ne fais pas partie d'une cour et grâce à cela ne reçoit aucune injure*
Comment aimer tel ou tel ignoble et lui attribuer le nom de Dieu
Jamais je n'ai été nourri par un tyran et aucun éloge je n'ai fait en son nom".

Plus loin, il affirme également:

"*Si tu es heureux et penses qu'Attâr raconte des histoires*
Eh bien pour toi, mieux vaut rester endormi…
En ce monde, n'ayant vu aucun confident,
Je ne me suis confié qu'à ma propre poésie
Si de secrets tu es en quête
Il faut pour cela te sacrifier
C'est parce que j'ai tant enduré pour ce poème
Que mes vers en ont saigné"

De nombreux mystiques et professeurs ont étudié et médité ses poèmes, et notamment le chercheur Badiozzamân Forouzânfar. Entres autres ouvrages critiques, on peut citer le fameux *Etude et critiques des œuvres de Sheîkh Faridoddin Mohammad Attâr Neyshabouri*. Cette étude analyse de façon approfondie certaines grandes œuvres de Attâr dont *Ellâhinâmeh*, *Mantegh'ot-teyr*, ou encore *Mossibatnâmeh*.



Traduit par
Helena ANGUIZI

Les cérémonies du mois de Moharram et du jour de l'Achoura, évolutions historiques et diversité géographique

Mortéza JOHARI

Le Ta'ziyeh est un ensemble de représentations religieuses qui s'inspirent des événements du jour de l'Achoura , dont le sens est capital dans la spiritualité chiite. Il s'agit du martyre de l'Imam Hossein et de ses fidèles partisans qui furent assassinés par les troupes de Yazid, fils de Mohavieh et calife ommeyade, pendant le mois de Moharram de l'année 565 de l'hégire (1186). Le Ta'ziyeh est une représentation théâtrale de ces événements, accompagnée de complaintes et de récits religieux.

Le Ta'ziyeh dans l'Histoire

Ce théâtre populaire à des racines historiques profondes en Iran et à l'origine, il s'agissait d'un mime où des acteurs à pied ou à cheval et habillés en costumes d'époque exécutaient un spectacle qui se transforma peu à peu en un mélodrame déclamé et chanté. Le mot " Ta'ziyeh " signifie à l'origine deuil et lamentations, mais il devint par la suite synonyme de théâtre religieux, mais pas seulement dans le sens d'un théâtre triste car actuellement, il existe également des représentations humoristiques qui ont le même nom.

Le premier livre qui servit de support à ces représentations fut le *Maghtal Nevis*, qui est le récit des épreuves des disciples de l'Imam Hossein. Cependant, l'expansion du Ta'ziyeh en Iran est avant tout due au livre *Le récit des martyrs* de Mollah Hossein Vâhez-e Kâchefi, au IXe siècle de l'hégire (XVIe siècle).

Après être arrivé au pouvoir en 334 de l'hégire (955), Ahmad Ben Bouyeh, dit Ma'z-o-dolleh, prit Bagdad. C'est le calife Al-Mostakfi qui lui avait donné ce surnom et à partir de cette époque, tous les califes Abbassides respectèrent en pratique les ordres des princes Al-e-Bouyeh. Après avoir pris Bagdad, Ma'z-o-dolleh, qui était chiite, ordonna que le dixième jour du mois de Moharram de l'année 963 de l'ère chrétienne devienne un jour férié pour le bazar et qu'il deviennent un jour de deuil où les chiites seraient invités à participer aux cérémonies de la célébration du martyre de l'Imam Hossein. Cela n'était pas dans les habitudes de Bagdad, et les sunnites considérèrent cette innovation comme un sacrilège. Cependant, personne ne put voir Ma'z-o-dolleh pour discuter de cette affaire qui fut alors classée. Cela dura jusqu'à la disparition de la dynastie des Bouyeh qui régnait au sud de l'Iran et en Irak. Les chiites accomplissaient ces cérémonies de deuil pendant les dix premiers jours du mois de Moharram, dans toutes les villes. Cela dura pendant des siècles à Bagdad jusqu'à l'arrivée des Seljukides, qui marqua une évolution dans ces cérémonies et les

représentations de Ta'ziyeh.

Au début, il s'agissait de cortèges qui avançaient lentement en se frappant la poitrine ou en se flagellant au rythme des tambours et des cymbales. Des emblèmes symboliques qui ressemblaient à des emblèmes de guerre étaient portés, accompagnés de chants repris en chœur et de récits psalmodiés des épreuves et du drame de Karbalâ. Peu à peu, les chants disparurent pour laisser place à un lecteur racontant sur un fond sonore de tambour et de cymbales, les événements de cette journée aux spectateurs. Peu à peu, les emblèmes devinrent plus nombreux et plus diversifiés. Les narrateurs s'habillèrent à la manière des héros de ce récit, les dialogues apparurent et des groupes de Ta'ziyeh se constituèrent en groupes de professionnels, surtout en Iran, où le chiisme était religion d'Etat. Les "acteurs" abandonnaient leur métier pendant les deux mois de Moharram et de Safar pour se consacrer aux représentations du Ta'ziyeh qui étaient financées par les commerçants du quartier ou divers mécènes. Les textes du Ta'ziyeh contemporains s'inspirent, en grande partie, des dialogues de ces anciens Ta'ziyeh qui généralement n'étaient pas transcrits. Il s'agissait de poèmes et de textes, distribués en fonction du tour d'apparition sur scène. Les noms de leurs auteurs ont malheureusement disparu. Ces représentations comme nous l'avons dit, concernaient en général les cérémonies de deuil bien que nous ayons certaines représentations humoristiques comme "la mariée de Quraysh", "Salomon et Bergheys", "Amir Teymour" et "Vali-e Shâm", etc. qui étaient jouées à certaines occasions, pour un public tant féminin que masculin.

Les scénarios et les dialogues étaient très simples et très précaires. Par exemple, "La mariée de Quraysh" met en scène l'histoire de femmes idolâtres de la tribu Quraychite et de la cérémonie d'un mariage où la fille du Prophète était invitée. Au début, Fâtemeh refuse de participer à ce mariage mais à cause de l'insistance des femmes de Quraysh et sur le conseil du Prophète, elle accepte finalement cette invitation. La mariée s'évanouit à la vue de Fâtemeh, la fille du Prophète, vêtue d'une parure offerte par les anges. Grâce aux prières de la noble invitée, la mariée revient à elle et se convertit à l'islam ainsi que les autres femmes de la famille.

A l'époque de Nâser-e Din Shâh, le Ta'ziyeh atteint son apogée. Les représentations ont alors lieu sur les grandes places et les événements de Karbalâ y sont rapportés dans leur suite chronologique, sous des chapiteaux dont le plus célèbre était le Tekieh de Dolat. Cette représentation était pour les "acteurs" l'occasion de prouver leur foi et leur attachement aux Membres de la Demeure prophétique. Il s'agissait de volontaires qui, s'ils recevaient quelquefois un "salaire" en guise de remerciements, considéraient ce spectacle comme une bonne action qui leur servirait dans l'au-delà.

La scène était carrée et les spectateurs s'asseyaient tout autour. Les acteurs étaient toujours des hommes, et les rôles de femmes étaient tenus par des jeunes gens impubères. Quelquefois, des petites filles de moins de neuf ans participaient au spectacle, et dans la ville de Boushehr au Sud de l'Iran, les rôles féminins étaient tenus par des femmes.

Comment se déroule le Ta'ziyeh ?

Les personnes jouant le rôle des prophètes et de leurs partisans sont vêtus de vert, et ils lisent leur texte qui est en général composé de poèmes. Les répliques des opposants qui sont quant à

Les "acteurs" abandonnaient leur métier pendant les deux mois de Moharram et de Safar pour se consacrer aux représentations du Ta'ziyeh qui étaient financées par les commerçants du quartier ou divers mécènes.

A l'époque de Nâser-e Din Shâh, le Ta'ziyeh atteint son apogée. Les représentations ont alors lieu sur les grandes places et les événements de Karbalâ y sont rapportés dans leur suite chronologique, sous des chapiteaux dont le plus célèbre était le Tekieh de Dolat. Cette représentation était pour les "acteurs" l'occasion de prouver leur foi et leur attachement aux Membres de la Demeure prophétique.

Pendant les deux mois de deuil, les agents du gouvernement recrutaient les gens qui avaient une belle voix aux quatre coins du pays pour les faire participer aux Ta'ziyeh de Téhéran.



eux des harangueurs rudes et tranchants vêtus de rouge, sont très violentes.

A l'époque de Nâser-e-Din Shâh, le groupe le plus célèbre était le "Daste Shâhi", qui regroupait les meilleurs chanteurs de l'époque. Pendant les deux mois de deuil, les agents du gouvernement recrutaient les gens qui avaient une belle voix aux quatre coins du pays pour les faire participer aux Ta'ziyeh de Téhéran. Des instruments de musique, des trompettes, des tambours, des cymbales et des flûtes étaient utilisés, et des chameaux participaient au spectacle qui se déroulait dans une symbolique connue du public : le bol d'eau était le symbole de la source ou de la rivière, le drapeau noir était le symbole du deuil et le tour de la scène signifiait un parcours ou le déplacement d'un personnage.

Un "metteur en scène", le chef du Ta'ziyeh, était responsable du décor et de la préparation des textes. Il connaissait parfaitement les différents registres musicaux et avait parfois un rôle dans le spectacle. Il était en quelque sorte "un chef d'orchestre" qui dirigeait à la fois les acteurs et la musique. Concernant le texte même du Ta'ziyeh, il comprend beaucoup de termes techniques et d'expressions propres à ce genre littéraire et au personnage qu'il représente. En outre, il se peut qu'un acteur joue plusieurs rôles si les autres participants ne sont pas assez nombreux ; enfin, il y a aussi des figurants qui jouent le rôle des anges ou d'animaux sauvages, comme celui du lion.

Le Ta'ziyeh religieux

Dans son ensemble, le Ta'ziyeh est l'expression du combat entre le bien et le mal, le combat entre deux forces, celle de l'obscurité et celle de la lumière. Ce genre fait partie de l'art religieux en ce sens qu'il est la représentation de récits particuliers à l'Histoire religieuse. Ce genre de représentation a existé dans la grande majorité des religions, cependant, le Ta'ziyeh, à cause de son aspect spirituel et de ses particularités islamiques, s'est fixé dans un genre qui renonçait à toute évolution, tant au niveau du texte qu'au niveau de la représentation et de l'évocation des points historiques ou

Dans son ensemble, le Ta'ziyeh est l'expression du combat entre le bien et le mal, le combat entre deux forces, celle de l'obscurité et celle de la lumière. Ce genre fait partie de l'art religieux en ce sens qu'il est la représentation de récits particuliers à l'Histoire religieuse.

sociaux. Cela le distingue donc de la forme qu'il a prise dans la chrétienté, tant au niveau dramatique qu'au niveau des sujets qu'il concerne. Dans le drame religieux de la Grèce antique, le centre du drame est dans le conflit des dieux, qui devient dans le théâtre contemporain, un conflit entre humains. Dans les dramaturgies grecques et du Moyen âge, les gens se faisaient la guerre et c'était l'un ou l'autre qui l'emportait. Le combat entraînait la victoire ou la défaite, or, dans le drame religieux iranien, le personnage est soumis à un destin qui le conduit. Son unique résistance est la condamnation de l'oppression qu'il subit, l'oppression dont il est la victime, et contrairement aux drames religieux européens du Moyen-âge qui furent influencés par le drame de la Grèce antique, il ne s'agit pas d'une oppression individuelle mais d'une oppression collective, historique et philosophique.

Ainsi, en Iran, le Ta'ziyeh met en avant le conflit entre les "Olia" et les "Ashghia", qui tourne toujours au profit de ces derniers. Cependant, la victoire n'est qu'apparente car dans l'esprit des spectateurs, ce sont toujours les "Olia" qui sont vainqueurs parce qu'ils appellent à la victoire finale de l'autre monde. Il s'agit de la représentation de la situation des spectateurs eux-mêmes qui, en apparence, sont les perdants dans le contexte politique et social de ce monde. L'oppression des personnages est la même que celle des spectateurs qui projettent leurs idéaux et leurs revendications dans ceux des personnages du Ta'ziyeh.

Le Ta'ziyeh devient ainsi le seul genre artistique en Iran qui puisse refléter les préoccupations de la société, dans toutes ses dimensions sociales, philosophiques et psychologiques. Vivre ensemble dans un pays comme l'Iran où l'eau joue un rôle vital fait naître une communauté de source. Au moindre point d'eau, se constitue un village, dans la plus grande pauvreté. L'assèchement entraîne un exode sans relâche pour trouver l'eau, dans une tragédie qui scande toute l'Histoire de l'Iran et renaît dans le drame de Karbalâ. Le drame du martyr Abbâs est ainsi le drame d'une quête de l'eau dans le désert de Karbalâ ; une tragédie qui s'organise autour de la recherche et du manque d'eau, une véritable "Tragédie de l'eau".

Le drame du Ta'ziyeh est donc un drame qui sort du cadre courant où le texte et sa valeur littéraire passent en premier lieu. Dans le Ta'ziyeh, la poésie est une poésie populaire, qui n'est pas récitée par des professionnels de la cour. Or, ce style qui passe pour un style mineur à cause de sa simplicité littéraire et psychologique et du fait des termes populaires qui le colorent, devint le style privilégié du Ta'ziyeh. Il permettait une communication facile entre acteurs et spectateurs, ainsi décrite par Gobineau :

"*Le Ta'ziyeh est un mode de discours occidental mais ne répond pas aux nombreuses règles et aux nombreux artifices du poème iranien. Les acteurs recherchent moins leurs mots que les poètes, ce qui importe c'est l'expression des sentiments, l'expression la plus vivante et la plus rapide. La langue du Ta'ziyeh est celle des couches sociales défavorisées, la langue de tous les jours, comprise par tous, même les enfants...*"

Il ne s'agit donc pas d'une langue affectée et incompréhensible, mais d'une langue sincère, poétique, remplie de finesse et de beautés naturelles et capable, quand c'est nécessaire, d'exprimer les sentiments les plus durs et les plus précis. En outre, l'acteur a une liberté d'expression très large qui lui permet parfois d'incorporer aux poèmes des

Son unique résistance est la condamnation de l'oppression qu'il subit, l'oppression dont il est la victime, et contrairement aux drames religieux européens du Moyen-âge qui furent influencés par le drame de la Grèce antique, il ne s'agit pas d'une oppression individuelle mais d'une oppression collective, historique et philosophique.

Il s'agit de la représentation de la situation des spectateurs eux-mêmes qui, en apparence, sont les perdants dans le contexte politique et social de ce monde. L'oppression des personnages est la même que celle des spectateurs qui projettent leurs idéaux et leurs revendications dans ceux des personnages du Ta'ziyeh.

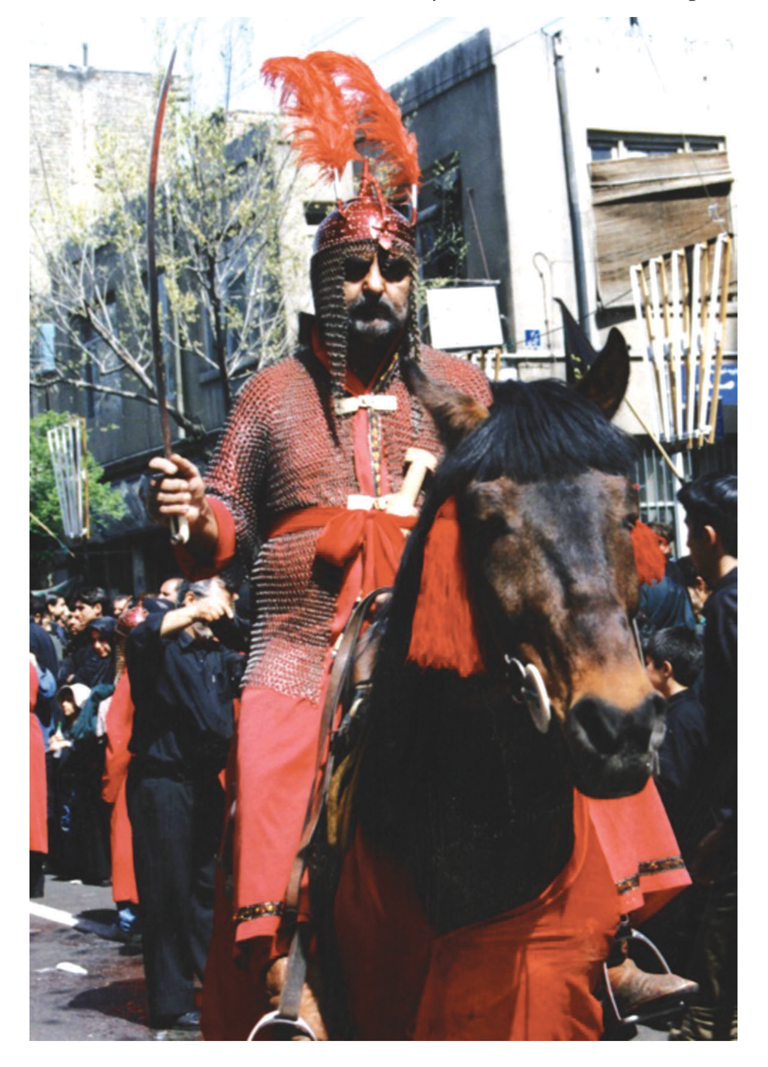
La disparition de Nâser-e-Din Shâh, mécène du Ta'ziyeh en Iran, marqua le déclin de ce genre de représentations. De fait, le désintérêt des rois qui lui succédèrent pour ce genre artistique et les remous politiques du mouvement constitutionnel aboutit à un certain oubli de ce genre de représentations.

éléments qui disparaissent dans le dialogue et dont le style n'est pas très littéraire, comme c'est le cas dans les styles "Polutus" et "Tarans".

Le rôle de la musique dans le Ta'ziyeh

Ce n'est pas sans raison qu'on a parfois qualifié le Ta'ziyeh "d'opéra tragique". Abdollâh Mostofi écrit au sujet du rôle de la musique dans la représentation du Ta'ziyeh:

" *Le Ta'ziyeh a permis la mémorisation et la transmission de certains chants nationaux. La voix est très importante dans le Ta'ziyeh, car une belle voix peut mieux émouvoir les spectateurs. Ces chanteurs suivent un enseignement auprès d'un professeur de chant qui connaît les registres musicaux et certains ont fait une percée dans le domaine artistique et musical par le biais du Ta'ziyeh.*"



Les différentes formes de Ta'ziyeh

Il existe des centaines de Ta'ziyeh, notamment le Ta'ziyeh du verger de Fadak (qui décrit l'usurpation de ce verger par le deuxième calife), celui du trône de Salomon, de la vente de la palmeraie (l'imam Ali y vend une palmeraie et fait don de l'argent de cette vente aux orphelins et aux démunis), ou encore du pillage des tentes qui présente les événements qui suivirent l'assassinat de l'Imam Hossein.

La disparition de Nâser-e-Din Shâh, mécène du Ta'ziyeh en Iran, marqua le déclin de ce genre de représentations. De fait, le désintérêt des rois qui lui succédèrent pour ce genre artistique et les remous politiques du mouvement constitutionnel aboutit à un certain oubli de ce genre de représentations. En outre, de nombreux religieux et personnalités des centres d'enseignement islamiques n'étaient guère favorables à ce genre théâtral qui mettait en scène les Imams. Le Ta'ziyeh disparut donc peu à peu du programme des cérémonies de deuil du mois de Moharram et des préoccupations gouvernementales, pour ne conserver que les cortèges funèbres où parfois des réminiscences du Ta'ziyeh dans les caravanes de prisonniers faisaient une faible apparition. Aujourd'hui, le Ta'ziyeh ne fait plus partie des cérémonies de deuil du mois de Moharram, mais certaines représentations sont mises au programme des manifestations culturelles en Iran et à l'étranger.

Les cérémonies du jour de l’Achoura

Les cérémonies de l’Achoura ne sont pas exclusivement réservées aux chiites, et durant le mois de Moharram, d'autres confessions incluant même les non musulmans participent parfois aux cérémonies de deuil. Tous les ans, pendant les dix premiers jours de Moharram et spécialement le neuvième et le dixième jour, les Iraniens oublient leur préoccupations quotidiennes pour se consacrer aux cérémonies de deuil en souvenir du martyre de l'Imam Hossein et de ses partisans. Chacun essaye, dans la mesure de ses moyens, de participer à l'organisation de ces cérémonies. Des cortèges d'hommes vêtus de noir déambulent dans les rues au son des tambours rythmés par le frappement des poitrines et des chaînes et précédés par des porte-drapeaux et des groupes de musique funèbre. Les femmes et les enfants suivent les cortèges de deuil de l'Imam, et pleurent les souffrances des prisonniers de Karbalâ. D'autres groupes distribuent des sirops et des aliments aux participants du défilé et les aspergent d'eau de rose, sous le regard des spectateurs qui remplissent les rues. Le programme se termine en général par un repas offert aux participants à la mosquée ou chez des particuliers.

Les emblèmes du cortège funèbre

Les objets utilisés dans ces cortèges ont une valeur symbolique, comme les mains d'étain ou de cuivre qui symbolisent les deux mains coupées du martyr Abal-Fazl. Les chaînes constituées de fines chaînes en grappes, attachées à une poignée de bois, sont utilisées par les participants pour se frapper successivement les deux épaules ou la tête. Ces chaînes ont une épaisseur différente en fonction de l'âge. Cette grappe de chaînes dont la disposition ressemble à celle des branches d'arbre, de plus en plus courtes à mesure qu'on approche du sommet, peut atteindre vingt centimètres et pèser jusqu'à un kilo.

Les "emblèmes symboliques" du jour de l’Achoura

Les emblèmes symboliques utilisés par les chiites le jour de l’Achoura sont des perches de cinq ou six mètres surplombées de la main symbolique ou de tissus de couleurs. D'autres emblèmes évoquent le sanctuaire de l'Imam Hossein, sa coupole et ses minarets, à Karbalâ. Des formes d'oiseaux ou de pigeons représentent l'Imam Hossein, l'Imam Hassan et les autres Imams. En outre, un emblème appelé "*alam*" vient en tête du cortège. Il était auparavant orné d'inscriptions calligraphiques et de motifs de dragons à la bouche ouverte. Cet *alam* faisait quelquefois trois mètres de large et avait en général onze motifs en forme de langues, dont celle du milieu était plus haute. Les représentations de pigeons, de paons, de tulipes, de dômes et d'autres motifs ornaient également à intervalles réguliers la largeur du *alam*. Au centre de l'ensemble, le porteur du *alam* plaçait le piquet central du *alam* dans une large ceinture de cuir, faisant avancer et s'incliner le *alam* devant les emplacements sacrés des chiites. Les emblèmes de ce genre étaient très importants en temps de guerre.

Ces cérémonies du mois de Moharram



La chute de Saddam en 2003 a néanmoins permis une renaissance des cérémonies du jour de l'Achoura et s'est traduite par une participation encore plus accrue des Irakiens au souvenir du martyr de l'Imam Hossein.

sont très courantes en Iran. Cependant, dans d'autres pays musulmans comme en Irak, nous retrouvons les mêmes coutumes, où ces cérémonies, grâce à la participation des oulémas, revêtent un plus grand intérêt.

Elles furent cependant gravement réprimées au cours de ces vingt dernières années par le régime bassiste. La chute de Saddam en 2003 a néanmoins permis une renaissance des cérémonies du jour de l'Achoura et s'est traduite par une participation encore plus accrue des Irakiens au souvenir du martyr de l'Imam Hossein. Dix jours avant le jour de l'Achoura, les Irakiens se préparent à cet événement en nommant chaque jour du nom de l'un des martyrs. Tous les soirs, après le rappel des épreuves de l'Imam Hossein et des membres de sa famille, les groupes en deuil brandissent des épées dans des mouvements réguliers au son des tambours, afin de commémorer son martyre. Le jour de l'Achoura, ils se rendent dans les mosquées et les mausolées, pour célébrer l'anniversaire du martyre de l'Imam, sous la direction d'un religieux expérimenté qui récite les différentes étapes de cet événement jusqu'à midi où un repas spécial - souvent un plat de riz accompagné de viande et de pois - est distribué gratuitement aux participants.

Au Bangladesh, le jour de l'Achoura est également très important. Les habitants du Nord-Est sont réputés pour leur respect des membres de la famille du Prophète, particulièrement "les cinq personnalités du manteau". Les habitants de près de trente villages se rejoignent lors de processions à pied pour célébrer l'anniversaire des funérailles. Bien que sunnites, les musulmans de cette région jeûnent ce jour-là et déambulent les pieds nus dans les rues, en l'honneur du martyr de Karbalâ. Avant les sermons, les participants, hommes et femmes, se joignent en groupes pour réciter chants et lamentations au rythme des coups qu'ils se donnent sur la poitrine. Ces chants traditionnels se transmettent depuis des centaines d'années sous forme de manuscrits conservés comme des trésors folkloriques dans chaque village. Le jour de l'Achoura est férié au Bangladesh et

le président et le premier ministre font un discours spécial diffusé à la radio et à la télévision, qui émettent également des programmes spéciaux et des sermons religieux. Ce jour est pour eux un jour de jeûne et de tristesse, et certains musulmans jeûnent même pendant les dix premiers jours du mois de Moharram.

En Afghanistan, surtout dans les villes de Harat, Kaboul et Mazâr-e Sharif, le mois de Moharram revêt une tonalité particulière. Chaque région a un modèle particulier pour célébrer l'anniversaire de cet événement auquel participent les chiites et les sunnites. Les cérémonies sont ponctuées par des repas offerts gracieusement par des commerçants.

En Albanie, pays européen qui compte de nombreux chiites, cette fête est également célébrée. Sa capitale, Tirana, est en deuil et les membres de la communauté chiite se rejoignent en dehors de la ville sur une colline sacrée appelée la colline d'Hazrat Abbâs.

Le président de la république et les membres du gouvernement participent aussi aux cérémonies, à cette marche funéraire, aux prêches de ce jour et au repas spécial distribué aux participants.

Quel que soit leur forme et le lieu où elles se déroulent, ces cérémonies sont organisées afin de rappeler que l'imam Hossein s'est soulevé pour Dieu et pour des valeurs telles que la dignité humaine, le respect de la prière, du jeûne, du pèlerinage et de l'aide islamique, et dans le but de souligner la nécessité de prêter main forte aux opprimés et aux déshérités.

Traduit par
Maryam DEVOLDER

Sources :
1. *Taziyeh en Iran*, Sadegh Homayouni.
2. *Les hommes et les attraits de l'Iran*, traduit par Gholamreza Samiei.
3. *Les Iraniens*, Abdol'hosein Saeidian.
4. *De la Marsiyeh à la Taziyeh*, Gholamreza Goli Zavareh.



Les jardins historiques de Birjand et de ses alentours

Maryam PAKNEJAD

Le climat relativement sec et chaud de l'Iran a encouragé les habitants de ce pays à accorder une attention spéciale à la plantation d'arbres et à imaginer une architecture en accord avec les conditions climatiques.

Les jardins iraniens sont de véritables œuvres d'art, toujours cités dans les études architecturales sur les villes et les maisons d'Iran. D'après les études des chercheurs grecs sur l'habitat en Iran, il semblerait que les maisons étaient entourées de jardins nommés "Pardis", mot d'origine mède selon le grand dictionnaire de "Deh Rodâ". Gazanfûn utilise le terme dans le récit de la visite par Laucendros des jardins de Korûsh. La civilisation islamique hérita de deux modèles de jardins iraniens, qui, le temps aidant, ont acquis un caractère universel. L'un est en forme de cuvette dont le centre est occupé par les bâtiments, à l'inverse, l'autre figure un espace entouré par les quatre ailes d'un bâtiment.

C'est durant l'époque Safavide que l'on commença à aménager des espaces ouverts dans les villes; des jardins, en plein centre des places, et d'une manière générale, des lieux propices à la flânerie, aux promenades citadines et aux rencontres. Aujourd'hui, l'Iran continue de perpétuer la tradition, et le pays est riche en magnifiques jardins.

Les jardins et les résidences de Birjand, sont un bel exemple d'aménagement des cours d'eau, des bassins et d'espaces verts. Il en résulte des paysages très agréables et souvent surprenants compte tenu du climat. Ces jardins sont en général la propriété de familles aisées, tournées vers la culture. Un certain nombre se situent dans la ville même de Birjan et dans les villages alentours; dans les résidences de Rahîm Abâd, de Mahsûmieh, Behlgard, Amir Abâd Sheibâni, Ali Abâd, Shokat Abâd, Arg Kolâ Farangi et Arg mîr Hasan Khân. Ces résidences ont évidemment de nombreux traits communs, eu égard à leur architecture.

Ce qui est regrettable en revanche, c'est le manque d'intérêt des responsables pour ces splendides jardins dont on devine qu'ils ont mille choses à nous raconter. Nous espérons que les responsables du tourisme et les gens de la région se décideront un jour (le plus tôt sera le mieux) à rendre ces jardins oubliés accessibles aux visiteurs à la recherche de sites historiques intéressants.

Les jardins et les dépendances d'Akbarieh

Ce site historique se trouve à Birjan, à l'extrémité de la rue Mo'alem, dans la région qui regroupe les villages historiques de Akbarieh. La construction par étapes de ce bâtiment explique la coprésence de différents styles architecturaux. Sa construction remonte au début de l'époque des Qâdjârs, mais elle s'est prolongée jusqu'à l'époque plus récente des Pahlavis. Cet ensemble comprend plusieurs bâtiments, formés chacun de plusieurs étages qui communiquent par un ensemble de couloirs. Dans certaines pièces, les murs sont ornés de motifs en plâtre sculpté, dans d'autres pièces, ces mêmes murs apparaissent



Sarâyân

totalement nus. Les portes sont en bois, enrichies de vitraux colorés. Les grands sapins, le long de la rue principale, viennent compléter la beauté de l'ensemble. Au rez-de-chaussée du bâtiment principal, se trouve un grand salon aux motifs en plâtre et aux portes en bois travaillé. Au milieu de cet ensemble, dans la partie principale, les murs étaient recouverts de mosaïques de miroirs qui malheureusement, ont en grande partie disparus.

Les bureaux datent de l'époque Pahlavi et constituent les éléments les plus récents de l'ensemble.

Dans les jardins, on trouve deux sortes de plantations, des plantes décoratives (des sapins) et des arbres fruitiers (des abricotiers, des grenadiers, des pistachiers).

Ces bâtiments servent actuellement de bureaux au centre de protection du patrimoine et à l'office de tourisme du sud du Khorasân.

La partie construite à l'époque des Zendis sert de bibliothèque et de locaux à l'université des arts de Birjand.

La partie centrale qui fut construite à l'époque des Qâdjârs, a été transformée en musée d'archéologie et d'Histoire humaine.

La partie construite à l'époque Pahlavi sert de bureaux, et le reste des locaux a été aménagé en restaurants et salons de thé traditionnels.

Les jardins et les dépendances de Rahîm Abâd

Ce site historique se trouve dans le

Dans les jardins, on trouve deux sortes de plantations, des plantes décoratives (des sapins) et des arbres fruitiers (des abricotiers, des grenadiers, des pistachiers).

L'intérêt porté dans cet ensemble, aux différentes méthodes décoratives est évident. Il fait aujourd'hui office d'atelier d'apprentissage pour l'artisanat de la décoration, et de bureau pour l'association de la protection du patrimoine et du tourisme de la province du Khorasân.

village de Rahîm Abâd, près de la rue Shahîd Modares et remonte à l'époque des Qâdjârs, en 1315 de l'Hégire. Cet ensemble comprend plusieurs parties dont la partie centrale, composée de couloirs, de pièces multiples, des écuries et de parties pavillonnaires dont chacune bénéficie d'un bassin central. Rahîm Abâd a trois grands salons qui servaient de lieux de réception pour l'accueil des invités. Les murs et les plafonds sont sculptés et décorés de mosaïques, de miroirs géométriques. Les portes et les fenêtres des salons sont recouverts d'incrustations en forme de croissant et décorés avec des vitraux de couleurs variées. L'intérêt porté dans cet ensemble, aux différentes méthodes décoratives est évident. Il fait aujourd'hui office d'atelier d'apprentissage pour l'artisanat de la décoration, et de bureau pour l'association de la protection du patrimoine et du tourisme de la province du Khorasân. Une dernière partie a été aménagée en restaurant traditionnel pour accueillir les nombreux touristes qui visitent la région.

Les jardins et les résidences de Behlgard

Ces bâtiments se trouvent à 1 kilomètre du village de Behlgard et à 15 kilomètres à l'est de Birjand. On y trouve deux jardins, deux bâtiments, une étable, les habitations des serviteurs et un réservoir naturel de glace.

La base de l'ensemble comprend quarante colonnes de briques. Des deux jardins, celui qui est ouvert sur l'extérieur est beaucoup plus important. Des bassins occupent le centre des deux jardins. Les glaces produites en hiver étaient conservées jusqu'en été dans des "glacières" naturelles, sorte de fosses où s'écoulait l'eau pour y geler en hiver. Les ouvriers y versaient de l'eau pour augmenter le volume, et entassaient les morceaux de glace dans des réserves pour l'été.

Les jardins et les constructions de Shokat Abâd

Se situant à cinq kilomètres à l'est de Birjand, cet ensemble, comme les précédents, est composé de plusieurs blocs typiques. Les pavillons et les bassins sont surmontés d'un grand dôme dont les ouvertures centrales laissent pénétrer la lumière dans le pavillon. L'architecture du bâtiment intérieur réservé à la famille du maître (dans la partie sud de l'édifice) rappelle les vieilles maisons de Birjand. Les principales décorations sont les encadrements en plâtre du balcon, les gouttières enjolivées et les voûtes qui cernent le pavillon au bassin. A 500 mètres de là, on peut voir une autre "glacière" naturelle constituée avec des morceaux de terre cuite.

Le bâtiment comprend également un musée d'Histoire naturelle et un restaurant traditionnel.

Les jardins et les dépendances de Mahsûmieh

Ce site historique se trouve à l'ouest de Birjand et date de l'époque Pahlavi. L'architecture de cet ensemble est, disons-le, exceptionnelle. La façade principale se reflète entièrement dans le bassin central, rappelant ainsi le bâtiment aux quarante colonnes d'Ispahan. Toutes les pièces de l'ensemble communiquent entre elles, comme dans la plupart des constructions anciennes. Il est donc possible de pénétrer dans le bâtiment par n'importe quel côté. En plus du jardin principal, on compte deux jardins dont l'un accueille un petit bâtiment. Cette ancienne demeure a gardé dans ses murs divers objets appartenant à une très vieille famille de Birjand.



La forteresse de Mûd

Les jardins et les dépendances de Mûd

A 40 kilomètres de Birjand, se dresse la forteresse de Mûd, dans le village du même nom, avec ses jardins et ses dépendances. Ce monument fut bâti en deux étapes: tout d'abord la partie principale du bâtiment, qui date de l'époque des Zendis, puis la bâtisse centrale qui remonte à l'époque des Qâdjârs. Des grilles imposantes et les quelques tours restantes peuvent difficilement rendre compte de l'ancienne majesté de la forteresse, avec ses vingt tours et son imposant fossé qui ceinture l'ensemble. Les décorations sont constituées de motifs typiquement iraniens; des oiseaux et des motifs floraux qui malheureusement, en raison des mauvaises conditions climatiques, ont presque totalement disparu.

Les jardins d'Amir Abâd

A 5 kilomètres à l'ouest de Birjand, se trouvent un autre bâtiment et son jardin attenant, typiquement iranien, qui datent du tout début de l'époque Qâdjâre. Les architectes qui ont conçu cet ensemble semblent avoir été inspirés à la fois par l'architecture islamique et par les façades traditionnelles iraniennes, ce qui a donné naissance à un ensemble très original. La forme en croix du rez-de-chaussée se retrouve également au premier étage. Une impression d'harmonie dans la totalité du petit bâtiment. Des décorations très simples ont été utilisées.

Le bâtiment, actuellement, dépend de l'Université d'agriculture de Birjand. Les responsables du tourisme et de la préservation du patrimoine ont pour projet de transformer ce bâtiment en musée de l'agriculture, en coopération avec l'université de Birjand. ■

La forteresse de Mûd fut bâtie en deux étapes: tout d'abord la partie principale du bâtiment, qui date de l'époque des Zendis, puis la bâtisse centrale qui remonte à l'époque des Qâdjârs.

Yadollah Royaï
A la recherche de ce mot solitaire*

Rouhollah HOSSEINI
Université de Téhéran

Au commencement du mot
Paraît toujours la fin d'une chose
Qui n'est pas mot
Ce que je vois
Dépasse la vitesse de l'étant
Et ce que je ne vois pas
Dépasse les lèvres



Et au commencement était l'attente. Traînant sur les bords de l'existence, dans ce loin lointain, où règne l'obscur, on entendit le mot et surgit le monde. Le mot fut le monde. De ce commencement, entre autre, la poésie rendit l'écho. Elle se fixa pour objectif d'extraire sans cesse le monde de l'obscurité, de l'oubli. En ce sens, la poésie est, pour reprendre le mot de Blanchot, une quête orphique. Dans cette même optique prend place le travail poétique de Yadollah Royaï, le plus éminent représentant d'une veine contemporaine de poésie formaliste en langue persane : la "poésie de volume" ou l'"espacementalisme" qui suggère au poète de pousser encore plus loin son expérience, en dotant l'image d'une dimension nouvelle, une troisième, faisant office de liant entre deux mots (ou plus) en vue de réaliser une image inédite, et le surgissement d'un volume :

Deux choses qui se touchent
Touchent une troisième
Le toucher

Le poète est ainsi amené à découvrir, grâce à ses manipulations, de nouvelles dimensions dans les mots et dans la syntaxe. Le mouvement s'empare alors du sens et de la lecture, pour faire du morceau poétique, de l'œuvre dans son ensemble, un objet singulier et complexe, difficile d'accès.

Né en 1933 à Damghân, au cœur du désert iranien, Royaï vit à présent en France où il a publié de nombreux ouvrages de poésie dont : Dans les années nocturnes en 1994, Et la mort était donc autre chose en 1997 et La pensée en je signature en 2004. Parmi ses premiers ouvrages, on peut citer Les poèmes de mer en 1967, De je t'aime et Les nostalgies en 1968.

Quelle lèvre en moi
S'installa dans l'espace des instants
Et chanta ?
Quel besoin en moi
Ouvrit sur le passé
Les fenêtres de mon mot ?

* Voir la rubrique littérature (*Tel qu'en lui-même enfin: l'espacementalisme*)

De je t'aime

De toi je parle de doucement
De toi je parle de te dire
De toi je parle d'avec liberté

De toi quand je parle
Je parle
De l'amant
Du mystique

De je t'aime
De je t'aimerai
De penser au passage en solitaire

Moi avec le passage par ton cœur je traversais
Moi avec le voyage du noir de tes yeux est beau
Je vivrai

Moi avec dans ton espoir
Je subsisterai
Moi avec en parlant de toi
Je chanterai

Nous tenons nos souvenirs du nocturne
Nous tenons nos souvenirs de la fuite
Dans la mémoire
De la jouissance promise dans le secret
Les souvenirs nous sommes des chuchotements…

J'aime le parler de toi
Ô un éclat de doucement
J'aime l'entendre de toi
Sois le rare plaisir de l'entente !
Toi, de par la ressemblance, de par la beauté
Sois le voir pour mes yeux assoiffés !

La mort du visage

Ta bouche ouverte
Un bras fut
Pendu
De l'épaule, de la prière

Bouche fermée te voilà
Voici le bras de mes paquets
Versés sur l'épaule dans l'injure

Bouche close, la galaxie
Gelée dans l'étang
S'ouvre doucement
Fatiguant la forêt
A mes oreilles

Parle doucement !
Que mon vol d'armes
De tes lèvres
Parvienne à cacher
Au creux de tes lèvres
Et la galaxie et l'étang.

Du témoignage qui coule au bout du doigt

La ruine s'élève de ton regard
Quand
Se lève ton doigt

Mystère je deviens
Et m'enroule autour de ton doigt
Alors qu'il indexe les ruines
Ton doigt se levant avec ton regard
Enroule mon visage
Dans cette voix qui rampe

Sur les bancs de la souffrance

Et mon visage
Ce familier de la souffrance
Se mêlait aux lattes de torture
Sur le soi des lattes
Et les lattes en soi
Se faisaient miroir
Pour le miroir.

Avec les yeux de l'étrangeté
Mes prunelles furent le temps
Et l'errance du genou dans la plaie
Et le fouet de la signature sur le dos.

Du mensonge dans la douleur il y avait
Et de la calomnie dans l'épopée
Et sous le joug, des têtes
Lançant leur sommeil la nuit
Au plein milieu de leurs cheveux.

L'ancienne citadelle
Se réveillait
Dans un triomphe sauvage
Sur les toits de la ville
Au moment où la flamme
Montait l'arbre nocturne
Le vieil architecte
Joua de son médiateur
Au lieu de la folie
Sur le corps du monde.

A l'instant de la cendre

A l'instant de la cendre
De feu fut ma conduite
Quand j'apercevais
Un nuage
Pleurer ma cage.

Ma prison pleuvait dans le tumulte du feu
Quand
La haute conduite de l'eau
Retournait avec les marges renversées

Je me gonflais d'artificiels songes
Comme si des cyclones
Et la lumière
Se déformaient sur le monde non éclos
De la mort
Au sein d'un ciel de vents
Et de voix cristallines

A l'instant de la cendre
Un nuage pleure
Ma cage mondaine
Quand la haute conduite de l'eau
Est en forme de cage
Quand
En forme de liberté est la mort
A l'instant de la cendre.

La mort en chemin

Et la mort
Fut en forme de corde, attendant la mort,
Et sur le chemin, attendant la mort
S'en allait avec la mort attendant

Quand la corde vit son miroir
Et que la mort reconnut la mort
Une transparence vit le soldat condamné
Et dans la transparence du miroir
Elle réfléchit :
Je suis mercure.

Voleur d'enjoliveurs

Sâdegh TCHOUBAK

On l'arrêta au moment où il allait arracher de la roue le deuxième enjoliveur. Il avait caché le premier sous son aisselle et tâchait de sortir le deuxième avec son tournevis, lorsqu'un coup lourd et écrasant le fit s'effondrer à même le sol. Puis un coup de pied dans l'abdomen lui souleva l'estomac et ses yeux s'éteignirent. Il poussa quelques hoquets secs et s'évanouit.

L'enjoliveur tomba de sous son bras, se mit à rouler et alla s'échouer un peu plus loin dans la rue. On s'attroupa autour de lui. Un homme le prit par le bras et le souleva. Il était plié en deux, incapable de se redresser. Un fort coup sur la nuque et une paire de taloches le jetèrent de nouveau à terre. Son visage éploré et souffrant se contractait, peinait. Il avait treize ans et ne portait pas de chaussures.

Une grosse Cadillac noire toute flambante gisait comme un scarabée au milieu de la foule sans se soucier de l'enjoliveur qu'on venait de lui subtiliser. Et le petit garçon, telle une mouche sous l'effet d'un insecticide, se tortillait dans le cercle tracé par un mur de jambes maladives et tordues. Les paroles mordantes et fielleuses qu'il entendait ne laissaient pas de répit à sa douleur.

- Fils de … tu voles donc en plein jour?
- C'est sans doute celui qui a volé avant-hier notre pot à eau
- Dis donc, qui t'a amené vers ce quartier?
- Il y a quelques jours, on a volé aussi notre chaudron.
- Des larcins, il n'y en a jamais eu dans cette rue.
- Mais c'est à qui, cette bagnole?
- La bagnole? Tu ne connais pas ? Elle est au seigneur Hâdj Ahmad, le directeur du syndicat des bouchers.
- Je vais appeler un agent.
- Il n'y a pas d'agent. Emmenons-le au commissariat!
- Quand on l'aura foutu au trou, l'envie de voler lui passera.

Le voleur avait la bouche pâteuse. Il sentait comme le poids d'une lourde charge qui l'empêchait de bouger. Une autre personne lui saisit l'épaule, le souleva, lui cracha au visage et lança:
- Dis donc, qui t'a amené vers ce quartier?

L'homme était imposant, avec des yeux exorbités, l'échancrure de sa chemise ouverte et une barbe courte et hérissée couvrait son visage.
Le petit garçon essaya de se redresser mais il flageola. Le sol se dérobait sous ses pieds. La douleur l'exaspérait. Son visage se crispa et il parvint à dire: " Pour l'amour de L'Imam Caché[1], ne me battez pas. Je suis malheureux".

Les coups de poing reprirent de plus belle; des coups de tête et de pied, et on lui couvrit le visage de crachats.
Il essayait de couvrir de ses mains tout son corps, mais il n'y parvenait pas, et ses cris s'étranglaient dans sa gorge. Il saignait de la bouche et du nez et son sang se mêlait à ses larmes.

" Maintenant, il faut frapper à la porte de Hâdji pour qu'il vienne en personne lui régler son compte" proposa le maraîcher du coin qui connaissait bien



le Hâdji en question. A la suite de quoi, il cracha par terre et éclata de rire.

On frappa à la porte et Hâdji vêtu d'une chemise et d'un pyjama larges et crasseux vint ouvrir. Avec son crâne chauve, ses yeux cernés au-dessous desquels pendaient des chairs fripées et son gros ventre, il avait plutôt l'air plouc. Son fils en tenue de cow-boy américain et armé d'un fusil factice, vint se planter devant lui sur le seuil de la porte et, soutenu par son père, se mit à dévisager les gens en leur lançant des regards curieux. Il avait le même âge que ce garçon qui se tordait de douleur, se tortillait par terre, et dont les larmes se mêlaient à son sang.

Hâdji demanda: Où est le voleur?

Il savait qu'on avait arrêté le voleur de ses enjoliveurs. On l'avait informé et il était venu lui-même ouvrir la porte.

La foule se recula pour laisser passer Hâdji qui se dirigea dans la rue vers le garçon. Celui-ci était toujours plié en deux. Et le bitume était trempé par son urine et son sang. A son arrivée, il flanqua un coup de pied dans l'estomac du voleur, si bien que son visage prit une sombre allure, qu'il suffoqua, et que son corps fut pris de convulsions.

- Il fait le mort.
- Mais il est increvable, lui.
- Si on en pendait un, les autres n'oseraient plus voler.
- Il faut lui couper la main et mettre le moignon dans l'huile chaude. Il joue la comédie.

Le petit garçon gisait recroquevillé sur le sol; une écume ensanglantée sortait par la commissure de ses lèvres et le bitume était rouge et mouillé d'urine et de sang. ■

Traduit par
Mahmoud GOUDARZI

1. Le dernier Imam dans la tradition chiite.

Une actrice venue d'ailleurs

Mehdi SHOJAÏ

Un homme d'un certain âge s'approcha d'une jeune femme qui se prenait pour une beauté et lui demanda, perplexe :

-Excusez-moi, Mademoiselle. Vous ne seriez pas Sharon Stone par le plus grand des hasards?

- Non, mais…, répondit la jeune femme en minaudant.

L'homme s'empressa d'ajouter:

-Ah! C'est bien ce que je pensais parce que…

-Mais tout le monde trouve que je lui ressemble beaucoup. Pas vrai? dit-elle en lui coupant la parole.

Après avoir mûrement réfléchi, l'homme répliqua d'un ton ferme:

-Non, ils ont décidément tous tort! Sharon Stone est d'une beauté à couper le souffle, alors que vous n'êtes pas belle du tout. Voilà comment j'ai deviné que vous n'étiez pas Sharon Stone.

-Comment oses-tu me dire ça? s'écria-t-elle furieuse. Ne sais-tu pas comment on s'adresse à une femme? N'en n'as-tu donc pas fréquenté dans ta vie?

-Si, mais aucune d'elles ne s'est jamais prise pour Sharon Stone!

-Et alors? contesta-t-elle vivement.

Sur un ton propre aux détectives, l'homme répondit:

-Voyons, c'est bien simple. Comme vous pensiez avoir un faux air de cette actrice célèbre, je cherchais uniquement à vous apprendre la vérité, bien qu'elle soit très douloureuse.

-Ça ne te regarde pas pour qui je me prends! Tu as bien compris?

Et ceci dit, elle s'apprêta à lui flanquer une gifle.

Ça lui apprendra à se moquer des autres!

Le malheureux recula, pensant qu'il serait plus sage de poursuivre son chemin. Mais la jeune femme n'avait pas du tout l'intention de le laisser s'en tirer à si bon compte. La foule de gens, qui s'était rassemblée, préférait pour sa part que la querelle se poursuive. Cette scène comique aiguisait la curiosité de ces citadins dont les vies étaient dépourvues de toute joie.

Décidément amusé par cette mise au point ridicule, un jeune homme lança: " Ne bouge surtout pas de ta place! Il faut régler cette question au plus vite."

Rouge de colère, un vieillard s'écria: " Alors ça, c'est du jamais vu! Où sont donc passées vos bonnes manières? Un homme de votre calibre, tiré à quatre épingles, devrait avoir plus de tact dans ses relations sociales. Ma foi! Les

gentilshommes, cette espèce menacée, sont en voie de disparition. Que le ciel nous vienne en aide! "

Un troisième, de nature plus sereine, dit :

-Allons, un peu de calme. Prenez le temps de respirer jusqu'à trois. Ce n'est quand même pas la fin du monde. Nous allons tirer cette affaire au clair ensemble.

Malgré tous ces yeux qui étaient fixés sur lui comme des aimants, l'homme essayait de trouver un moyen pour s'enfuir. Essayant de voir ce qui retenait tous ces gens, un jeune homme lança d'une voix sifflante:

-Qu'est-ce qui se passe ici, Mademoiselle? Cet homme vous tape-t-il sur les nerfs? Sa présence vous opportune?

- Gêner? Quelle drôle de question! Cet écœuré… ce salaud est en train de me rendre folle!

Un drôle de spectacle s'offrait aux yeux des nombreux curieux qui s'étaient rassemblés:

La " belle ", suivie de quelques autres personnes, courrait après le jeune homme infortuné qui détalait à toutes jambes. Ils se rendaient tous au commissariat.

***

Dès qu'ils arrivèrent au commissariat, la jeune femme commença à relater le cours des événements, avant même de donner la chance au pauvre agent de lui poser la moindre question.

-Monsieur, commença-t-elle d'une voix remplie de haine, j'ai une plainte à déposer contre cet homme. Il m'a humiliée en public!

L'agent aux joues creusées par de profondes rides se tourna vers cet étrange homme qui profitait de l'occasion pour se donner un coup de peigne et lui demanda:

-Est-ce vrai?

-Je lui ai seulement dit qu'elle ne ressemblait pas à Sharon Stone. C'est tout. Si c'est un crime d'apprendre la vérité à quelqu'un sur son apparence physique, dans ce cas je me déclare coupable.

L'agent n'en croyait pas ces oreilles; il n'avait jamais vu ni même entendu un cas pareil! Il dévisagea la jeune femme à son aise; elle était vraiment un beau brin de fille.

-On aura donc du fil à retordre avec vous, dit l'agent.

-N'en doutez pas! lança-t-il.

- Ça ne le regarde pas pour qui je me prends! reprit-elle.

-Oui, elle a raison, dit l'agent en prenant parti pour elle. Ça ne vous regarde pas pour qui elle se prend?!?

-Vous avez l'habitude de tout répéter banalement comme un écho? demanda l'homme d'un ton amusé.

-Qu'est-ce que vous entendez dire par là ? demanda l'agent de police aussitôt.

-Voyons, ne faites pas semblant de ne pas comprendre. Laissez-moi vous expliquer ça en d'autres termes. N'exagéreriez-vous pas un petit peu?

Agacé de ne pas avoir compris du premier coup, l'agent s'écria:

-Répondez à ma question sans détour!

-Écoutez-moi bien, mon cher. Laissez-moi vous éclaircir certaines choses. Comme je vis dans cette société, je me sens concerné par tout ce qui se passe dans mon entourage. Je ne peux donc pas me permettre d'être indifférent à ses problèmes. Je me sens responsable monsieur…je dirais même éminemment

responsable. Se prendre pour une grande personnalité est une nouvelle maladie qui se répand à toute vitesse dans notre ville et ne cesse de faire de nouvelles victimes. Je ne veux pas que ces pauvres gens vivent dans l'erreur. Je vous prie de ne pas prendre mon diagnostic à la légère, monsieur l'agent. La situation est très préoccupante. Hier, j'ai vu une vieille dame qui se prenait pour Sophia Loren! J'ai mis un temps fou à lui faire comprendre qu'elle se trompait. Bon, pour être franc, j'avoue que je ne suis pas sûr d'avoir réussi mon coup. En fin de compte, la pauvre n'avait pas l'air très convaincue. Hier même, l'agent Minoucheri m'a reçu à bras ouverts au commissariat numéro, voyons voir… treize. Un type très sympa d'ailleurs.

L'agent sortit un stylo de sa poche et mit un peu d'ordre dans les feuilles éparpillées sur sa table.

-Ah! Je commence à comprendre, dit-il. Vous avez donc l'habitude d'embrouiller la pensée des femmes et de leur poser des problèmes.

-Oh, non Monsieur. Dieu merci, je ne croise pas ces gens tous les jours dans la rue. Mais bon… j'avoue que parfois ça arrive même deux fois par jour. Enfin, il n'y a pas vraiment de règle générale. Vous allez peut-être sourire… Il y a même des hommes qui sont atteints de cette maladie. Certains se prennent pour Marlon Brando, d'autres pour Alain Delon! Et ce qu'il y a de plus intéressant dans toute cette histoire, c'est qu'il y a même des gens qui se prennent pour des savants…On vit dans un vrai monde de fous!

La jeune femme se remaquilla avec coquetterie, replaça son miroir dans son sac à main et déclara sur le ton de la victoire:

-Un raseur professionnel quoi! Je suis ravie de t'avoir arrêté.

-Non, Monsieur l'agent, dit-il pour se défendre. Raseur? Alors là, pas du tout, et encore moins raseur professionnel! Et qu'est ce qu'" arrêter " veut dire? Je vous ferais remarquer que je ne suis pas un fugitif non plus.

-Vous donnerez les explications nécessaires au juge, dit l'agent qui commençait à en avoir assez de cette histoire invraisemblable. C'était vraiment beaucoup de bruit pour rien.

-Remplissez ce formulaire, dit l'agent en s'adressant à ce sauveteur de l'humanité autoproclamé.

-Vous aussi, dit-il en tendant quelques feuilles à la coquette jeune femme.

-Mademoiselle, auriez-vous l'amabilité d'écrire votre numéro de portable? dit l'agent après avoir longuement examiné les feuilles.

-Certainement, dit-elle en retour.

-Dois-je vous donner mon numéro de portable moi aussi ? demanda l'homme d'une voix étouffée.

-Oui, ça serait une bonne idée, répondit-il.

-Mais… je n'ai pas de portable! dit-il d'une petite voix.

-Nom d'une pipe! Alors pourquoi m'avez-vous posé cette question? grommela l'agent entre ses dents.

-Je voulais juste m'assurer que ça ne dérangeait pas, dit l'homme soulagé.

- Je vous assure que ça ne pose aucun problème! répliqua l'agent à bout de nerfs.

- Pourriez-vous me répéter, Mademoiselle, la cause de votre plainte de façon plus précise? J'ai du mal à la formuler par écrit.

-PLAINTE: AUCUNE RESSEMBLANCE AVEC SHARON STONE. Comique, non? Alors que vous m'avez traité de salaud et d'écœuré!

répondit l'homme d'un air ironique.

-Une fois que le dossier sera complet, vous irez tous les deux au tribunal. C'est au juge de faire le nécessaire…

-En principe, le juge tirera cette affaire au clair. Il nous dira, en fin de compte, si cette jeune femme ressemble oui ou non à Sharon Stone. Un travail de patience, mais d'espoir, s'exclama l'homme, satisfait et pensa:

" Le pauvre! Ça sera terriblement difficile pour lui de se faire une opinion.

Surtout s'il examine la question de près. "

-Mais non, dit l'agent. Il n'y a que les faits qui l'intéressent. Vous avez humilié cette jeune femme et lui avez causé, ne l'oublions pas, de nombreux problèmes. Le juge se penchera sur ce cas et prononcera ensuite sa sentence.

Puis, jetant un coup d'œil sur sa montre, il dit:

-Comme le temps passe vite! On va bientôt fermer. Vous allez passer la nuit ici et demain matin, vous irez au tribunal.

L'homme se retourna vers la femme et dit:

-J'ai étudié votre ravissant visage de plus près et il me semble, à présent, que j'ai mal jugé. Vous ressemblez drôlement à Sharon Stone.

-Vous pensez vraiment ? dit la jeune femme, ravie.

-Oui, je n'ai jamais été aussi sûr de quoi que ce soit dans toute ma vie. La ressemblance même est frappante, je vous jure. Sinon, pourquoi ai-je aussitôt pensé à Sharon Stone parmi tant d'autres vedettes?

-Je rêve du jour où je pourrais finalement la rencontrer et voir si elle aussi trouve qu'on se ressemble comme deux gouttes d'eau, dit-elle d'un air distrait.

-Elle aussi sera étonnée de voir à quel point vous lui ressemblez. N'en doutez pas! dit-il convaincu.

La femme s'adressa à l'agent :

- Je veux retirer ma plainte, dit-elle. Ce que je crains par-dessus tout, ce sont les ennuis avec la justice. Pour ce qui est de ces feuilles… déchirez-les qu'on en finisse au plus vite.

-Il n'en n'est pas question! Le juge s'acquittera de son devoir.

-Même si je retire ma plainte?

- Impossible! Ça serait une infraction à la loi.

- Et votre système judiciaire a le numéro de portable de cette dame, lança l'homme en prenant le temps de savourer cette nouvelle victoire.

L'agent fit la sourde oreille et dit :

- Ça sera difficile, mais je vais faire mon possible.

L'homme se leva et se dirigea lentement vers la porte, mais avant de sortir, il se retourna vers l'agent pour lui demander:

-Est-ce que je pourrais vous poser une dernière petite question? Je me la suis posée plusieurs fois depuis que je suis entré dans cette pièce. Je meurs d'envie de savoir si...

-Allez-y ! Posez la sans plus tarder, dit l'agent en déchirant les feuilles.

-Ne ressemblez-vous pas à Sherlock Holmes?■

Traduction libre par
Shekufeh OWLIA



LE JOURNAL DE

TEHERAN

Le plus fort tirage des journaux en langue étrangère publiés en Iran

Journal de Téhéran
19 Février 1937
30 Bahman 1315

L'inauguration de la ligne Téhéran - Bandar Shâh

Comme cela avait été annoncé hier on procédera, aujourd'hui 14 heures, à la cérémonie d'inauguration de la section du Transiranien Téhéran Bandar-Shâh. La jonction du plateau central asiatique à la Mer Caspienne est un acte pratiquement réalisé.

Aujourd'hui, tout Téhéran pavoisera, le peuple entier témoignera sa joie, son contentement, sa fierté, pour célébrer l'achèvement de cet ouvrage dont l'exécution s'est parfois trouvée handicapée par un manque complet de moyens financiers, d'ordre, de volonté et parfois par la faiblesse des gouvernements passés. Tout cela n'existe plus aujourd'hui et le Transiranien consacre et confirme pratiquement la parfaite indépendance politique et les capacités financières et économiques de notre pays.

Des éloges ?... Non ...Des vérités - ...Oui. Une mise au point basée sur des actes.

Lorsqu'il y a 11 ans, on parla de la construction d'une voie ferrée, les anciens, tous les anciens, eurent un sourire. La voie ferrée … le Transiranien… un rêve, une utopie dont la réalisation exigeait des capitaux étrangers, car les ressources du pays étaient insuffisantes pour assurer ces vastes constructions. Des capitaux étrangers, donc une prépondérance économique et financière d'éléments étrangers dans le pays. Les jeunes, plus optimistes, ne renonçaient pas cependant à l'idée de ce plan colossal, mais se demandaient avec anxiété où et comment on pourrait trouver les fonds nécessaires pour cette réalisation d'un idéal national. Cependant, les gouvernements qui se succédèrent réalisèrent cette idée et à l'heure présente tout le monde doit s'incliner devant le fait accompli.

Ainsi, la Perse d'il y a vingt ans, cette Perse qui sous la dernière dynastie engageait

des pourparlers suivis pendant 8 à 10 jours pour contracter parfois des emprunts qui ne dépassaient pas 100 à 200 000 rials aux banques étrangères installées dans le pays, cette même Perse, l'Iran d'aujourd'hui, a pu réaliser par ses propres moyens la construction du Transiranien en dépensant de ses propres ressources plus d'un milliard de rials.

L'arrivée du Transiranien a changé complètement non seulement l'aspect mais aussi la vie de Téhéran et ce changement se poursuivra normalement et régulièrement par la facilité des communications. Les grandes banlieues de la Capitale, particulièrement Khar et Varamine, sont actuellement des centres agricoles importants. Jadis, étant donné le splendide rendement des terres de ces régions, on nommait ces deux banlieues "le grenier de Téhéran". Aujourd'hui, cette appellation ancienne est devenue une réalité. La superficie des terres arables a augmenté en de très notables proportions et ce mouvement de relèvement agricole se poursuit toujours régulièrement, car le paysan bénéficie du passage de la voie ferrée pour assurer la vente de ses produits.

Dans quelques mois, Ghom et Soltânâbâd [NDLR : Arak d'aujourd'hui] seront reliés à la Capitale et on prévoit la jonction complète du Nord-Sud, de la Caspienne au Golfe Persique, pour 1938.

La construction d'une voie ferrée a toujours été un idéal pour tous les éléments du pays, mais sa réalisation dépendait de la conception des dirigeants du jour. Après son voyage eu Europe, feu Nasreddin voulut doter le pays d'une voie ferrée et c'est alors qu'il donna à une Société belge la concession de la construction du chemin de fer Téhéran-Shâh Abdolazim. Notre Souverain décida aussi la construction d'une voie ferrée, mais au lieu du projet peu ambitieux de Téhéran-Shâh Abdolazim, c'est aujourd'hui le Transiranien dont on fête joyeusement et fièrement l'inauguration.

Parallèle curieux et typique qui montre la différence de conception, la grandeur dans la réalisation, car aujourd'hui ce qui compte, la seule chose qui domine et qui s'impose c'est l'amour de la Patrie, le service à la collectivité, le relèvement de la masse.

[…]

20 février 1937.

La journée de vendredi a été une grande journée fériée. Il n'est pas un Iranien qui ne se soit associé à cette joie provoquée par l'arrivée du Transiranien à Téhéran.

Dès midi, des autobus partant de tous les centres de la ville transportaient des groupes compacts près de l'ancienne Porte du Khar. Téhéran était bondé : les avenues, les magasins, les ruelles, les maisons, partout on voyait flotter fièrement les couleurs nationales. Dans l'espoir de voir passer le premier convoi, des milliers et des milliers de gens s'acheminaient vers la gare.

Vers 15 heures, les clameurs de la foule qui attendait sur les trottoirs de l'avenue qui conduit à la gare, annoncèrent l'arrivée des membres du gouvernement. Ces derniers se rendirent sur un terrain près de la ligne où on devait procéder à la cérémonie de l'inauguration. Ce terrain avait été préparé avec beaucoup d'attention. D'un coté les membres du gouvernement, les hauts fonctionnaires, les députés et les nombreuses personnalités présentes, en face, les

officiers supérieurs, les hauts fonctionnaires du ministère des travaux publics et les ingénieurs des travaux, au milieu une place spéciale pour le Souverain. Monsieur Ahi, ministre des voies et communications prononça le discours suivant:

Discours de Monsieur le Ministre des Voies et Communications

" Je suis très heureux de relever aujourd'hui que la section la plus importante de la construction de la voie ferrée de l'Iran, qui traverse le pays d'une frontière à l'autre, est terminée. Aujourd'hui les convois partis de Bandar Shâh et du Mazandaran sont arrivés à Téhéran et la confirmation de cette réalité augmente la fierté de toute la Nation.

Outre cette section du Nord dont la longueur est de 461 kilomètres, on a terminé la construction et posé des rails sur un espace de plus de 336 kilomètres dans le Sud, ce qui nous donne plus de 797 kilomètres sur le tracé total du Transiranien qui est de 1387 km entre Bandar Shâh à Bandar Shâhpour. Il ne reste en réalité pour réaliser l'union complète du Transiranien que 540 kilomètres seulement, travail qui se poursuit avec une grande activité et beaucoup d'ordre.

Les dépenses effectuées jusqu'à aujourd'hui pour la construction de cette ligne, hors dépenses d'exploitation ou d'achat de matériel de transport pour l'exploitation de la voie ferrée, se montent à un total de 810 588 000 rials dont le détail est établi sur le prix de revient du kilométrage avec un minimum de 602 420 rials pour les lots 17 et 19 et un maximum de 5 000 000 rials pour les lots 6 aux lots 11.

Le nombre des grands ponts de cette ligne dont la longueur dépasse 15 mètres, se monte à 108 et la longueur totale de ces travaux d'art est de 4 600 mètres. On a en outre construit 94 grands tunnels sur cette voie et la longueur totale de ces derniers travaux est de 23 410 mètres. La gare de Téhéran qui n'est pas encore terminée, a vingt immeubles différents pour des ateliers et différents services annexes de l'exploitation. Les lignes secondaires (vicinales) de cette station s'étendent sur 31 kilomètres. La majeure partie de ce travail est déjà terminée et le reste sera rapidement fini. Le total des dépenses pour les constructions se rapportant à la gare de Téhéran ainsi que l'achat des machines, outils, appareils, se monte à 80 000 000 de rials.

La présence de cette grande ligne que la Nation iranienne a toujours désirée depuis de très longues années pour consolider et faire progresser sa situation économique, assurera à tout le pays d'immenses avantages à tous points de vue".

A la suite de ce discours, un convoi conduit par une puissante locomotive, une des plus fortes machines pour les pays montagneux, se mit en route et passa devant tous les invités qui applaudirent frénétiquement l'arrivée du premier train. Le premier convoi comprenait le wagon impérial, puis le wagon des ministres. Peu après, un second convoi passa ayant des wagons de voyageurs, puis le troisième arriva transportant du matériel et des traverses.

Quelques détails sur le Transiranien

La longueur totale du Transiranien qui reliera la Caspienne au Golfe Persique

est de 1435 kilomètres.

La pente de cette ligne varie selon les régions de 7 à 28 par kilomètre.

La photo que l'on voit ci-après montre une section très difficile au point de vue technique. C'est la passe de Gadouk.

Cette section qui commence au kilomètre 210 se continue jusqu'au kilomètre 237 (section Nord). Ce sont les 27 kilomètres du point culminant à traverser.

On voit très nettement vers le milieu de la photo le tracé du torrent que le Transiranien traverse sur trois ponts à différentes altitudes.

Sur cette distance de 27 kilomètres il y a 36 tunnels dont le plus court a 18 mètres et le plus long 1.174 mètres; les 36 tunnels ont une longueur de 9.147 mètres.

Sur le trajet de Firouz Kouh à Shâhi, soit sur une longueur de 130 kilomètres, il y a 68 tunnels construits sur des terrains très difficiles.

Au kilomètre 237 il y a le tunnel de Gadouk, d'une longueur de 2.888 mètres. C'est le tunnel le plus long du Nord.

On voit sur cette photo la traversée finale. Le point culminant de la ligne est à 2112 mètres d'altitude le tunnel à une longueur de 871 mètres et le sommet de la montagne a une altitude de 2215 mètres. Il y a donc une différence de 103 mètres entre la ligne du Transiranien et le sommet de la montagne.

Le principe qui a dominé dans l'ensemble de cette construction est un pourcentage régulier des côtes avec en certains cas une prolongation de la ligne et des détours pour assurer une exploitation intense avec l'usage de locomotives puissantes mais normales.

Pratiquement, comme on a pu s'en rendre compte vendredi, ces principes ont été presque toujours appliqués. ■

M.H.



Boîte à textes

"Que sais-je de l'Iran"

Maaike BLEEKER
Shâhin ASHKAN

Il y a sept ans Mohammad Hassan Khoshnevis, directeur du bureau des recherches culturelles, lançait la collection "Que sais-je de l'Iran", dont le cinquantième titre est paru dernièrement. Ces ouvrages ont reçu un accueil favorable du public et certains d'entre eux en sont à leur quatrième édition.

Ces livres offrent des informations générales sur des aspects de l'Iran dans des domaines aussi variés que l'histoire, la culture et la littérature. Bien que respectant les standards académiques au niveau du contenu, ses ouvrages ne s'adressent pas à des chercheurs professionnels mais plutôt à un public de jeunes et d'étudiants. Les sujets couvrent les catégories suivantes : la géographie de l'Iran, l'histoire des villes et régions, les coutumes et les cérémonies religieuses, la langue et sa calligraphie, l'architecture, le cinéma, l'économie, les personnalités culturelles et littéraires et enfin les oeuvres littéraires et historiques. Chacun des thèmes traités comprend un ou plusieurs titres et offre ainsi au lecteur une vision globale du sujet.

Tous les écrivains sont des experts en leur matière et leurs analyses s'appuient sur une recherche systématique et profonde. Leur caractéristique commune est le souci de l'information.

Dans la catégorie géographie, *Lorestân* est le vingtième opuscule de cette collection écrit par Mohammad Bâgher Vossoughi. Cet ouvrage présente la région du Lorestan, située au sud dans la province de Fars. L'auteur analyse également la situation historique et sociale, en donnant des informations bien étayées sur l'ancien et le nouveau Lorestan.

La procession des palmiers constitue un autre thème abordé par Ali Bloloukbashi. L'importance du travail de l'écrivain réside ici dans le regard détaillé et précis qu'il développe sur la procession des palmiers et la signification de ce mot. Le palmier serait le symbole du cercueil, porté sur les épaules pendant le deuil de l'Imâm Hossein, lors de la cérémonie de l'Achoura. L'auteur s'est ici appuyé sur

de nombreuses sources persanes, arabes et anglaises. En annexe, des images, photos et dessins de toutes sortes de palmiers, ainsi que de nombreuses notices en bas de page en rendent la lecture plus ludique.

Dans la catégorie des personnalités culturelles et littéraires iraniennes, on peut citer la recherche de Hâshem Banâpour sur la vie, les oeuvres et les idées de Eynolghozat Hâmedâni, haute figure du soufisme. Certaines de ses œuvres comme *Des résolutions et des lettres* sont également considérés comme des textes classiques du soufisme. Sa vie fut brève: il n'avait pas encore atteint sa trentième année quand il fut pendu et son corps brûlé, sacrifié à la haine des Oulemas rigoristes de son époque.

Concernant le sport, le *Football en Iran* retrace l'histoire et la situation de cette discipline. Son auteur, Hossein Mohammad Nabi, relate les origines de ce jeu populaire, la constitution des différents clubs ainsi que son évolution en Asie et dans le monde. Outre les informations globales concernant le processus de formation du football en Iran, Mohammad Nabi s'intéresse également à la dimension scientifique de ce sport et aux règlements le concernant.

Certains des livres de cette collection offrent également un regard historique intéressant sur l'Iran, avec notamment *Les églises arméniennes en Iran* de Lina, Malekiân, *Téhéran* de Nasser Takmil Homâyou, *Les Timurides* de Gholâm Rezâ Amirkhâni et *Nâder Shâh Afshâr* de Rezâ Shabâni.

L'ouvrage de Lina Malekmiân sur les églises arméniennes est d'une grande clarté et s'appuie sur des références solides. Elle explique ainsi que c'est durant la période Safavide que les immigrés Arméniens ont introduit en Iran la branche géorgienne du christianisme, qui existait en Arménie depuis 1700 ans. Au premier siècle après Jésus-Christ, les régions du Nord, Nord-Est et les parties centrales de l'Iran ont été traversées par les évangélistes de l'époque. Un des premiers disciples fut Tatavous qui se rendit dans en Cappadoce et invitait tous ceux qu'il rencontrait à suivre la nouvelle religion de Jésus. A certaines époques, et en dépit du lien historique unissant les Iraniens et les Arméniens, l'église arménienne se trouva en position de conflit direct avec l'administration religieuse officielle. Malekmiân analyse ce sujet dans ses moindres détails et nous relate la répression des chrétiens par Yazdgerd II (Sassanides). On apprend également que la construction des églises a commencé en Iran sous le règne de Shâh Abbâs II, et les églises de Téhéran ont quant à elles été édifiées sous le règne des Qâdjârs. Il donne ainsi un riche aperçu sur les Arméniens de l'Iran.

Téhéran de Nasser Takmil Homâyou nous présente quant à lui l'histoire et l'évolution de Téhéran, du village aux grandes tours de la cité métropolitaine. Nous y apprenons que "*la surface actuelle de Téhéran est de 46 km/carré, à peu près onze fois celle du Téhéran de l'époque de Fath Ali Shâh et deux fois et demi celle de Nassere-Din Shâh*".

Les lecteurs intéressés par l'histoire, l'architecture et la culture iranienne pourront également trouver dans les autres ouvrages de cette collection - notamment *Les bazars de l'Iran, Le cinéma iranien, Norouz, La langue et la littérature de l'Iran antique, L'Avesta, Les fêtes iraniennes, Les ports iraniens du golfe Persique, La construction des routes en Iran*, etc.- de quoi satisfaire leur curiosité.

Le bon accueil réservé par le public à cette collection a encouragé le bureau des recherches culturelles à poursuivre ses efforts. Il est permis d'espérer qu'au fil des prochaines éditions, on puisse être témoin d'une amélioration de l'impression et de la qualité des illustrations. Et peut-être une traduction en français des titres les plus vendus… ■

De la gentillesse

Ok! ...Cette fois, je voudrais qu'on choisisse "la gentillesse" comme sujet de notre discussion libre. Allez-y, chacun dit ce qu'il entend par là…

Vas-y X., qu'est-ce que tu en penses ?

- Je ne me rappelle pas exactement des mots exacts qu'a employés un jour une amie, mais je me rappelle bien qu'elle a affirmé que j'étais gentille ; une amie très gentille !!

- Et toi S., quel est ton avis ?

Je réfléchis rapidement à la question ; je venais de lire un des livres d'Osho. Il m'avait beaucoup impressionnée, je me sentais pleine d'amour d'autrui, pleine d'affection, pleine de gentillesse… . Donc, j'ai commencé à en parler avec beaucoup d'ardeur :

- La gentillesse est d'aimer les autres, la gentillesse est d'aider tes amis autant que tu le peux, la gentillesse est d'essayer de rendre quelqu'un joyeux quand il est triste, la gentillesse c'est respecter des cœurs…

- Et toi F., comment est-ce que tu définis la gentillesse? Tu es d'accord avec les filles?

F. répondit qu'à son avis, à notre époque, on n'était gentil qu'avec ceux dont on pouvait tirer quelque profit. Cependant, après quelque temps, quelqu'un qui est gentil aura le ***devoir*** de tout supporter ; en sa présence on dira de lui qu'il est gentil, mais en son absence on le qualifiera d'idiot…

- F., aujourd'hui, je ne peux pas affirmer que tu es pessimiste mais ne peux dire non plus que j'ai tort… Pour le moment, je préfère ajouter à ce que je viens de dire que pour être gentil, il faut que tu connaisses la souffrance de l'Idiot[1], car la gentillesse demande un grand sacrifice, et que pour être gentil, il faut que tu oublies ton propre ego !

Mon cher ami, toi qui essayes d'être gentil, prend garde, tout le monde ne mérite pas ta gentillesse ; tout le monde ne connaît pas le respect des cœurs. Fais attention à ne pas trop la prodiguer, car tu cours ainsi le risque de la perdre…

Et maintenant, ma chère amie X., j'ai tout dit pour t'avouer que je ne savais pas bien comment prodiguer ma gentillesse sans courir le risque de paraître idiote. Et j'ai tout dit pour t'avouer que cette fois-ci, c'est à toi de m'aider ; je ne veux pas la perdre totalement. Je ne te demande qu'une seule chose : j'en ai assez, laisse-moi tranquille, par gentillesse…

Samira FAKHARIAN

1. De Dostoïevski

Le passioné du ciel

Le ciel embrasse le noir, mais quelques étoiles tombent de ses mains.
La neige étreint la terre.
La rose gèle d'avoir été trop envieuse.
La vapeur, ultime signe de vie, disparaît sous le froid.
Tout est blanc sauf le ciel ; tel un désert de neige.
J'ai été témoin de ce spectacle alors que je passais par là, peut-être le mois dernier. Depuis, je n'ai pas pu le quitter et je suis resté ici.
Il y a un mois que je pense partir de la terre vers le ciel ; mais qui peut mesurer cette distance? Croyez juste que telle est la générosité du ciel, tel est le miracle de la nature.
Je resterai ici; peut-être n'a-t-on besoin que d'une chaise.

Fatemeh ASADI

Les Iraniens, inventeurs du dôme sur base carrée

Les Iraniens sont les inventeurs d'un dôme sur quatre axes dont les plus anciens modèles se trouvent à Firûzâbâd ainsi qu'à Sarvestân.

Selon le centre du patrimoine culturel de Firûzâbâd, les dômes des palais d'Ardashir situés au sein de cette même ville seraient les plus anciens dômes à base carrée qui existent dans le monde. Le dôme de Sarvestân qui a la même structure, est quant à lui le plus ancien dôme de pierres du monde. Cela semble confirmer l'idée que les Iraniens auraient été les premiers à avoir inventé ce procédé architectural. Les Grecs, eux, les édifiaient sur des bases circulaires, tandis que les Iraniens transformèrent progressivement le carré en cercle par l'ajout de coins.

Deux puits très anciens et très riches d'un point de vue historique et architectural peuvent également être admirés au pied de la montagne de Firûzâbâd, dotés eux aussi d'un plan carré et de canaux qui passent sous la rivière pour conduire l'eau vers les puits.

M. PARVIZI

Mortéza JOHARI



L'églantier





Nom Scientifique : *Rosa canina*

Arbuste de 1 à 3 m de hauteur, grimpant ou rampant, il est doté d'aiguillons très piquants et robustes, crochus et très élargis à la base. Sa tige constitue presque un tronc fin armé d'aiguillons et aux ramilles inégalement dispersées avec des aiguillons filiformes. Ses feuilles sont composées de 5 à 7 folioles mesurant de 30 à 40 mm de long, ovales ou arrondies à la base. Elles sont glabres, vert pâle et glanduleuses sur la face inférieure et dotées d'une seule série de dents. Solitaire ou en corymbe, sa fleur est rose, rosâtre ou blanchâtre et mesure 4 cm de diamètre. Son pédicelle est un peu plus long ou de la même taille que la partie inférieure. Son calice est glabre ou poilu, et il donne un fruit globuleux, rouge lorsqu'il parvient à maturité. Ses fleurs aux pétales légèrement bilobés sont très peu odorantes. Il fleurit de mai à juin. On trouve surtout ce rosier dans certains types de haies, à la lisière des bois ou au bord des chemins jusqu'à 1500 mètres d'altitude. Son fruit, appelé le cynorhodon, est récolté à la fin de l'automne, de préférence après le dégel. Il est riche en vitamine C. Tout le monde peut voir au printemps des buissons élégants se couvrir de roses miniatures.

En Iran, on la trouve dans les provinces de Golestân, Semnân, Gilân, Mazandarân, Azerbaïdjan (Est et Ouest), Ardebil, Kurdistân, Markazi, Isfahân, Fârs, Téhéran et partout dans les montagnes de l'Elbourz et de Zagros. ■

Le faucon crécerelle



Nom scientifique : *Falco tinnunculus*

Doté d'une longue queue et d'ailes étroites, il est facile de distinguer cet oiseau de la plupart des autres espèces. La couleur rousse de son dos est plus ou moins accentuée, et on peut distinguer les deux sexes par leur couleur : la culotte et la queue des mâles sont gris-bleu et non striés, tandis que les femelles sont davantage de couleur brun rouge sauf dans l'obscurité. En outre, la tête des mâles est grise alors que celle des femelles est de couleur brune. Les oisillons sont semblables aux femelles, mais sont habituellement d'un brun tendant vers le jaune. Cet oiseau exploite une large gamme d'habitats, dont les champs, bruyères, parcs, abords de région boisée et même des centres-villes. Cependant, il a besoin de la présence d'herbes courtes ou de toute autre végétation rase pour constituer son nid et on peut souvent le voir planer au-dessus des champs et sur le bord des autoroutes à leur recherche. Son cri est une succession de "ki-ki-ki " émis de façon répétée. La crécerelle se nourrit d'insectes, de souris, de lézards, d'oiseaux (alouettes, bruants, moineaux, merles, cailles…) et de belettes. Elle se niche au fond de trous dans les arbres, au sein de vieux bâtiments ou dans les nids abandonnés par d'autres oiseaux, particulièrement ceux des corneilles. Les faucons se tiennent parfois à l'affût sur les piquets d'une haie ou même simplement devant une taupinière. Beaucoup plus rarement, et généralement sans succès, ils pourchassent des oiseaux en vol. Ils mesurent entre 34 et 39 cm. Ils peuvent vivre jusqu'à 15 ans, cependant, il est très rare qu'ils atteignent cet âge en liberté. Ils sont présents dans la majorité des régions d'Iran. ■



- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

Bulletin d'abonnement

LA REVUE DE TEHERAN

(Écrire en lettres capitales, merci)

SOCIETE

NOM PRENOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE/PAYS

TELEPHONE E-MAIL

☐ 1 an 50 Euros

☐ 6 mois 30 Euros

- A l'ordre de: Etela'at
Chez Barclays Bank PLC

N° de compte: 47496522
Code succursale: 20-10-53

Adresse: Barclays Bank PLC
Bloomsbury & Tottenham Couer
Road Branch
P O Box 11345
London W12 8GG
UK

- Bulletin à retourner avec votre règlement à :

La Revue de Téhéran, Etelaat,
Ave Nafte Jonoubi, Bd Mirdamad,
Téhéran, Iran
Code Postal 15 49 951 199

- Règlement possible en France et dans tous les pays du monde

OUI

je m'abonne à

la Revue de Téhéran

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- «رُوو دو تهران» در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

فرم اشتراک ماهنامه «رُوو دو تهران»

LA REVUE DE TEHERAN

مؤسسه		
نام	نام خانوادگی	
آدرس		
کدپستی	صندوق پستی	
تلفن	پست الکترونیکی	

☐ یک ساله — ۷۰/۰۰۰ ریال

☐ شش ماهه — ۴۰/۰۰۰ ریال

اشتراک از ایران برای خارج‌کشور

☐ یک ساله — ۲۰۰/۰۰۰ ریال

☐ شش ماهه — ۱۲۰/۰۰۰ ریال

■ حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریز و اصل فیش را به همراه فرم اشترک به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran** ، ارسال نمایید.

■ در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ ـ ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.

■ اشتراک تلفنی نیز امکان‌پذیر است.

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمد جواد محمدی

دبیر تحریریه
روح الله حسینی

تحریریه
اسفندیار اسفندی
املی نُوواِگلیز
عارفه حجازی

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

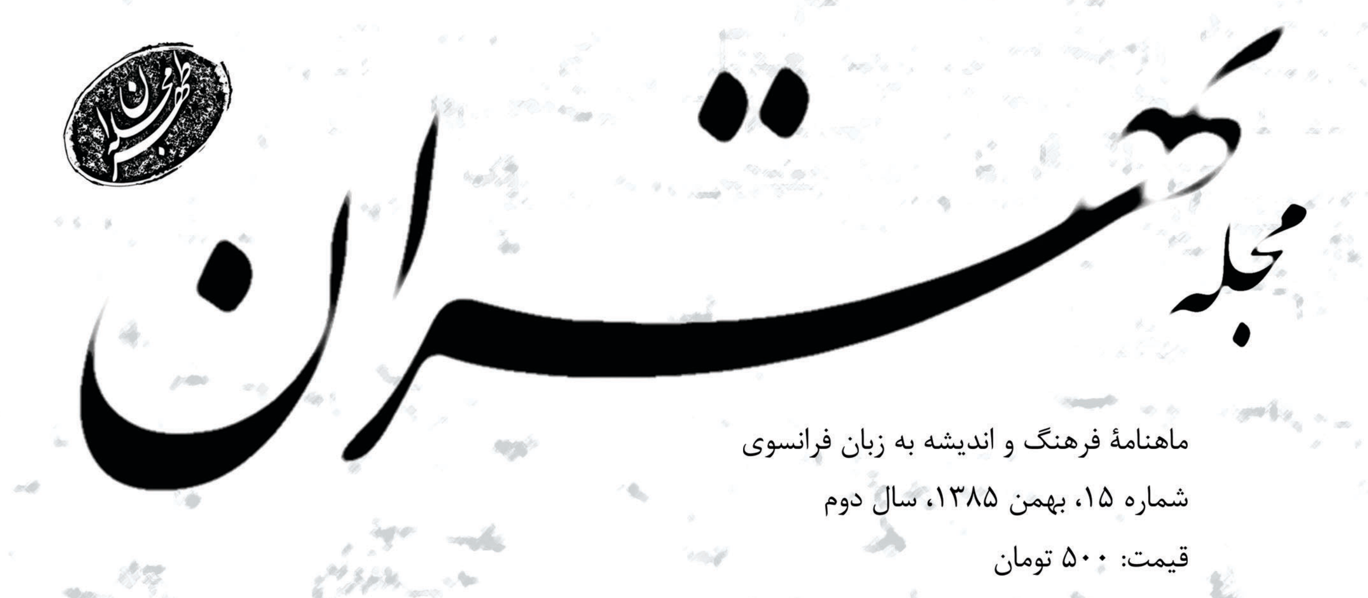
پایگاه اینترنتی
مرتضی جوهری

تصحیح فرانسه
بئاتریس ترهارد

ویرایش فارسی
محمدامین یوسفی

امور پستی
محمد رضا پورموسی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۴۹۵۱۱۹۹
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی:
rdt@etelaat.ir
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ


مجله تهران
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شماره ۱۵، بهمن ۱۳۸۵، سال دوم
قیمت: ۵۰۰ تومان


www.revuedeteheran.com